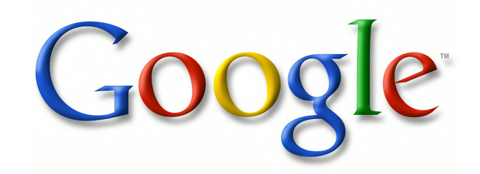


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

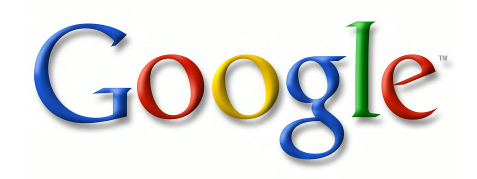
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

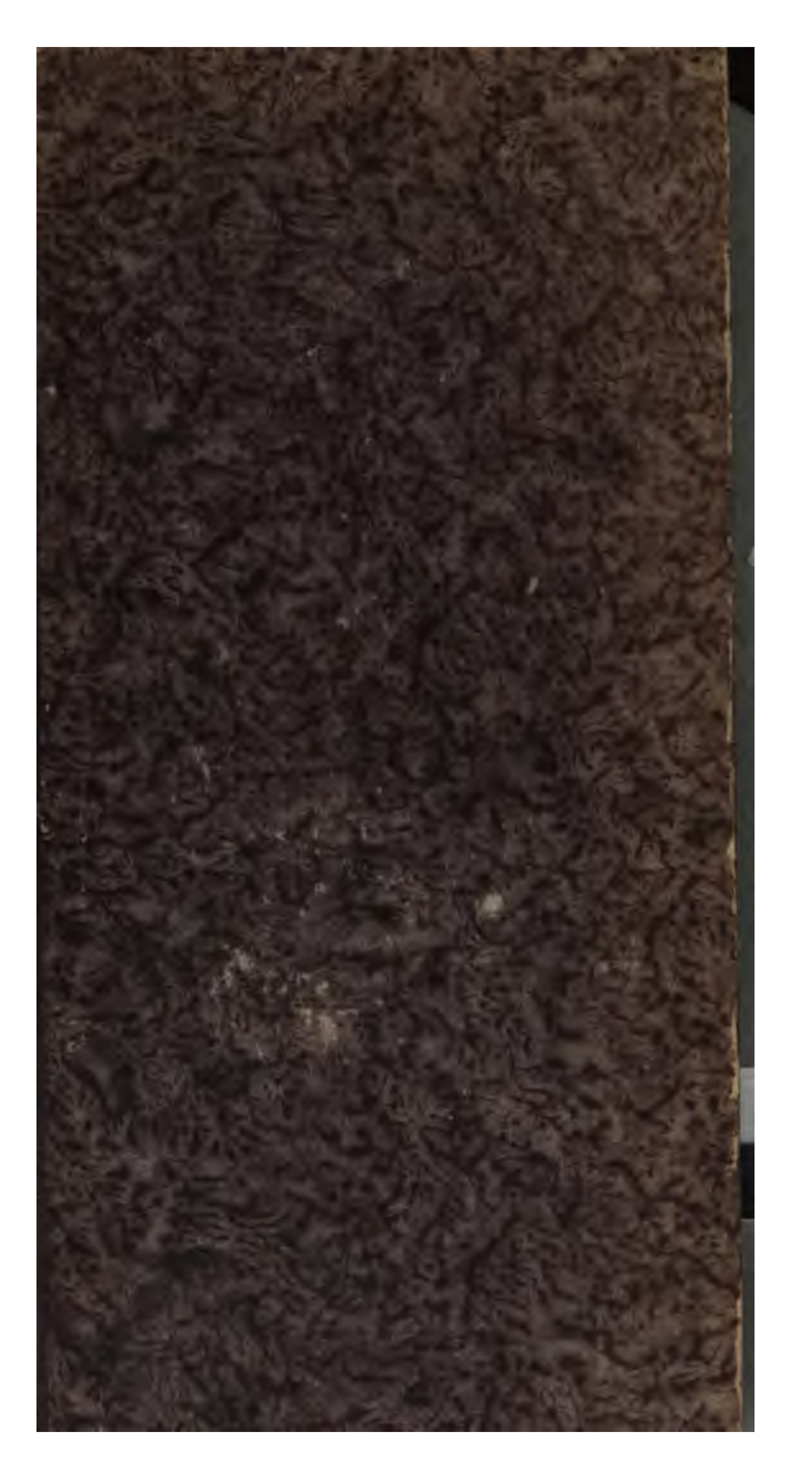
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

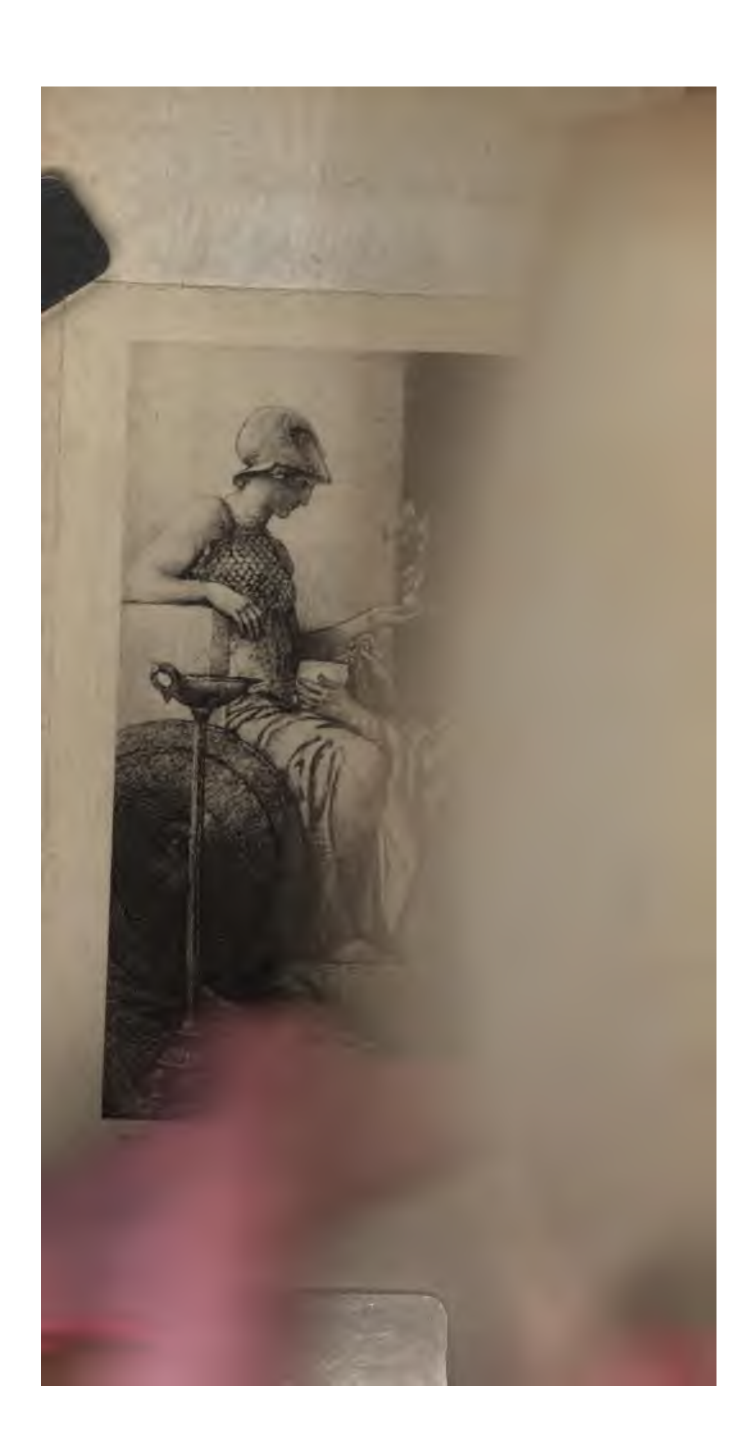
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 55.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 55.


SENLIS
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL
DU
THÉATRE FRANÇAIS,
COMPOSÉ
DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,
DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,
Restées au Théâtre Français;
AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE

COMÉDIES EN PROSE. — TOME IV.



A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1823.

302114

LES BOURGEOISES DE QUALITÉ,

COMÉDIE,

PAR DANCOURT,

Représentée, pour la première fois, le 13 juillet 1700.

PERSONNAGES.

MONSIEUR NAQUART, procureur de la Cour.
MONSIEUR BLANDINEAU, procureur au Châtelet.
LE COMTE.
L'OLIVE, valet du comte.
LE MAGISTER.
LE TABELLION.
MADAME BLANDINEAU.
LA GREFFIÈRE.
L'ÉLUE.
MADAME CARMIN.
ANGÉLIQUE, amoureuse du comte.
LISETTE.
UN LAQUAIS.
Plusieurs paysans et paysannes chantant et dansant.

La scène est dans un village de Brie.

LES BOURGEOISES DE QUALITÉ,[1]

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. NAQUART, LE TABELLION.

M. NAQUART.

Cela ne reçoit pas la moindre difficulté, monsieur le tabellion; et dès que toute la famille en est d'accord avec moi, cette petite supercherie n'est qu'une bagatelle.

LE TABELLION.

Eh bien! soit; vous le voulez comme ça, je le veux itou : vous êtes procureu de Paris, et je ne sis que tabellion de village; comme votre charge vaut

---

[1] Cette comédie parut en 1700 sous le titre de *la Fête de village,* et fut jouée dix-huit fois avec un grand succès : mais, à sa reprise en 1724, l'auteur vivant encore, elle fut affichée sous le titre des *Bourgeoises de qualité,* qu'elle a toujours porté depuis.

mieux que la mienne, je serois un impertinent de vouloir que ma conscience fût meilleure que la vôtre.

M. NAQUART.

Il ne s'agit point de conscience là-dedans, et entre personnes du métier....

LE TABELLION.

Ça est vrai, vous avez raison, il ne peut pas s'agir d'une chose qu'on n'a pas; mais, tout coup vaille, il ne m'importe, pourvu que je sois bien payé et que vous accommodiais vous-même toute cette magnigance-là; je ne dirai mot, et je vous lairai faire; il ne vous en faudra pas davantage.

M. NAQUART.

Je vous réponds de l'évènement et des suites.

LE TABELLION.

Eh bien! tope, velà qui est fait. Je m'en vas vous attendre; aussi bien, velà monsieur Blandineau, qui, m'est avis, veut vous dire queuque chose.

SCÈNE II.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

M. BLANDINEAU.

Vous voilà en grande conférence avec notre tabellion? Ce n'est pas moi qui vous interromps, peut-être?

M. NAQUART.

En aucune façon. Vous m'avez promis votre consentement pour ce mariage, et....

M. BLANDINEAU.

Oui, je vous le donne de tout mon cœur; mais je ne vous promets pas que mon consentement détermine ma belle-sœur à vous épouser. Elle est un peu folle, comme vous savez, et je m'étonne que tous les travers que vous lui connoissez, ne vous corrigent pas de l'envie que vous avez d'en faire votre femme.

M. NAQUART.

C'est un vœu que j'ai fait, monsieur Blandineau, de rendre une femme raisonnable; et plus je la prendrai folle, plus j'aurai de mérite à réussir.

M. BLANDINEAU.

Et plus de peine à en venir à bout. C'est une chose absolument impossible: ma femme n'est pas, à beaucoup près, si extravagante que sa sœur, et toutes les tentatives que j'ai faites pour régler son esprit et ses manières, n'ont, jusqu'à présent, servi de rien: je serai réduit, je pense, pour éviter les altercations que nous avons tous les jours ensemble, à prendre le parti d'extravaguer avec elle, puisqu'il n'y a pas moyen qu'elle soit raisonnable avec moi.

M. NAQUART.

Que pouvez-vous faire de mieux? vous avez du bien, vous n'avez point d'enfants, votre femme aime le faste, la dépense; c'est là, je crois, sa plus grande folie, laissez-la faire: au bout du compte, l'argent n'est fait que pour s'en servir.

M. BLANDINEAU.

Oui, mais il y auroit un ridicule à un simple procureur du Châtelet comme moi....

M. NAQUART.

Procureur tant qu'il vous plaira; quand on gagne du bien, il en faut jouir. Il y auroit un grand ridicule à ne le pas faire.

M. BLANDINEAU.

Mais autrefois, monsieur Naquart....

M. NAQUART.

Autrefois, monsieur Blandineau, on se gouvernoit comme autrefois : vivons à présent comme dans le temps présent; et puisque c'est le bien qui fait vivre, pourquoi ne pas vivre selon son bien? Ne voudriez-vous point supprimer les mouchoirs, parce qu'autrefois on se mouchoit sur la manche?

M. BLANDINEAU.

Pourquoi non? je suis ennemi des superfluités, je me contente du nécessaire, et je ne sache rien au monde de si beau que la simplicité du temps passé.

M. NAQUART.

Oui; mais si, comme au temps passé, on vous donnoit trois sous parisis, ou deux carolus, pour des écritures que vous faites aujourd'hui payer trois ou quatre pistoles, cette simplicité-là vous plairoit-elle, monsieur Blandineau?

M. BLANDINEAU.

Oh! pour cela, non, je vous l'avoue. Ce ne sont pas nos droits que je veux simples, ce sont nos dépenses.

M. NAQUART.

Il faut régler les unes par les autres, monsieur Blandineau, à la sotte vanité près. Les manières de votre femme sont très bonnes, les ridicules que vous lui trouvez ne sont que dans votre imagination; plus vous prétendrez les corriger, plus ils augmenteront; vous la contraindrez, vous vous ferez haïr. Croyez-moi, il vaut mieux, pour vous et pour elle, que vous vous accommodiez à ses fantaisies, que de prétendre la soumettre aux vôtres.

M. BLANDINEAU.

C'est là votre sentiment, mais ce n'est pas le mien. Que je serai ravi de vous voir le mari de ma belle-sœur la greffière! nous verrons si vous raisonnerez aussi de sang-froid.

M. NAQUART.

C'est un plaisir que vous aurez; et puisque vous approuvez la chose, j'emploirai, pour la faire réussir, des moyens dont je ne me servirois pas sans votre aveu.

M. BLANDINEAU.

Et qu'est-ce que c'est que ces moyens?

M. NAQUART.

Je vous les communiquerai. La voici, proposez lui l'affaire; selon la réponse qu'elle vous fera, nous règlerons les mesures que nous aurons à prendre ensemble.

M. BLANDINEAU.

Sans adieu, je ne tarderai pas à vous rendre réponse.

SCÈNE III.

M. BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE, LISETTE.

LA GREFFIÈRE.

Je ne saurois me tranquilliser là-dessus, ma pauvre Lisette; cette journée-ci sera malheureuse pour moi, je t'assure; j'ai éternué trois fois à jeun, j'ai le teint brouillé, l'œil nébuleux, et je n'ai jamais pu ce matin donner un bon tour à mon crochet gauche.

M. BLANDINEAU.

Ah! vous voilà, ma sœur, j'allois monter chez vous.

LA GREFFIÈRE.

Chez moi, mon frère! et à quel dessein? Je n'aime point les visites de famille, comme vous savez.

M. BLANDINEAU.

Celle-ci ne vous auroit pas déplu. Il s'agit de vous marier, ma sœur.

LA GREFFIÈRE.

De me marier, mon frère? de me marier? Cela est assez amusant, vraiment : mais qu'est-ce que c'est que le mari? c'est ce qu'il faut savoir.

M. BLANDINEAU.

Un vieux garçon fort riche : monsieur Naquart, procureur de la Cour.

LA GREFFIÈRE.

Un vieux garçon à moi? Un procureur, Lisette? Monsieur Naquart! Je serois madame Naquart, moi? Le joli nom que madame Naquart! C'est un plaisant visage que monsieur Naquart de songer à moi.

LISETTE.

Eh fi! madame, il faut faire châtier cet insolent-là.

M. BLANDINEAU.

Comment donc? Eh! qui êtes-vous, s'il vous plaît? fille d'un huissier qui étoit le père de ma femme, ma belle-sœur à moi, qui ne suis que procureur au Châtelet, veuve d'un greffier à la peau, que vous avez fait mourir de chagrin. Je vous trouve admirable, madame la greffière.

LA GREFFIÈRE.

Greffière, monsieur? Supprimez ce nom-là, je vous prie. Feu mon mari est mort, la charge est vendue, je n'ai plus de titre, plus de qualité; je suis une pierre d'attente, et destinée sans vanité à des distinctions qui ne vous permettront pas avec moi tant de familiarité que vous vous en donnez quelquefois.

M. BLANDINEAU.

Vous êtes destinée à devenir tout-à-fait folle, si vous n'y prenez garde. Écoutez, madame ma belle-sœur, il se présente une occasion de vous donner un mari fort riche et fort honnête homme : si vous ne l'épousez, vous pouvez compter que je ne vous verrai de ma vie.

LA GREFFIÈRE.

Vous devez bien aussi vous attendre, quand je serai comtesse, et vous procureur, que nous n'aurons pas grand commerce ensemble.

M. BLANDINEAU.

Comment, comtesse? allez, vous êtes folle.

LA GREFFIÈRE.

Je débute par-là; c'est assez pour un commencement : mais cela augmentera dans la suite, et de mari en mari, de douaire en douaire, je ferai mon chemin, je vous en réponds, et le plus brusquement qu'il me sera possible.

M. BLANDINEAU.

Il faudra la faire enfermer.

LA GREFFIÈRE.

Holà, ho! laquais, petit laquais, grand laquais, moyen laquais, qu'on prenne ma queue. Avancez, cocher; montez, madame; après vous, madame; eh! non, madame, c'est mon carrosse. Donnez-moi la main, chevalier; mettez-vous là, comtin. Touche, cocher. La jolie chose qu'un équipage! la jolie chose qu'un équipage!

SCÈNE IV.

M. BLANDINEAU, LISETTE.

M. BLANDINEAU.

Voilà un équipage qui la mènera aux petites maisons. Elle a tout-à-fait perdu l'esprit, Lisette; je vais me hâter, d'une manière ou d'une autre, de

la faire au plus tôt déloger de chez moi, pour ne pas donner à ma femme un exemple aussi ridicule que celui-là.

LISETTE.

Vous n'avez rien à craindre, monsieur; madame votre femme est raisonnable, elle ne tient point du tout de la famille.

M. BLANDINEAU.

Elle est raisonnable?

LISETTE.

Assurément; et vous devez lui en savoir bon gré; car il ne tient qu'à elle d'être aussi folle que pas une autre : elle a tous les talents qu'il faut pour cela, je vous en réponds.

M. BLANDINEAU.

Oh! vraiment, je sais bien qu'elle les a, de par tous les diables, et s'en sert souvent; c'est le pis que j'y trouve.

LISETTE.

Paix, taisez-vous; la voilà, monsieur, ne la chagrinez point.

SCÈNE V.

MADAME BLANDINEAU, M. BLANDINEAU, LISETTE.

MADAME BLANDINEAU.

A quoi vous amusez-vous donc, mademoiselle Lisette? il y a une heure que je vous fais chercher. Allons vite, mes coiffes et mon écharpe.

LISETTE.

L'aquelle, madame? celle à réseau ou celle à frange?

MADAME BLANDINEAU.

Non, celle de gaze ou celle de dentelle, mademoiselle Lisette; les autres sont des housses, des caparaçons qu'on ne sauroit porter. Ah! vous voilà, monsieur Blandineau, je suis bien aise de vous trouver ici. Donnez-moi de l'argent, je n'en ai plus.

M. BLANDINEAU.

De l'argent, madame? vous aviez hier vingt-cinq louis d'or.

MADAME BLANDINEAU.

Cela est vrai, monsieur. J'ai joué, j'ai perdu, j'ai payé, je n'ai plus rien; je vais rejouer, il m'en faut d'autre en cas que je perde.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme....

MADAME BLANDINEAU.

Eh! fi donc, monsieur Blandineau, que de façons! au lieu de me remercier d'en prendre du vôtre.

M. BLANDINEAU.

Vous remercier?

MADAME BLANDINEAU.

Oui, vraiment; c'est un bien mal-acquis, qui ne fait point de profit; je perds tout ce que je joue.

M. BLANDINEAU.

Eh! pourquoi jouer, madame Blandineau?

MADAME BLANDINEAU.

Pourquoi jouer, monsieur? pourquoi jouer? je vous trouve admirable. Que voulez-vous donc qu'on fasse de mieux, et à la campagne, surtout? J'ai la complaisance de venir avec vous dans une chaumière bourgeoise avec votre ennuyeuse famille : il se trouve par hasard dans le village des femmes d'esprit, des personnes du monde, de jeunes gens polis; il se forme une agréable société de plaisir et de bonne chère; c'est le jeu qui est l'âme de toutes ces parties; et je ne jouerai pas? Non, monsieur, ne comptez point là-dessus, et donnez-moi de l'argent, s'il vous plaît, ou j'en emprunterai, mais ce sera sur votre compte.

M. BLANDINEAU.

Oh bien! madame, voilà encore dix louis d'or; mais, si vous les perdez....

MADAME BLANDINEAU.

Si je ne les perds pas, je les dépenserai, ne vous mettez pas en peine. A propos, c'est aujourd'hui la fête du village, nous sommes les plus considérables, on soupe ici ce soir; je crois que vous en êtes bien et dûment averti?

M. BLANDINEAU.

Quoi! votre dessein ridicule continue, et malgré tout ce que je vous en ai dit?

MADAME BLANDINEAU.

Ce sont vos discours, monsieur, vos remontrances qui ont achevé de me déterminer.

M. BLANDINEAU.

Madame Blandineau, vous me pousserez à des extrémités....

MADAME BLANDINEAU.

Monsieur Blandineau, vous me ferez faire des choses....

M. BLANDINEAU.

Je vous défie, madame Blandineau, de faire pis que vous faites.

MADAME BLANDINEAU.

Comment donc, monsieur! suis-je une libertine, une coquette?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes pis que tout cela, madame ma femme. Quelle extravagance de rassembler huit ou dix femmes plus ridicules l'une que l'autre, qui ne sont assurément pas de vos amies, pour leur donner à souper, leur faire manger votre bien!

MADAME BLANDINEAU.

Que vous avez l'âme crasse, monsieur Blandineau! que vous avez l'âme crasse, et que vous savez peu vous faire valoir! J'aime à paroître, moi, c'est là ma folie.

M. BLANDINEAU.

Et vous devriez vous cacher d'être aussi peu raisonnable....

MADAME BLANDINEAU.

Vous voyez, monsieur, comme vous vous révoltez contre le souper. Oh bien! nous aurons les violons, de la musique, un petit concert, le bal et

une espèce d'opéra même, si vous continuez à me contredire.

M. BLANDINEAU.

Ah! quel abandonnement! quel désordre! mais quand vous seriez la femme d'un traitant, vous ne feriez pas plus d'impertinences.

MADAME BLANDINEAU.

C'est ma sœur qui fait cette dépense-là, ne vous chagrinez pas.

M. BLANDINEAU.

La malheureuse!

SCÈNE VI.

M. ET MADAME BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

VOILA votre écharpe, madame.

MADAME BLANDINEAU.

Adieu, mon ami. Appelez Cascaret, qu'il vienne porter ma queue.

(Lisette sort.)

M. BLANDINEAU.

Votre queue, madame Blandineau! vous, vous faire porter la queue?

MADAME BLANDINEAU.

Oui, monsieur Blandineau, moi-même; puisque j'ai eu la complaisance de prendre une queue tout unie, je me la ferai porter, s'il vous plaît, pour ne pas figurer avec la populace.

(Lisette rentre avec Cascaret.)

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme....

MADAME BLANDINEAU.

Mais, mon mari, point de dispute. Quantité de bougies dans la salle, et surtout, que le couvert soit propre, Lisette.

LISETTE.

Oui, madame.

MADAME BLANDINEAU.

Jasmin et Cascaret rinceront les verres, le filleul et le cousin de monsieur verseront à boire, et le maître-clerc mettra sur table.

M. BLANDINEAU.

Mon maître-clerc? Il n'en fera rien.

MADAME BLANDINEAU.

Il le fera, mon ami, je l'en ai prié : il n'est pas si impoli que vous, il n'oseroit me contredire.

M. BLANDINEAU.

Mais, madame Blandineau, songez....

MADAME BLANDINEAU.

Ne vous gênez point, mon fils, si la compagnie ne vous plaît pas; nous n'avons que faire de vous, on vous dispense d'y être.

M. BLANDINEAU.

Oh! parbleu, j'y serai, je vous en réponds, et vous verrez....

(Madame Blandineau sort, Cascaret lui porte la queue.)

SCÈNE VII.

M. BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

Voila une maîtresse femme, monsieur, et qui met votre maison sur un bon pied. Faire une espèce de maître-d'hôtel d'un maître-clerc! Cela est délicatement imaginé, au moins.

M. BLANDINEAU.

Il ne fera point cette sottise-là, j'en suis sûr.

LISETTE.

Il la fera, monsieur; madame et lui sont fort bons amis, il fait tout ce qu'elle veut.

M. BLANDINEAU.

Ne trouves-tu pas que cette femme-là devient un peu folle, Lisette?

LISETTE.

Non, monsieur, je la trouve de fort bon esprit, au contraire : elle prend ses commodités et ses plaisirs, et vous avez la peine et les chagrins de tout. Qui est le plus fou de vous deux?

M. BLANDINEAU.

Oh! c'est moi, sans contredit : mais j'ai opinion que c'est sa sœur qui la gâte; et je voudrois bien être débarrassé de cette folle-là, sans être obligé de quereller avec ma femme : c'est pour cela que je la voudrois marier à monsieur Naquart.

LISETTE.

Que vous importe à qui, pourvu qu'elle soit mariée? Tenez, monsieur, je la soupçonne de

quelque dessein, dont elle aura peine à ne me pas faire confidence. Laissez-moi sonder un peu ses sentiments, j'aurai soin de vous en rendre compte.

M. BLANDINEAU.

Eh bien! fais, Lisette : mais dépêche-toi. Je vais trouver monsieur Naquart, et nous attendrons ensemble de tes nouvelles.

LISETTE.

Allez, monsieur, vous ne tarderez pas à en avoir, laissez-moi faire. Ce monsieur Blandineau, il est à plaindre. Mais voici une petite personne qui l'est encore plus que lui, quoique son malheur soit d'une autre nature.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quoi! te voilà seule, Lisette, et tu ne viens pas me trouver? que tu es cruelle de m'abandonner à mes chagrins, et de ne pas être avec moi le plus souvent qu'il t'est possible!

LISETTE.

Je ne puis pas suffire à toute la famille, c'est à qui m'aura; madame Blandineau, pour pester contre son mari; le mari, pour se plaindre de sa femme; madame la greffière, pour m'entretenir de son ajustement et de ses charmes; et vous, pour parler de votre amant. Voilà bien de l'occupation dans un même ménage.

ANGÉLIQUE.

Que mes tantes sont folles, Lisette, et que je suis malheureuse de me trouver sans bien, sans autres parents qu'elles seules, avec autant de foiblesse dans le cœur pour un amant aussi perfide!

LISETTE.

Oh! pour moi, je ne comprends pas comment, depuis huit jours que nous sommes ici, vous n'avez point eu de ses nouvelles : il faut qu'il soit mort ou malade.

ANGÉLIQUE.

Il est pis que cela, Lisette, il est inconstant. Quelques jours avant notre départ, il te souvient que nous le vîmes dans ta chambre; il s'y rendit une heure plus tard que de coutume, il y demeura beaucoup moins; il étoit chagrin, inquiet, interdit, embarrassé : il commençoit à ne me plus aimer, Lisette, et l'absence l'a fait m'oublier tout-à-fait.

LISETTE.

Si cela est, ce sont vos tantes qui en sont cause.

ANGÉLIQUE.

Que je les hais, Lisette!

LISETTE.

L'une avoit assez de penchant pour lui, à la vérité : mais elle ne vouloit pas qu'il en eût pour vous.

ANGÉLIQUE.

Oui, cela est vrai, ma tante la greffière, n'est-ce pas? Je crois qu'elle étoit amoureuse de lui.

LISETTE.

Justement, et c'en est assez pour faire déserter un joli homme; outre que madame Blandineau, de son côté, qui ne veut point vous voir plus grande dame qu'elle, a fait aussi ce qu'elle a pu pour l'éloigner à force de brusqueries : c'est ce qui l'a rebuté, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Quelle injustice! et que je l'aime bien plus qu'il ne m'aimoit! Plus on me défendoit de le voir et de lui parler, plus sa présence et sa conversation me causoient de joie et de ravissement, ma pauvre Lisette!

LISETTE.

Il y a là-dedans plus d'opiniâtreté que de constance.

ANGÉLIQUE.

Non, je t'assure.

LISETTE.

Oh! si fait, si fait : vous êtes fille, et le plaisir de contredire fait quelquefois plus de la moitié de nos passions, à nous autres.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chère Lisette, voici Lolive : son maître n'est point inconstant. Que je suis heureuse!

LISETTE.

Le ciel en soit loué, j'en suis ravie.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LOLIVE.

LOLIVE.

Je suis bienheureux, mademoiselle, de vous trouver ainsi d'abord en arrivant, avant que personne....

ANGÉLIQUE.

Donne-moi tes lettres, dépêche.

LOLIVE.

Je n'ai point de lettres à vous donner, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Tu n'as point de lettres à me donner? Qui t'amène donc ici? que fait ton maître?

LOLIVE.

La plus mauvaise manœuvre du monde. C'est un traître, un chien qui ne mérite pas de vivre, un homme à pendre, mademoiselle.

LISETTE.

Voilà un bel éloge!

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu donc dire?

LISETTE.

T'envoie-t-il ici pour nous dire cela?

LOLIVE.

Non; mais il y va venir, lui, pour le justifier.

ANGÉLIQUE.

Il va venir ici? quoi faire?

LOLIVE.

Une très haute sottise : épouser votre tante.

ANGÉLIQUE.

Épouser ma tante, Lisette!

LISETTE.

Épouser votre tante! cela ne se peut pas.

LOLIVE.

Si fait, vraiment : ce n'est pas celle qui a son mari, c'est celle qui est veuve, madame la greffière; et j'ai ici une lettre pour elle, que je m'en vais lui rendre au plus vite.

ANGÉLIQUE.

Une lettre pour elle! Je la verrai, donne.

LOLIVE.

Non, mademoiselle, vous ne la verrez point. J'ai déja eu cent coups de pied dans le ventre pour cette affaire-ci; il est bon de m'en tenir là. Qu'il ne s'aperçoive pas, je vous prie, que je vous aie avertie de rien.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ma tante est-elle devenue folle, de vouloir épouser monsieur le comte?

LISETTE.

Non, c'est monsieur le comte qui est devenu fou, de vouloir épouser votre tante.

ANGÉLIQUE.

Cela ne sera point, Lisette, c'est un prétexte qu'il prend pour s'approcher de moi. Il trompe ma tante; ma tante aime à se flatter; cela tournera tout autrement que tu ne te l'imagines.

LISETTE.

Vous aimez à vous flatter vous-même.

ANGÉLIQUE.

Il n'importe, ne me détrompe point, ma chère Lisette; je vais attendre monsieur le comte à l'entrée du village; je veux lui parler la première, je saurai ses sentiments par lui-même, et je ne le quitterai point qu'il ne m'ait promis de n'épouser que moi.

LISETTE.

Vous ferez fort bien de vous emparer de lui. On reprend son bien où on le trouve une fois.

ANGÉLIQUE.

Assurément. Viens avec moi, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Non; prenez quelque petite fille du village et me laissez parler à votre tante; j'en tirerai quelque confidence qui ne vous sera pas inutile.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA GREFFIÈRE, LE MAGISTER.

LA GREFFIÈRE.

Que cela soit bien tourné, monsieur le magister; que cela soit bien tourné.

LE MAGISTER.

Ne vous boutez pas en peine; partant que les garçons ne manquiont pas de vin et les filles de tartes, et que vous nous bailliais ces vingt écus que vous m'avez dit pour les ménétriers et pour ces petites chansonnettes que je fourrerons par-ci par-là, nan ragaillardira votre soirée de la belle façon, je vous en réponds.

LA GREFFIÈRE.

Voilà trois louis d'or, monsieur le magister; c'est plus que vous ne m'avez demandé.

LE MAGISTER.

Bon, tant mieux; je vous baillerons queuque petit par-dessus pour ça; et comme j'ai queuque doutance que vous allez vous remarier, j'aurons soin de faire votre épitra.... votre épitra....

LA GREFFIÈRE.

Mon épitaphe?

LE MAGISTER.

Eh! morgué, nenni, c'est tout le contraire; votre épitralame, je pense; je ne sais pas bian comme ça s'appelle; mais ce seront des vars à votre louange, toujours.

LA GREFFIÈRE.

Ne manquez pas, surtout, d'y bien marquer les agréments de la fin du siècle; il est si fortuné pour moi, si fortuné, que je veux que ma reconnoissance en soit publique.

LE MAGISTER.

Oh! tatigué, laissez-moi faire, j'en sis du moins aussi content que vous. J'ai pardu ma femme, et puis j'avons cette année bon vin, bonne récolte; je sommes tretous si aises. Allez, je chanterons à plein gosier et je remuerons le jarret de la belle magnière.

LA GREFFIÈRE.

Oui; mais c'est pour ce soir, monsieur le magister; et ces vers à ma louange....

LE MAGISTER.

Oh! que ça sera biantôt bâti. Il n'est pas malaisié de vous louer : vous êtes belle, vous êtes bonne, vous êtes riche.

LA GREFFIÈRE.

Je suis jeune aussi, monsieur le magister.

LE MAGISTER.

Voulez-vous que je mette itou ça? eh bien! volontiers, tout coup vaille; mais vous baillerez queuque chose pour l'âge.

LA GREFFIÈRE.

Gardez-vous bien de l'oublier.

LE MAGISTER.

Vous avez raison : je daterons la chanson, et cela vous sarvira de baptistaire. Adieu, madame, je sis content de vous, vous serez contente itou de la date, sur ma parole.

LA GREFFIÈRE.

Adieu, monsieur le magister, votre très humble servante.

SCÈNE II.

LA GREFFIÈRE, *seule.*

Ah! que je suis ravie! que j'envisage un charmant avenir! quels heureux moments! quels heureux moments! je ne me sens pas de joie.

SCÈNE III.

LA GREFFIÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Comment donc, madame, on dit que vous mettez en joie tout le village? est-ce à cause de la fête, ou si vous avez quelque sujet particulier de vous réjouir?

LA GREFFIÈRE.

Les mauvais présages de ce matin sont évanouis, ma pauvre Lisette, j'ai reçu les plus agréables nouvelles....

LISETTE.

Il y auroit de l'indiscrétion, peut-être, de vous demander ce que c'est, madame.

LA GREFFIÈRE.

Qu'on blâme les devineresses tant qu'on voudra, je suis fort contente de la Duverger, pour moi.

LISETTE.

Comment donc, madame ?

LA GREFFIÈRE.

Nous y voilà parvenues, ma pauvre Lisette; nous y touchons du bout du doigt, ma chère enfant.

LISETTE.

Eh! à quoi, madame ?

LA GREFFIÈRE.

A cet heureux temps que la Duverger m'a tant promis à la fin du siècle, et à mon bonheur.

LISETTE.

Eh! qu'a de commun la fin du siècle avec votre bonheur, madame ?

LA GREFFIÈRE.

Je n'ai pas eu de grands plaisirs pendant le cours de celui-ci : mais je vais passer l'autre agréablement, sur ma parole.

LISETTE.

Voilà de beaux projets!

LA GREFFIÈRE.

Je suis déja veuve, premièrement.

LISETTE.

Cela promet, vous avez raison.

LA GREFFIÈRE.

Et je ne le serai pas long-temps encore.

LISETTE.

Comment donc, madame?

LA GREFFIÈRE.

C'est la saison des révolutions, que la fin des siècles, et tu vas voir d'assez jolis changements dans ma destinée.

LISETTE.

Eh! quels changements encore?

LA GREFFIÈRE.

Je serai dès aujourd'hui femme de condition.

LISETTE.

Femme de condition! cela ne me surprend point, vous êtes taillée pour cela, et vous en avez toutes les manières.

LA GREFFIÈRE.

C'est sans affectation, cela m'est naturel.

LISETTE.

Eh! quel heureux petit seigneur aura le bonheur de vous faire femme de condition?

LA GREFFIÈRE.

Le petit comte, ma chère Lisette, le petit comte.

LISETTE.

Qui, le petit comte? celui qui étoit amoureux de votre nièce?

LA GREFFIÈRE.

Dis qu'il feignoit de l'être pour s'approcher de moi.

LISETTE.

Eh! le petit fourbe!

LA GREFFIÈRE.

Nous avons bien conduit cela, n'est-ce pas?

LISETTE.

Eh! qu'étoit-il besoin de conduite là-dedans? vous ne dépendez que de vous.

LA GREFFIÈRE.

L'agrément du mystère, mon enfant, l'agrément du mystère; j'avois même dessein qu'il m'enlevât. Oh! je crois que c'est un grand plaisir d'être enlevée.

LISETTE.

Oui, cela a son mérite, assurément.

LA GREFFIÈRE.

Nous nous serions mariés en cachette, *incognito*, sous seing privé, pour éviter les manières bourgeoises.

LISETTE.

Cela étoit noblement pensé.

LA GREFFIÈRE.

Mais le plaisir de faire enrager de près mon beau-frère le procureur, qui est un fort impertinent personnage, la joie que j'aurai d'être témoin du dépit de ma sœur et de ma nièce, et de jouir, par mes propres yeux, du désespoir de toutes les femmes de ma connoissance, nous a fait prendre la

résolution de faire ce mariage à leur barbe. Oh! cela est bien satisfaisant, je te l'avoue.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus gracieux, vous avez raison.

LA GREFFIÈRE.

Le petit comte va arriver, et en poste, même; son valet de chambre est déja ici; cette affaire-là sera bientôt publique.

LISETTE.

Ne le seroit-elle point déja, madame? Voilà votre sœur et votre cousine qui me paroissent bien échauffées.

SCÈNE IV.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE, L'ÉLUE, LISETTE.

MADAME BLANDINEAU.

Qu'est-ce que c'est donc, ma sœur? il se répand un bruit dans le village qui me paroît des plus surprenants.

L'ÉLUE.

Et à moi, des plus ridicules.

LA GREFFIÈRE.

En quoi donc, ridicule? et qu'est-ce que c'est que ce bruit, s'il vous plaît, mesdames?

MADAME BLANDINEAU.

Que vous allez épouser monsieur le comte, un homme de qualité, un petit étourdi qui n'a rien. Oh! je ne trouve point cela vraisemblable.

LA GREFFIÈRE.

Cela n'est pas moins vrai, ma sœur, me voilà comtesse; et grâces au ciel, nous ne figurerons plus ensemble.

MADAME BLANDINEAU.

Comtesse, vous? vous, comtesse, ma sœur?

LA GREFFIÈRE.

Dites, madame, madame Blandineau, et madame tout court, entendez-vous?

MADAME BLANDINEAU.

Madame tout court! Ah! je n'en puis plus. Ma sœur comtesse, et moi procureuse! Un siége, et tôt; dépêchez, Lisette.

LISETTE.

Madame, madame! holà donc! madame!

L'ÉLUE.

Vous seriez comtesse, vous, ma cousine la greffière?

LA GREFFIÈRE.

Ah! plus de cousinage, madame l'Élue, plus de cousinage.

L'ÉLUE.

Un fauteuil aussi : tôt, du secours; à moi, Lisette!

LISETTE.

Oh! par ma foi, donnez-vous patience.

L'ÉLUE.

Je m'affoiblis, je suffoque, j'agonise, et je m'en vais mourir de mort subite.

LA GREFFIÈRE.

Ah! ne partez que demain, je vous prie; vous ne me refuserez pas d'être témoin....

MADAME CARMIN.

Je ne puis différer mon départ : je viens de recevoir des nouvelles d'une affaire dont j'attendois la conclusion avec impatience; elle est finie, il faut que je parte.

L'ÉLUE.

Eh! quelle affaire, madame Carmin? sont-ce des laines de Hollande, d'Angleterre qui vous arrivent?

MADAME CARMIN.

Ah! fi donc : rien moins que cela, mesdames. Je quitte le négoce, je m'y suis enrichie, cela est au-dessous de moi à l'heure qu'il est : j'achète une charge à mon mari, je me fais présidente.

MADAME BLANDINEAU.

Vous, présidente, madame Carmin?

MADAME CARMIN.

Moi-même.

L'ÉLUE.

Madame Carmin présidente!

MADAME CARMIN.

Oui, madame.

LA GREFFIÈRE.

Et moi comtesse, madame Carmin.

MADAME CARMIN.

Vous, comtesse, madame?

LA GREFFIÈRE.

Oui, madame la présidente.

MADAME CARMIN.

J'en suis ravie, madame la comtesse.

MADAME BLANDINEAU.

Et moi, je suffoque, je n'en puis plus.

L'ÉLUE.

Il y a pour en mourir; je n'en reviendrai point.

LISETTE.

Voilà de belles fortunes. Eh! madame Carmin remplira bien cette place-là.

MADAME CARMIN.

Oh! ce ne sera pas moi qui exercerai, ce sera mon mari; mais je lui recommanderai certaines affaires.

LA GREFFIÈRE.

Il sera bon d'être de vos amies.

MADAME CARMIN.

Ce n'est qu'une charge de campagne, à la vérité, et dans une élection d'une très petite ville du côté d'Étampes; mais il y a de grands agréments, de grandes prérogatives.

L'ÉLUE.

Eh! quelles prérogatives, madame?

MADAME CARMIN.

On est maître absolu dans le pays, premièrement. Il n'y a, je crois, dans toute la jurisdiction, ni procureurs, ni avocats, ni conseillers même, et monsieur le président peut se vanter qu'il est lui seul toute la justice : cela est fort beau, mesdames.

MADAME BLANDINEAU.

Oui, cela sera fort beau de voir monsieur Carmin juger tout seul, lui qui ne sait ni latin, ni pratique, ni lire, ni écrire, peut-être.

MADAME CARMIN.

Oh! je vous demande pardon, madame Blandineau, il signera son nom fort librement, et avec un paraphe encore, à cause de sa charge.

L'ÉLUE.

Mais ce n'est pas assez de savoir signer, il faut juger auparavant.

MADAME CARMIN.

Belle bagatelle! Il y a dans la ville un tabellion qui règle tout, moyennant trente ou quarante francs par année; et puis, quand on a bon sens, bon esprit, on n'a qu'à juger à la rencontre; c'en est assez pour des gens de province.

LISETTE.

Assurément, et les juges les plus habiles ne sont pas toujours les plus équitables.

MADAME CARMIN.

Au bout du compte, ce n'est pas mon affaire : je ne veux qu'un rang, moi, cela m'en donne un qui me distingue. Monsieur Carmin est un bon homme qui aime la retraite, la campagne : il jugera comme il pourra. Il vivra content dans sa petite ville, et moi à Paris, comme une présidente.

LA GREFFIÈRE.

Et moi, comme une comtesse. Nous nous retrouverons, madame la présidente.

MADAME CARMIN.

Adieu, ma chère madame Blandineau; à mon retour, nous ferons ensemble quelque partie de plaisir.

MADAME BLANDINEAU.

Adieu, madame Carmin, bon voyage.

MADAME CARMIN.

Votre très humble servante, madame.

L'ÉLUE.

Vous m'avez vendu des laines éventées, que je vous renverrai, madame la présidente.

MADAME CARMIN.

On vous les changera, madame l'Élue. Adieu, mon agréable comtesse.

LA GREFFIÈRE.

Adieu, ma chère présidente.

LISETTE.

Quelle politesse il y a parmi les femmes de qualité! Au bout du compte, voilà de belles fortunes! une femme placée, une femme en charge.

MADAME BLANDINEAU.

Je n'y puis plus tenir, je suis au désespoir; monsieur Blandineau en achètera une qui m'anoblisse, ou je ne le veux voir de ma vie.

L'ÉLUE.

Monsieur l'Élu cessera de l'être, ou je trouverai bien moyen de n'être plus sa femme.

SCÈNE VI.

LA GREFFIÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Courage, madame, voilà le champ de bataille qui vous demeure, et il faut qu'il crève une douzaine de bourgeoises de cette affaire-ci.

LA GREFFIÈRE.

C'est mon beau-frère à qui j'en veux le plus. Il m'a tantôt traitée de folle, quand je lui parlois de devenir comtesse ; je veux qu'il devienne fou, lui, de voir que je lui ai dit vrai.

LISETTE.

Le voilà qui vous amène monsieur Naquart.

LA GREFFIÈRE.

Ah! tu vas voir comme je le recevrai.

SCÈNE VII.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIÈRE, LISETTE.

M. BLANDINEAU.

Eh bien! ma sœur, avez-vous réfléchi sur la proposition que je vous ai tantôt faite? Quel est le fruit de vos réflexions?

LA GREFFIÈRE.

Que c'est un animal bien persécutant qu'un beau-frère, monsieur Blandineau!

M. NAQUART.

C'est sous les auspices de monsieur, madame, que je prends la liberté....

LA GREFFIÈRE.

Bonjour, monsieur Naquart, bonjour. Vous m'aimez, on me l'a dit, je le crois. Je ne vous aime point, je vous le dis, vous pouvez m'en croire.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma belle-sœur....

LA GREFFIÈRE.

Mais, mon beau-frère, ne m'en parlez pas davantage : c'est une affaire jugée en dernier ressort dans mon imagination; il n'y a point d'appel à cela. Quand j'ai pris une fois mon parti, je n'en reviens jamais; demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh! pour cela non; c'est une des plus grandes perfections de madame.

M. NAQUART.

J'avois cru, madame....

LA GREFFIÈRE.

Vous êtes un mal-créant, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Que vous ayant adressé autrefois mes premiers hommages....

LA GREFFIÈRE.

Les temps sont changés, monsieur Naquart; j'étois une sotte, une enfant, une imbécile : il est vrai, je m'en souviens, j'avois pour vous une beu-

reuse foiblesse; et si j'en avois été crue, je serois veuve de vous à l'heure qu'il est.

M. NAQUART.

Veuve de moi, madame?

LA GREFFIÈRE.

Oui, vraiment; il étoit de mon étoile d'être veuve dans le temps que je le suis devenue, et je ne crois pas qu'en votre faveur mon étoile en eût eu le démenti.

M. BLANDINEAU.

Ce premier danger est passé, laissez courir à monsieur Naquart les risques d'un second.

LA GREFFIÈRE.

Oh! pour cela, non; qu'il ne s'y joue pas, je ne lui conseille pas d'insister là-dessus, mon étoile est terrible pour les maris; et selon le calcul que j'en ai fait faire, elle en doit encore exterminer trois ou quatre, en très peu de temps, et de qualité même : voyez combien dureroit un pauvre diable de procureur!

LISETTE.

Quoi! madame, vous aimez monsieur le comte, et vous avez la dureté de l'exposer à la malignité de l'influence?

LA GREFFIÈRE.

Oui, pour la combattre, ma pauvre Lisette : c'est un jeune homme qui lui résistera davantage.

LISETTE.

Vous avez raison, il n'y a pas le mot à dire.

M. NAQUART.

Je n'aurai donc pas le bonheur de vous posséder, madame, de vous être quelque chose?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes plus fou qu'elle, monsieur Naquart.

LISETTE.

Voilà un bonhomme qui vous aime à la rage.

LA GREFFIÈRE.

Qu'il est embarrassant d'avoir trop de mérite! Mais si vous avez tant d'envie de m'appartenir, monsieur Naquart, épousez ma nièce Angélique; c'est une autre moi-même, je vous la donne.

LISETTE.

Ah! ah! en voici bien d'un autre.

M. NAQUART.

Parlez-vous sérieusement, madame?

LA GREFFIÈRE.

Oui, sans doute, et vous me ferez plaisir même. La pauvre enfant! il faut bien faire quelque chose pour elle; je lui enlève monsieur le comte, qui étoit son amant; je l'épouse ce soir, plus par vanité que par amour, moins pour son mérite que pour sa qualité : car je ne veux qu'un nom, moi, je ne veux qu'un nom, c'est ma grande folie.

M. BLANDINEAU.

Vous épouseriez ce jeune homme qui étoit amoureux d'Angélique?

LA GREFFIÈRE.

Oui, vous dis-je, je lui vole son amant : monsieur Naquart est le mien, je le renvoie à elle, ce

ne sera qu'une espèce de troc; et tu lui feras entendre, Lisette, que je lui donne plus que je ne lui dérobe.

LISETTE.

Vous devriez demander du retour. Je vais la chercher au plus vite, pour lui apprendre cette bonne nouvelle : que je vais la réjouir!

SCÈNE VIII.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIÈRE.

M. NAQUART.

SONGEZ bien à quoi vous vous engagez, madame.

LA GREFFIÈRE.

A vous donner ma nièce, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Quand il sera question de signer, n'allez pas vous aviser de vous dédire.

LA GREFFIÈRE.

Me dédire, moi, monsieur Naquart, moi me dédire, une comtesse manquer de parole! ah! ne craignez pas cela. Vous avez l'usage des affaires, faites au plus tôt dresser votre contrat et le mien, nous les signerons dans le moment que nous aurons ici monsieur le comte.

M. BLANDINEAU.

Mais, ce monsieur le comte....

LA GREFFIÈRE.

Écoutez, ne vous avisez pas de me manquer de respect devant lui, monsieur Blandineau. Adieu, messieurs les procureurs; madame la comtesse est votre très-humble servante.

SCÈNE IX.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

M. BLANDINEAU.

Son extravagance est au plus haut point, et je vous avertis que je ne souffrirai point qu'elle épouse ce jeune homme-là.

M. NAQUART.

Elle ne l'épousera point, laissez-moi faire.

M. BLANDINEAU.

C'est un homme ruiné, qui n'a pas le sou.

M. NAQUART.

Je sais mieux ses affaires que personne; je suis son procureur et son curateur tout ensemble, et il ne fera rien que je n'y donne les mains. Demeurez en repos.

SCÈNE X.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Eh! venez vite, monsieur, parler à madame; la voilà qui étouffe et qui va mourir, parce que madame la greffière va être comtesse.

M. BLANDINEAU.

Autre extravagante.

CLAUDINE.

Madame l'Élue est avec elle, qui fait tout comme elle; elles s'asseyent, elles se lèvent, elles se tourmentent, elles se lamentent; elles m'ont donné chacune deux soufflets, parce que je ne pouvois m'empêcher de rire.

M. BLANDINEAU.

Oh! quel embarras, monsieur Naquart! on ne voit que des folles, de quelque côté qu'on se tourne.

M. NAQUART.

Elles deviendront sages; et si vous voulez m'en croire, nous jouirons de notre bien, monsieur Blandineau, et nous leur remettrons aisément l'esprit, en nous accommodant, pour quelque temps du moins, à leur ridicule et à leurs foiblesses, que nous corrigerons tout-à-fait dans la suite.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, LE COMTE.

ANGÉLIQUE.

Monsieur le comte, vous me désespérez.

LE COMTE.

Charmante Angélique, je vous adore.

ANGÉLIQUE.

Et vous croyez me le persuader, en devenant le mari de ma tante?

LE COMTE.

Mais, que voulez-vous que je fasse? vous êtes sans bien, je n'ai ni emploi ni revenu; un procès que je viens de perdre, achève de me ruiner absolument; ma naissance et ma qualité me sont même à charge dans la situation où je me trouve. Me pardonnerois-je à moi-même de vous associer à mon malheur?

ANGÉLIQUE.

Oui; j'aime mieux être malheureuse avec vous, que de vous voir heureux avec ma tante.

LE COMTE.

Je ne le serai point du tout, je vous assure : ce n'est point elle, c'est son bien que j'épouse, pour le partager avec vous.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point, monsieur; je n'ai que faire de bien, je ne veux que vous.

LE COMTE.

Ah! soyez sûre de tout mon cœur, il ne sera jamais qu'à vous; je vous chérirai, je vous aimerai, je vous adorerai toute ma vie.

ANGÉLIQUE.

Et vous ne m'épouserez point? je ne veux point de cela.

LE COMTE.

Que vous êtes cruelle! laissez-moi céder, pour un temps, à notre mauvaise fortune, pour nous en assurer une meilleure : nous sommes jeunes l'un et l'autre, votre tante n'a que très peu de temps à vivre.

ANGÉLIQUE.

Et vous croyez que pour vous avoir j'aurai la patience d'attendre qu'elle meure? Non pas, s'il vous plaît, je veux que vous m'épousiez la première; ma tante a déja été mariée, c'est à elle d'attendre.

LE COMTE.

Mais que ferons-nous? que devenir? comment vivre?

ANGÉLIQUE.

Nous nous aimerons, monsieur le comte, et je serai contente : cela ne vous suffira-t-il pas comme à moi?

LE COMTE.

Charmante Angélique! adorable personne!

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LE COMTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ne me dites point tant de douceurs, et aimez-moi davantage, monsieur le comte. (*Apercevant Lisette.*) Ah! te voilà, ma chère Lisette! viens m'aider à le rendre raisonnable : il s'obstine à vouloir épouser ma tante, pour faire fortune.

LISETTE.

Eh bien! mort de ma vie, laissez-le faire, et épousez quelqu'un qui fasse la vôtre. Monsieur Naquart est plus riche que votre tante, il ne tiendra qu'à vous de devenir sa femme.

LE COMTE.

Elle épouseroit monsieur Naquart, mon procureur?

LISETTE.

Pourquoi non? Ce procureur-là s'est emparé d'une partie de votre bien, il peut bien s'emparer aussi de votre maîtresse. La tante et lui sont déja d'accord, cela ne dépend plus que de mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Oui? Oh bien! monsieur, épousez ma tante, vous n'avez qu'à le faire, monsieur Naquart m'en vengera.

LE COMTE.

Vous consentiriez à cette union?

ANGÉLIQUE.

Ne faut-il pas céder à la mauvaise fortune? Nous sommes jeunes l'un et l'autre, et je serai veuve aussitôt que vous, pour le moins.

LISETTE.

Oh! pour cela oui, j'en réponds.

LE COMTE.

Je vous verrais entre les bras d'un autre?

ANGÉLIQUE.

Nous nous retrouverons, monsieur; je vous donne rendez-vous, quand nous serons tous deux devenus riches.

LE COMTE.

Angélique, vous me mettez au désespoir.

ANGÉLIQUE.

C'est vous, monsieur, qui avez commencé à m'y mettre.

LE COMTE.

Conservez-vous toute à moi, de grâce.

ANGÉLIQUE.

Conservez-vous à moi vous-même. Mais voyez un peu pourquoi je n'aurois pas le même privilège que lui! cela est admirable.

LISETTE.

Il faut que cela soit égal de part et d'autre, il n'y a rien de plus juste.

LE COMTE.

Eh bien! je n'épouserai point votre tante, je vous le proteste.

ANGÉLIQUE.

Et si vous ne vous hâtez de m'épouser, moi, j'épouserai monsieur Naquart, je vous le promets.

LE COMTE.

Je l'empêcherai bien. Le voici, nous allons voir....

ANGÉLIQUE.

Ah! qu'il est vilain, ma pauvre Lisette!

SCÈNE III.

M. NAQUART, LE COMTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

M. NAQUART.

Ah! c'est vous que je cherche, monsieur le comte : on vient de me dire que vous étiez arrivé.

LE COMTE.

Je suis ravi de vous rencontrer aussi, monsieur, pour vous dire....

M. NAQUART.

Comme je suis occupé à une affaire qui vous regarde, je suis bien aise de vous entretenir quelques moments avant de la mettre en état d'être terminée.

LE COMTE.

Avant de finir cette affaire comme vous vous la proposez, monsieur, il faut que vous trouviez les moyens de m'ôter la vie.

M. NAQUART.

Cela est violent.

ANGÉLIQUE.

Je suis aussi mêlée dans cette affaire, à ce qu'on dit, moi, monsieur?

M. NAQUART.

Oui, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Oh bien! monsieur, ce ne sera pas de mon aveu qu'elle se fera; et à moins que monsieur le comte n'ait l'impertinence d'épouser ma tante, je ne ferai jamais la sottise de vous épouser, moi: vous pouvez compter là-dessus

LISETTE.

Voilà une déclaration fort obligeante.

M. NAQUART.

Elle devroit me rebuter; mais j'ai fait serment de vous rendre heureuse, et je veux que ce soit monsieur le comte lui-même qui vous porte à faire ce que je souhaite.

LE COMTE.

Moi, monsieur?

ANGÉLIQUE.

Oh! pour cela, je suivrai son exemple; qu'il prenne bien garde à ce qu'il fera.

M. NAQUART.

Laissez-moi lui parler, et allez nous attendre, avec Lisette, chez le tabellion du village : vous y trouverez presque toute votre famille. Si les con-

trats que je fais dresser vous conviennent, on les signera, sinon....

ANGÉLIQUE.

Ils ne me conviendront point, monsieur, je vous en réponds.

M. NAQUART.

On vous y fait des avantages qui vous feront peut-être ouvrir les yeux.

ANGÉLIQUE.

Plus je les ouvrirai, monsieur, et moins je voudrai de vous, j'en suis sûre.

M. NAQUART.

On ne prétend pas vous faire violence; ayez seulement la complaisance de passer chez le tabellion.

ANGÉLIQUE.

Je n'y veux point aller sans monsieur le comte.

LISETTE.

Eh! pourquoi non? Allons, venez, on ne vous fera pas signer par force.

ANGÉLIQUE.

Au moins, monsieur le comte, ne vous laissez pas persuader d'épouser ma tante; j'épouserois monsieur par dépit, moi, je vous en avertis.

SCÈNE IV.

M. NAQUART, LE COMTE.

M. NAQUART.

Oh! çà, monsieur, nous voici seuls, parlez-moi sincèrement; que venez-vous faire ici?

LE COMTE.

Chercher un asile contre la misère où je prévois que le mauvais état de mes affaires me va réduire.

M. NAQUART.

Et cet asile est la maison de madame la greffière, que vous venez épouser, à ce que l'on m'a dit?

LE COMTE.

On vous a dit vrai, c'est mon dessein. Elle a des rentes, des maisons, vingt mille écus d'argent comptant, dont je deviendrai le maître; je me mettrai dans les affaires.

M. NAQUART.

Un homme de votre qualité dans les affaires?

LE COMTE.

Pourquoi non? Les gens d'affaires achètent nos terres, ils usurpent nos titres et nos noms même; quel inconvénient de faire leur métier, pour être quelque jour en état de rentrer dans nos maisons et dans nos charges?

M. NAQUART.

Je vous y ferai rentrer d'une autre manière, si vous voulez suivre mes conseils.

LE COMTE.

Hélas! monsieur Naquart, ce sont vos conseils qui m'ont perdu : on me proposoit un accommodement avantageux, vous m'avez empêché de l'accepter, j'ai perdu mon procès.

M. NAQUART.

Vous le deviez gagner tout d'une voix : mais il ne se trouve que de jeunes juges à une audience,

et nous plaidons contre une jolie femme; le moyen d'avoir raison!

LE COMTE.

Ces réflexions sont aussi tristes qu'inutiles, il n'y a point de retour; la seule chose qui me reste à faire, est de chercher les moyens de ne pas vivre misérable. Une riche veuve me tend les bras, il faut m'y jeter sans réflexion.

M. NAQUART.

Mais vous êtes aimé d'Angélique, vous l'aimez tendrement?

LE COMTE.

Hélas! monsieur, je mourrai de douleur, peut-être, de ne pouvoir la rendre heureuse.

M. NAQUART.

Il faut trouver des moyens pour cela. Voici madame la greffière, entretenez-la dans les sentiments où elle est pour vous, et venez me joindre chez le tabellion, où je vais vous attendre avec Angélique.

LE COMTE.

Je m'y rendrai, monsieur, le plus tôt qu'il me sera possible.

SCÈNE V.

LE COMTE, LA GREFFIÈRE, LOLIVE.

LOLIVE.

Il aura d'abord été chez vous en arrivant, madame; il sera bien fâché de ne vous avoir pas rencontrée.

LA GREFFIÈRE.

Mais quel chemin aura-t-il pris? je l'attendois du côté de la petite ruelle : outre que c'est le plus court et le plus commode, la sympathie l'y devoit attirer, mon pauvre Lolive

LOLIVE.

La sympathie se sera trouvée en défaut, madame.

LA GREFFIÈRE.

Eh! le voilà.

LE COMTE.

Madame.

LA GREFFIÈRE.

C'est donc vous que je vois, mon cher comtin? Vous me cherchiez, je vous cherchois, nous nous cherchions tous deux; l'amour nous conduit l'un vers l'autre, l'hymen va nous unir : quelle félicité! La sentez-vous bien, mon cher petit comte, et m'aimerez-vous toujours autant que vous m'avez fait l'honneur de me l'écrire?

LE COMTE.

Vous ne pouvez sans me faire tort, madame, douter de la continuation de mes sentiments; ils dureront autant que vos charmes.

LA GREFFIÈRE.

Autant que mes charmes? Ah! comtin, qu'ils soient éternels, je vous prie.

LE COMTE.

Ils le seront, je vous le promets, madame.

LOLIVE.

Oui, chaque fois que vous renouvellerez d'attraits, monsieur renouvellera d'amour, madame.

LA GREFFIÈRE.

Mais veillé-je? n'est-ce point un songe? suis-je bien moi-même? Est-il possible que j'aie soumis un petit cœur fier comme celui-là?

LE COMTE.

Il ne dépend pas de moi de ne me point attacher à vous, madame; une nécessité indispensable m'y réduit.

LA GREFFIÈRE.

Mon cher comtin! oh! il y a de l'étoile dans mon fait, et la Duverger me l'a toujours dit.

LE COMTE.

Lolive?

LOLIVE.

Monsieur?

LE COMTE.

Voilà une maîtresse folle, dont je suis déja bien fatigué.

LA GREFFIÈRE.

Que dites-vous, aimable comtin?

LE COMTE.

Je dis, madame....

LOLIVE.

Il dit que le voyage l'a bien fatigué.

LA GREFFIÈRE.

Cela est vrai, le voilà tout je ne sais comment; il a l'air abattu.

LOLIVE.

Oh! cela se remettra, madame, cela se remettra.

LA GREFFIÈRE.

Oh! que oui : je m'en vais lui faire prendre de bons consommés, de bons-potages, et j'ai déja dit qu'on lui fît de la tisane; de la tisane, comtin.

LE COMTE.

De la tisane, à moi, madame?

LA GREFFIÈRE.

Oui, comtin, pour vous rafraîchir. Laissez-moi gouverner votre santé, vous savez combien je m'y intéresse.

LE COMTE.

Je vous suis bien redevable, madame. Maugrebleu de l'extravagante, avec sa tisane!

LOLIVE.

Pour moi, madame, comme ma santé ne vous est pas si chère, il me faudra du vin, s'il vous plaît, et en quantité, pour me rafraîchir.

LA GREFFIÈRE.

Tu ne manqueras de rien, ne te mets pas en peine.

SCÈNE VI.

LA GREFFIÈRE, LE COMTE, LE MAGISTER, LOLIVE.

LE MAGISTER.

MADAME, velà les filles et les garçons du village, avec les ménétriers, qui s'assemblont sous l'orme et qui s'en allont faire un petit essaiement de cette petite sottise que vous m'avez dit de faire. Eh! parguenne, venez-vous-en voir ça.

LA GREFFIÈRE.

Non, qu'ils viennent ici, monsieur le magister.

LE MAGISTER.

Ici, soit. Je m'en vas vous les amener. Ça ne sera peut-être pas biau drès l'abord; mais je tâcherons de mieux faire dans la suite.

LA GREFFIÈRE.

Qu'on nous apporte ici des sièges. Allons, mon cher comtin, prenez place.

LE COMTE.

Comment, madame? qu'est-ce que c'est que ceci?

LA GREFFIÈRE.

C'est une petite fête galante dont je veux régaler votre arrivée; un divertissement de village que je vous ai fait préparer.

LE COMTE.

Pour moi, madame?

LA GREFFIÈRE.

Pour vous, pour moi, pour tous tant que nous sommes ici. La fin du siècle m'est heureuse, je me fais un plaisir de la célébrer.

LE COMTE.

Cela est d'une belle âme, assurément; et pendant que vous donnerez vos soins aux préparatifs de votre fête, permettez-moi d'aller aussi donner les miens à une petite affaire qui m'inquiète et qui ne me laisse pas l'esprit dans une entière liberté.

LA GREFFIÈRE.

Allez donc, comtin; mais ne tardez pas à revenir, je vous prie.

LE COMTE.

Non, madame. Suis-moi, Lolive.

LA GREFFIÈRE.

Adieu, comtin.

LOLIVE.

Adieu, comtine.

SCÈNE VII.

LA GREFFIÈRE, *seule.*

Le joli petit homme! il est fait pour moi, je suis faite pour lui : c'est l'amour, assurément, qui nous a tous deux faits l'un pour l'autre.

SCÈNE VIII.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE.

MADAME BLANDINEAU.

Ma chère sœur, que je vous embrasse; je n'ai plus de chagrin, plus de rancune contre vous. Je vous félicite de devenir comtesse, félicitez-moi d'être baronne.

LA GREFFIÈRE.

Vous êtes baronne, ma chère sœur?

MADAME BLANDINEAU.

Oui, ma chère comtesse, c'est une affaire faite : monsieur Blandineau vend sa charge, et il donne quarante mille francs de la baronnie de Boistortu; le marché est conclu, je ne suis plus madame Blandineau, je suis la baronne de Boistortu à l'heure que je vous parle.

LA GREFFIÈRE.

Mais cela est fort joli, cela est fort gracieux, ma sœur. Ma sœur la baronne, votre sœur la comtesse en est ravie, et voilà notre famille fort illustrée, au moins.

MADAME BLANDINEAU.

Notre cousine l'Élue mourra de chagrin, madame la Substitute s'en pendra; nous aurons ce soir à notre souper des visages bien tristes.

LA GREFFIÈRE.

Il faut tenir son rang, s'il vous plaît, madame la baronne. Aujourd'hui fait, plus de familiarité avec cette bourgeoisie-là, je vous le demande en grâce.

MADAME BLANDINEAU.

Oh! voilà qui est fini, je vous l'accorde, madame la comtesse.

LA GREFFIÈRE.

Monsieur Naquart épouse Angélique; si nous pouvions aussi le faire quitter : c'est un fort bonhomme, et qui mérite assez de devenir de qualité.

MADAME BLANDINEAU.

Il en sera, je vous en réponds. Il est en marché d'un marquisat, lui.

LA GREFFIÈRE.

D'un marquisat, ma sœur! d'un marquisat? Monsieur Naquart marquis! monsieur le marquis Naquart! cela seroit fort plaisant : mais ce nom-là, ma sœur, n'est point fait pour avoir un titre.

(*On entend une symphonie.*)

SCÈNE IX.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

Tout notre monde est là, madame; mais comme velà monsieu le tabellion qui viant avec une grosse compagnie vous apporter à signer queuque chose, afin de n'être pas interrompus, et de ne pas interrompre, j'attendrons que cela soit fait, si bon vous semble.

LA GREFFIÈRE.

Cela ne tardera pas à l'être, dépêchons.

SCÈNE X.

M. ET MADAME BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIÈRE, ANGÉLIQUE, LE COMTE, LISETTE, LE TABELLION, LE MAGISTER.

LA GREFFIÈRE.

Cela est-il comme il faut, monsieur Naquart?

M. NAQUART.

J'ai fait pour vous comme pour moi, madame. Vous n'avez qu'à lire, monsieur le tabellion.

LE TABELLION *lit*.

Pardevant Bastien Trigaudinet.....

LISETTE.

Eh! fi donc, lire, voilà du temps bien employé, vraiment! Que vous avez peu d'impatience, madame! vous serez comtesse une heure plus tard.

M. NAQUART.

Pour moi, madame, l'empressement que j'ai d'être votre neveu....

LE COMTE.

L'excès de mon amour me fait souffrir avec chagrin le moindre retardement, je vous l'avoue.

LA GREFFIÈRE.

Ce cher mouton! Oh! il ne sera pas dit que je sois moins vive que vous, mon cher comtin, je vous en réponds. Donnez, donnez, monsieur le tabellion. Allons, à vous comtin: signez, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Je n'y entends pas plus de finesse que vous ; je signe aveuglément, madame.

LA GREFFIÈRE.

Vous risquez beaucoup, vraiment. Dépêchez, ma nièce.

ANGÉLIQUE.

Je n'examine point, ma tante. Il suffit que ce soit me conformer à vos volontés.

LA GREFFIÈRE.

Vous prenez le bon parti. Çà, ne signez-vous pas aussi, monsieur le baron de Boistortu?

M. BLANDINEAU.

Je n'ai garde de refuser de signer des mariages qui sont si fort selon mon goût, et il y avoit longtemps que je souhaitois de vous voir la femme de monsieur Naquart, et de donner Angélique à monsieur le comte.

LA GREFFIÈRE.

Oh bien! monsieur, puisqu'il est ainsi, ne signez donc pas, je vous en avertis; car cela est tout autrement que vous ne souhaitez. C'est Angélique qui est madame Naquart, et c'est moi qui suis madame la comtesse.

LE TABELLION.

Nenni, nenni, madame, ça n'est pas comme ça: quoique je ne soyons que notaire de village, je ne faisons point de si grosse bévue.

LA GREFFIÈRE.

Comment, cela n'est pas comme cela? Vous êtes un sot, monsieur le tabellion, cela est comme je vous le dis.

LE TABELLION.

Eh! non, madame, la peste m'étouffe.

LA GREFFIÈRE.

Ouais! voici qui est admirable, Lisette?

LISETTE.

Vous avez tort de disputer, madame, il le sait mieux que vous; c'est lui qui a fait les contrats, une fois.

LA GREFFIÈRE.

Monsieur Naquart?

M. NAQUART.

C'est un qui-pro-quo, madame, une méprise, et cela sera difficile à rectifier.

LA GREFFIÈRE.

Difficile tant qu'il vous plaira; monsieur le comte, ni moi, nous ne serons point les dupes d'un qui-pro-quo, sur ma parole : n'est-ce pas, comtin?

LE COMTE.

Non, madame, je n'en serai point la dupe; mais j'en profiterai, s'il vous plaît.

LA GREFFIÈRE.

Comment! vous en profiterez, petit perfide? Est-ce en profiter que de me perdre?

M. NAQUART.

Je ne compte pas comme cela, moi, madame, et je ferai tout mon bonheur de vous posséder.

LA GREFFIÈRE.

Oh! vous ne me posséderez point, monsieur Naquart; vous avez beau faire, vous ne me posséderez point, je vous en réponds.

M. BLANDINEAU.

Vous venez de signer le contraire.

LISETTE.

Est-ce que vous voudriez que monsieur le tabellion eût l'embarras de récrire tout cela, madame?

LE TABELLION.

Ce seroit bien de la peine, au moins. Madame Naquart, ce seroit bien de la peine.

LA GREFFIÈRE.

Madame Naquart! On m'appelleroit madame Naquart? j'aimerois mieux être morte.

M. NAQUART.

Si ce n'est que le nom qui vous chagrine, on vous appellera madame la comtesse, si vous voulez. La terre de monsieur le comte est à moi, je la lui rends après ma mort; je lui assure tout mon bien; vous avez assuré tout le vôtre à votre nièce, ils peuvent bien vous céder un titre qui vous fait plaisir.

LE COMTE.

Très volontiers, monsieur, vous êtes le maître.

LA GREFFIÈRE.

C'est un accommodement qui change la chose, et pourvu que j'aie un équipage et que vous ne soyez plus procureur....

M. NAQUART.

Vous serez contente, madame.

LA GREFFIÈRE.

Je veux trois grands laquais des mieux faits de Paris.

M. NAQUART.

Vous en prendrez quatre, si bon vous semble.

LA GREFFIÈRE.

Nous logerons ensemble, madame la baronne.

MADAME BLANDINEAU.

Et nous prendrons un suisse à frais communs, madame la comtesse.

LA GREFFIÈRE.

Oh! pour cela, oui, très volontiers. Je le savois bien que je serois de qualité et que je ferois figure. Vous me regretterez, petit vilain, vous me regretterez; mais je serai bientôt veuve. Allons, monsieur le magister, voyons votre petite bagatelle, en attendant le souper; et quand on aura servi, que le maître d'hôtel de ma sœur la baronne nous avertisse en cérémonie.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs paysans et paysannes, conduits par le magister, viennent répéter la fête que madame la greffière a commandée.

PREMIÈRE PAYSANNE.

Célébrons l'heureuse greffière,
Qui lorsque le siècle prend fin,
Se fait, pour le siècle prochain,
Comtesse de la Naquardière.

Le beau destin!
Que de noblesse!
Que de jeunesse!
De quelle vitesse
Greffière comtesse
Fera son chemin!

Entrée de quatre paysannes.

UN PAYSAN.

Que la fin de ce siècle est belle
Pour quiconque a bonne moisson,
De bon vin, maîtresse fidèle,
Et des pistoles à foison!

Entrée de paysans et de paysannes.

LE PAYSAN.

Bourgeoises charmantes,
Ne croyez pas
Être moins brillantes
En simple damas.
De jeunes fillettes,
Aimables, bien faites,
Autant que vous l'êtes,
Font dans leurs grisettes
Bien plus de fracas
Que de vieux appas
En or de ducats.

Entrée de paysans.

PREMIÈRE PAYSANNE.

Que sur notre simplicité
Chacun se forme et se modèle;
Toute notre félicité
Vient de cette simplicité :
Parure, attraits, gloire et beauté,
Nous trouvons toujours tout en elle.
Que sur notre simplicité
Chacun se forme et se modèle.

LE PAYSAN.

Que les maris seroient contents
De voir leurs femmes en grisettes!
Le bon exemple! ô l'heureux temps!
Que les maris seroient contents!
Moins les habits sont éclatants,
Plus les fredaines sont secrettes.
Que les maris seroient contents
De voir leurs femmes en grisettes!

SECONDE PAYSANNE.

Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeste ornement de nos mères,
Vertugadin, collet monté,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
On eût gardé la pureté
De leurs mœurs et de leurs manières,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeste ornement de nos mères.

Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie;
Chacun ressent la vérité
Du ridicule ici traité :
Tout est orgueil et vanité
Dans la plus simple bourgeoisie.
Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie.

FIN DES BOURGEOISES DE QUALITÉ.

LES

TROIS COUSINES,

COMÉDIE,

PAR DANCOURT,

Représentée, pour la première fois, le 17 octobre 1700.

PERSONNAGES.

LE BAILLI.

LA MEUNIÈRE.

LOUISON, } Filles de la Meunière.
MAROTTE, }

DE LORME, père de Colette, et beau-frère de la Meunière.

COLETTE, nièce de la Meunière.

MONSIEUR DE LÉPINE, } Amants de Louison et
MONSIEUR GIFLOT, } de Marotte.

BLAISE, amoureux de Colette.

MATHURINE, paysanne.

Plusieurs meuniers et meunières.

Bohémiens et Bohémiennes.

Pélerins et pélerines.

La scène est à Creteil.

LES

TROIS COUSINES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LA MEUNIÈRE, LE BAILLI.

LA MEUNIÈRE.

Oh! çà, monsieur le bailli, vous êtes bonhomme, honnête homme; vous avez bon esprit, bonne conscience, tout bailli que vous êtes. Feu mon mari, pendant son vivant, étoit de vos amis, vous buviez quelquefois ensemble; il vous souvient de ce qu'il vous recommandit en mourant, le pauvre défunt: vous lui promîtes tant que vous auriais soin de sa famille.

LE BAILLI.

Je lui tiendrai parole, et vous me trouverez toujours prêt, madame la meunière, à vous rendre tous les services qu'on peut attendre d'un véritable ami.

LA MEUNIÈRE.

Je vous sis bian obligée, monsieur le bailli: je n'ai besoin que d'un bon conseil, comme je vous ai déja dit.

LE BAILLI.

C'est ce qu'on donne plus libéralement.

LA MEUNIÈRE.

Vous avez raison. ça ne coute rian. Allons, dites donc, que feriais-vous si vous étiez en ma place?

LE BAILLI.

Mais, qu'avez-vous envie de faire?

LA MEUNIÈRE.

Tout ce que vous me direz.

LE BAILLI.

Je n'aimerois pas à vous conseiller contre votre volonté.

LA MEUNIÈRE.

Mais voirement vous moquez-vous? je n'ai point de volonté. Je sis une pauvre veuve qui charche à vivre tout doucement, et qui ne veut rian faire sans la participation des honnêtes parsonnes qui avont la bonté d'entrer un peu dans les petites raisons qu'on peut avoir.... Il y a deux ans que je sis veuve, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Comment deux ans, y a-t-il tant que cela?

LA MEUNIÈRE.

Oui, tout autant; velà le treizième mois, et pour ce qui est d'en cas de ces choses-là, drès que la deuxième année est une fois commencée, on la

compte finie. Oh! j'ai bien eu du regret au pauvre défunt.

LE BAILLI.

Oui, je le vois bien, le temps vous dure.

LA MEUNIÈRE.

Eh! le moyen qu'il ne durît pas! j'ai bian de la charge, au moins : deux filles qui devenont grandes, une nièce qui l'est itou, un moulin bian achalandé, biaucoup de tracas, il est bian mal aisié de prendre garde à ça toute seule.

LE BAILLI.

Vos filles ni votre nièce n'ont pas besoin qu'on veille sur leur conduite; elles sont bien sages, bien élevées, et c'est ce qui me faisoit de plus estimer le défunt, que le soin qu'il a pris de leur éducation.

LA MEUNIÈRE.

Le pauvre homme, monsieu le bailli! quand j'y songe, s'il n'étoit pas mort, voyez-vous, je ne serois pas dans l'embarras où je sis.

LE BAILLI.

Non, sans doute; mais il est facile de vous en tirer. Votre nièce et vos filles sont grandes, vous êtes riche, il faut leur trouver à chacune un bon parti qui vous en défasse.

LA MEUNIÈRE.

A chacune un, ce seroit trois; et velà bien des noces. Ne trouveriais-vous pas plus à propos de n'en faire qu'une?

LE BAILLI.

Oui-dà, on peut les marier le même jour, cela vous épargnera de la dépense.

LA MEUNIÈRE.

Je ne nous entendons pas, monsieu le bailli; vous me donnez des conseils pour elles, et c'est pour moi que je vous en demande.

LE BAILLI.

Comment?

LA MEUNIÈRE.

C'est moi qui sis d'avis de me marier, je crois que ça vaudra mieux.

LE BAILLI.

Oui, mais pour vous soulager des soins que vous donnent ces filles et cette nièce....

LA MEUNIÈRE.

Eh! fi donc; les maris que je leur baillerois n'auriont soin que d'elles, et sti que je prendrai aura soin d'elles et de moi, ce sera faire d'une piarre deux coups, ça est bian plus commode.

LE BAILLI.

D'accord, mais madame la meunière....

LA MEUNIÈRE.

Tenez, monsieu le bailli, ma résolution est prise, je n'en démordrai point, je veux me remarier, vous avez biau dire.

LE BAILLI.

Vous avez raison, je vous conseille de le faire.

LA MEUNIÈRE.

Et si, je ne veux pas que mes filles ni ma nièce en murmuriont la moindre chose.

LE BAILLI.

Vous ferez fort bien de les en empêcher.

LA MEUNIÈRE.

Je prétends qu'elles demeuriont filles tant qu'il me plaira.

LE BAILLI.

C'est fort bien prétendre.

LA MEUNIÈRE.

Et si elles s'avisiont tant seulement d'envisager un homme, je les dévisagerois, moi. Oh! je sis une femme d'honneur, monsieu le bailli, je n'entends point de raillerie.

LE BAILLI.

Cela est fort louable. Et quel est le mari que vous prenez, madame la meunière?

LA MEUNIÈRE.

Je ne sais pas bian encore, ils sont trois ou quatre : conseillez-moi itou un peu là-dessus, monsieu le bailli.

LE BAILLI.

Très-volontiers, vous n'avez qu'à dire, voyons.

LA MEUNIÈRE.

Il y a déja le concierge du châtiau, premièrement.

LE BAILLI.

C'est un fort honnête homme.

LA MEUNIÈRE.

Et puis monsieur Giflot, le neveu de notre curé, qu'on dit qui a de l'esprit, vous savez ce qui en est.

LE BAILLI.

Oui vraiment, celui-là seroit un fort bon parti.

LA MEUNIÈRE.

Il y a encore le valet de chambre de monsieu le président, qui est un bon gros réjoui.

LE BAILLI.

Celui-là ne vous déplaît pas, je gage?

LA MEUNIÈRE.

Et puis Blaise, le garde-moulin, qui est un franc nigaud : je n'ai qu'à choisir ; lequel prendriais-vous, monsieu le bailli?

LE BAILLI.

Mais écoutez, ce valet de chambre....

LA MEUNIÈRE.

Oh! sti-là a trop bonne protection, monsieu le bailli; il me feroit enrager, et je ne serois pas la maîtresse.

LE BAILLI.

C'est une bonne raison. Vous préférerez monsieur Giflot?

LA MEUNIÈRE.

Le ciel m'en préserve! il a trop d'esprit. On n'a que faire d'esprit dans un moulin; le mian suffit pour ça, je n'en veux point d'autre.

LE BAILLI.

Je vois bien que le concierge...

LA MEUNIÈRE.

Fi! c'est un grand flandrin, un grand sec, maigre; il est quasi tout comme le défunt; il me seroit avis que ce seroit la même chose, et il vaudroit presqu'autant n'avoir pas été veuve, que de ne pas s'apercevoir du changement.

LE BAILLI.

Oui, cela est vrai; et ce sera le garde-moulin, selon toutes les apparences.

LA MEUNIÈRE.

Dame, acoutez, c'est un bon gros nigaud qui me reviant assez. Voilà ce qu'il faut en ménage; ça va droit en besogne, ça est déja stilé à ma magnière, et je ferai tout ce que je voudrai de ce benêt-là.

LE BAILLI.

Oui; mais épouser votre garde-moulin?

LA MEUNIÈRE.

Oh! je sis butée à ça, monsieu le bailli, je n'en aurai point d'autre. Baillez-moi votre avis là-dessus, je vous en prie.

LE BAILLI.

Mon avis est que vous l'épousiez, et tout au plus vite : vous ne sauriez jamais mieux faire.

LA MEUNIÈRE.

N'est-il pas vrai? Que je sis bian aise que vous agréais ma résolution! car, au bout du compte, j'ai de la confiance en vous, du respect, de la croyance; et si vous m'aviais contredit, je n'en aurois toujours rian fait qu'à ma tête, et ça eût été désagriable.

En vous remarciant, monsieu le bailli, je vous prie de la noce. Je sis votre servante.

LE BAILLI.

Jusqu'au revoir, madame la meunière.

SCÈNE II.

LE BAILLI, *seul.*

Voici une commère qui va faire un mauvais marché avec son garde-moulin; et quelque bon esprit qu'elle paroisse avoir, ce n'est assurément pas l'esprit qui la détermine. Elle n'a nullement dessein de pourvoir ses filles, et les pauvres enfants sont en âge, et peut-être dans l'impatience d'être pourvues. Il faut avertir leur oncle de la sottise que médite sa belle-sœur. Le voici le plus à propos du monde.

SCÈNE III.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

Votre valet, monsieu le bailli; comment vous en va? je m'en allois cheux vous.

LE BAILLI.

Je suis bien aise que vous m'ayez rencontré. Me voulez-vous quelque chose?

DE LORME.

Eh! parguenne, si je ne vous voulois rian, je ne vous charcherois pas.

LE BAILLI.

Eh bien! qu'est-ce? de quoi s'agit-il?

DE LORME.

Il s'agit que défunt mon frère, le meunier d'ici, est trépassé, comme vous savez, et que madame sa femme est diablement vivante, à ce qu'il me paroît: ça ne vous paroît-il pas itou comme ça, monsieu le bailli?

LE BAILLI.

Oui, vraiment; je voulois aussi vous parler de ça. C'est une bonne femme, fort entendue, mais....

DE LORME.

Ce n'est morgué pas de sa bonté ni de son entendement que je vous parle.

LE BAILLI.

Eh! de quoi donc, s'il vous plaît, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Oh! palsanguenne, c'est de son allure, et au train qu'alle va, j'ai peur qu'alle ne bronche: je ne vas pas de fois au moulin que je ne trouve la nape mise et du monde auteur, de grandes cruchées de vin par ici, des jambons par ilà, un gigot d'un côté, un cochon de lait de l'autre, des ménétriers dans un batiau, la musette et le hautbois sous l'orme; il est avis que ce sont des noces parpétuelles, et si parmi tout ça, je ne vois ni curé ni tabellion. Morgué, cela nous baille martel en tête; car, voyez-vous, j'ai de l'honneur, et je sis, pour l'âme du défunt, presque aussi jaloux de ma belle-

sœur, que je l'aie jamais été de ma femme Margot, pendant qu'alle étoit au monde; et je ne l'étois pas mal, comme vous savez.

LE BAILLI.

Vous ne l'étiez que trop, et vous aviez quelquefois des emportements....

DE LORME.

Oh! pargué, je ne l'ai rossée qu'une fois, mais je la rossis bian, et dans le fond, j'avois tort; au moins, n'allez pas croire que j'avois raison.

LE BAILLI.

Non, non, je ne suis point porté à croire le mal.

DE LORME.

Je ne sais, morgué, comment ça se fit. Je devois aller ce jour-là à tras lieues d'ici pour une coupe de bois que j'y avois à vendre; je rencontris le marchand en sortant du village, il me ramenit au Grand-Cerf, j'y tombîmes d'accord, je bûmes le vin du marché, copieusement pour ça : je ne nous quittîmes qu'à minuit. Je retournis chez moi, an ne m'y attendoit pas; je trouvis ma femme dans le lit : et voyez un peu queu peste de vision, monsieu le bailli, la carogne me paroissit double.

LE BAILLI.

Voilà une vilaine vision, monsieur de Lorme.

DE LORME.

Je vous laisse à penser queu vacarme; j'étois pis qu'un enragé : mais le lendemain je me rapaisis, je compris facilement que c'est que j'étois ivre, et que c'étoit ma faute. Enfin, bref, tant y a, Margot

me pardonnit ma barlue, an nous raccommodit. Et voyez, monsieu le bailli, queu bénédiction! avant ça, je ne pouvièmes avoir d'enfants, et de ce raccommodement-là il est venu cette petite fille, qui est votre filiole, et qui a morgué plus d'esprit qu'alle n'est grosse. Oh! je ne sais pas de qui alle tiant, je vous l'avoue.

LE BAILLI.

Vous aimez bien cet enfant-là, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Si je l'aime! c'est une petite miévreté agriable; alle a de petites magnières sémillantes, une maleigneté drôle; alle fait pièce à qui alle peut, alle ne pense bian de parsonne, alle dit du mal de tout le monde, et si tout le monde l'aime. Oh! c'est une jolie créature. La voici, je pense; je lui ai donn charge d'observer sa tante la meunière, alle vian m'en dire queuque nouvelle.

LE BAILLI.

Je vous en apprendrai de plus sûres que personne.

DE LORME.

Bon, tant mieux. Mais acoutons un tantinet ce que Colette aura à me dire

---

SCÈNE IV.

DE LORME, LE BAILLI, COLETTE.

DE LORME.

Eh bian! mon enfant, tu vians du moulin? qu'est-ce qu'il y a de nouviau? que fait ta tante?

COLETTE.

La voilà qui vient d'arriver, et tout en arrivant, elle est d'abord allée trouver Blaise, le garde-moulin, et elle s'est mise à babiller avec lui. Oh! c'est une grande causeuse que cette femme-là. Bonjour, mon parrain.

LE BAILLI.

Bonjour, Colette, bonjour.

DE LORME.

N'as-tu point acouté ce qu'alle disoit?

COLETTE.

Oh! que si fait, vraiment; mais comme elle est défiante, on ne la sauroit écouter que de loin; on n'entend qu'une partie de ce qu'elle dit, il faut deviner le reste.

DE LORME.

Oh! parguenne, oui; t'es une plaisante devineuse! monsieur le bailli?

LE BAILLI.

Je ne la crois pas fort habile, franchement.

COLETTE.

Hom! je la suis assez pour deviner tout ce que vous disiez hier à notre voisine la belle cabaretière, qui étoit avec vous sur sa porte.

LE BAILLI.

Comment, petite fille?....

(Colette contrefait, par ses gestes, ceux du bailli et ceux de la voisine.)

COLETTE.

Vous faisiez comme ça, mon parrain : vous la regardiez avec de certains yeux, vous lui preniez la main, et dans ce temps-là, c'est que vous lui disiez que vous étiez amoureux d'elle, et elle vous repoussoit ; elle secouoit comme ça la tête, c'est qu'elle répondoit qu'elle n'en croyoit rien. Et vous, tout aussitôt de faire comme ça : vous lui juriez que ça étoit vrai, et j'entendis un peu le dernier mot, il y avoit, je crois, qu'elle étoit adorable.

DE LORME.

Oh! oh! monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Ah! ah!

COLETTE.

Cela est bien vrai, je vous en réponds; et la voisine faisoit comme ça, et je suis sûre qu'elle disoit : paix, taisez-vous, ne parlez pas si haut, mon mari est là-dedans.

LE BAILLI.

Voilà une rusée petite filiole, compère de Lorme; si elle devine aussi juste en toutes choses, elle est plus habile que vous, sur ma parole.

DE LORME.

Tatigué, queul esprit! ça est marveilleux, n'est-ce pas? Eh! qu'est-ce que c'est que t'as deviné de ta tante, dis?

COLETTE.

Qu'elle aime Blaise de tout son cœur, et que Blaise ne se soucie guères d'elle.

LE BAILLI.

Le premier article est vrai, je le sais par elle-même : pour le second, il faut l'éclaircir. Qu'est-ce qui vous le fait soupçonner? voyons.

COLETTE.

C'est ma tante qui le va toujours chercher, et puis quand ils sont ensemble, il n'y a quasi qu'elle qui parle : elle gesticule, elle devient rouge, et Blaise est comme ça. Il fait une espèce de moue, et quand il lâche deux ou trois paroles, c'est en levant le nez ou en secouant les oreilles. Oh! s'il est amoureux, lui, ce n'est pas de ma tante, je vous en réponds.

LE BAILLI.

Cela pourroit être, et j'ai à vous avertir que la grande folie de votre belle-sœur est de se remarier.

DE LORME.

La dévargondée!

LE BAILLI.

La filiole a fort bien deviné : c'est Blaise à qui elle en veut, et si il y en a trois autres qui la recherchent.

DE LORME.

Comment, trois, monsieu le bailli? Est-il possible qu'il y ait tant de fous que ça dans le village? Et qui sont ces nigauds-là, avec votre parmission?

LE BAILLI.

Ce ne sont point des nigauds. La meunière est riche; le concierge du château, le valet de chambre de monsieur le président, et le neveu du curé ont des vues pour elle.

COLETTE.

Oh! que nenni, mon parrain, je devine mieux que vous; ce n'est point pour ma tante qu'ils vont au moulin, c'est pour mes cousines.

LE BAILLI.

Pour vos cousines! qui vous a dit cela?

COLETTE.

Bon, qui me l'a dit : est-ce qu'on me dit quelque chose? Ils se défient tous de moi, ils ne me disent rien, mais je sais tout; il n'y a pas jusqu'à Blaise, qui est amoureux de moi, et qui n'oseroit me le dire, de peur que je ne me moque de lui.

DE LORME.

Il est amoureux de toi? Comment sais-tu cela?

COLETTE.

Voyez, que cela est difficile à deviner! Je ne l'aime pas, moi, au moins; mais je ne laisse pas de lui faire bonne mine, pour l'empêcher d'épouser ma tante. Oh! s'il faisoit cette sottise-là, j'en serois bien fâchée, je vous l'avoue.

LE BAILLI.

Le garde-moulin seroit amoureux de vous? Allez, vous êtes folle.

COLETTE.

Vous ne le voulez pas croire, il faut vous en donner le plaisir. Le voilà qui vient, cachez-vous tous deux derrière ce buisson, vous entendrez ce qu'il me dira; je vais lui donner belle, et tout nigaud qu'il est, je le ferai parler, je vous en réponds.

DE LORME.

La jolie enfant, monsieur le bailli! Est-ce moi qui ai fait ça?

LE BAILLI.

Voyons, voyons, si elle ne se trompe point; cela ne sera pas inutile à de certains desseins que j'ai dans la tête.

COLETTE.

Cachez-vous donc vite qu'il ne vous voie point; car c'est un benêt qui seroit honteux.

SCÈNE V.

COLETTE, BLAISE.

COLETTE.

C'est à moi qu'il en veut assurément, et le nigaud n'approchera point que je ne l'appelle. Holà, Blaise, holà.

BLAISE.

Bon jour, madame Colette; est-ce que vous voudriais me parler, que vous m'appelez?

COLETTE.

Mais toi, mon garçon, n'as-tu rien à me dire?

BLAISE.

Morgué nenni, vous êtes trop moqueuse, queuque sot qui s'y fie, je crèverois plutôt que d'en ouvrir la bouche; à moins que ça ne vienne de vous, je n'oserois vous le dire.

COLETTE.

Eh! quoi dire?

BLAISE.

Ce qui m'amène envars ici. Vous croyez peut-être que c'est par hasard que j'y vians, ça n'est pargué pas; c'est tout exprès, et si je n'en fais pas semblant, comme vous voyez.

COLETTE.

Tu es un garçon bien dissimulé.

BLAISE.

Parguenne, il faut être comme ça. Je ne veux point qu'on se gobarge de moi; voyez le biau plaisir, on ira dire son secret à une fille, et pis la masque s'en gaussera. Nannin, morgué, nannin, il n'en sera rian, j'ai plus de cœur que ça.

COLETTE.

Tu aurois quelque secret à m'apprendre, à moi?

BLAISE.

Eh! oui morguenne, j'en ai un. Quand vous n'y êtes point, je sis tout prêt à vous le dire, et drès que je vous vois, vous avez une certaine meine malicieuse qui me renfonce la parole. C'est que je

sis timide, voyez-vous, et si pourtant avec les filles il m'est avis qu'il faut de la hardiesse.

COLETTE.

Assurément, rassure-toi, va, va, parle.

BLAISE.

Oui, mais si ce secret-là vous est désagriable? Il y a des secrets qui déplaisont queuquefois. Votre tante m'a dit le sian, par exemple, il m'a fâché; si le mian va vous faire de même?

COLETTE.

Et qu'est-ce que c'est que son secret à ma tante?

BLAISE.

Qu'alle est amoureuse de moi.

COLETTE.

Et le tien à toi?

BLAISE.

Que je sis amoureux de vous, mais vous n'en saurais rian que vous ne le deviniais. Je sens bien ça, je n'aurois jamais l'impartinence de vous le dire.

COLETTE.

Ah! tu feras fort bien de ne m'en point parler.

BLAISE.

Oh tatigué! que je n'ai garde, vous en feriais de biaux contes.

COLETTE.

Oh! oui, je t'en réponds.

BLAISE.

Stapendant, je crois que ça me fera tourner la çarvelle.

COLETTE.

Cela seroit fâcheux.

BLAISE.

Oui, voirement, et si vous aviais l'esprit de deviner ça, et la bonté d'en être bian aise, je ne deviendrais peut-être pas fou, voyez-vous. Eh! allons, allons, morguenne, empêchez-moi de l'être.

COLETTE.

Eh bien! va, nous verrons, laisse faire.

BLAISE.

Commencez-vous à deviner un tantinet?

COLETTE.

Oui, oui, j'entrevois quelque chose.

BLAISE.

Entrevoyez-vous que je crève d'amour, et que c'est vous qui en êtes la cause?

COLETTE.

Cela me paroît un peu comme tu le dis.

BLAISE.

Oh! morgué, je dis vrai, je joue le franc jeu; et tenez, je ne bois point de vin, queuque part où je me treuve, que je ne m'enivre tout bas à votre santé, madame Colette.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

BLAISE.

Il ne me viant point de pensée d'amour que ce ne soit pour vous.

COLETTE.

Fort bien.

BLAISE.

Et quand il m'en viant de mariage, c'est itou pour vous, madame Colette.

COLETTE.

Mais tu me parles de ton amour bien familièrement, à ce qu'il me semble.

BLAISE.

Parguenne, c'est que vous m'enhardissez; et quand je sis une fois enhardi, dame, acoutez, je ne sis plus honteux : il n'y a qu'à me mettre en train et à me laisser faire.

SCÈNE VI.

LE BAILLI, DE LORME, COLETTE, BLAISE.

LE BAILLI.

Doucement, monsieur Blaise, doucement.

BLAISE.

Eh bian! tatigué, ne velà-t-il pas; je n'étions pas seuls; on nous acoutoit, vous m'avez fait jaser pour me faire pièce.

DE LORME.

Comme vous vous échauffez, monsieur le garde-moulin! prenez garde.

BLAISE.

Oh! dame, excusez, monsieur de Lorme, la hardiesse que j'ai la libarté de prendre; mais comme madame la meunière a en fantaisie que vous deveniais mon biau-frère, je me sis fourré dans la mienne, qu'il vaudroit mieux que ce fût mon biau-

père que vous devenissiais; ça dépendra de vous; voyez, il n'y a pas plus de difficulté à l'un qu'à l'autre.

DE LORME.

Oh, palsangué! je vous baise les mains; il y a de la difficulté des deux côtés, monsieur Blaise.

BLAISE.

Eh! oui, ça est vrai. Je ne veux pas l'un, vous ne velez peut-être pas l'autre, vous, et c'est ce qui fait que je ne sommes pas d'accord; mais madame Colette accommodera tout ça, alle n'a qu'à vouloir.

DE LORME.

Alle n'a qu'à vouloir?

BLAISE.

Eh! parguenne, oui. N'est-il pas vrai, monsieu le bailli? Il y a comme ça queuquefois des parents bourrus, des brutaux, qui ne voulont pas bailler leurs filles en mariage, et les filles, par fois, s'y baillont d'alles-mêmes Comme on n'y entend point de mal, on va le grand chemin, et de queuque part qu'alles viennent, on ne laisse pas de les prendre, et le biau-père est biau-père maugré li, mais ne laisse pas de l'être : vous comprenez bian, madame Colette?

DE LORME.

Comment, biau-père maugré li? Oh! parguenne j'y bouterons queuque empêchement, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Sans emportement, monsieur de Lorme. Monsieur Blaise est un bon garçon, un honnête garçon, et pourvu qu'il nous promette de ne point épouser la meunière....

BLAISE.

Eh! parguenne, il y a bon moyen de m'en empêcher; qu'on me baille la nièce, il est bian sûr que je n'épouserai point la tante.

LE BAILLI.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire; mais, en attendant, promettez-nous....

BLAISE.

Si je vous le promettrai! je sommes déja trois qui nous sommes baillé parole de ne vouloir point d'alle, et stapendant je faisons la meine d'en vouloir biaucoup: et voyez comme je joue de malheur, monsieu le bailli, je sis justement sti dont alle veut le plus.

LE BAILLI.

Je le sais bien.

BLAISE.

Alle vouloit que je fissions aujourd'hui des accordailles, et comme je ne veux point d'épousailles, moi, il m'est avis que ces accordailles-là serioient suparflues.

DE LORME.

Eh! oui, voirement.

BLAISE.

Je l'amusons tous trois du mieux que je pouvons, avec des ménétriers, par fois, de petites chansonnettes par ici, de petits régalements par ilà : quand je la trouvons trop bonne, je li faisons querelle; je devenons bons quand alle fait la meine, et drès qu'alle se radoucit, je li charchons noise. Alle nous r'aime comme ça tour à tour, et tour à tour je faisons semblant de la r'aimer; mais je ne voulons jamais rian conclure.

LE BAILLI.

Mais à quoi bon ces semblants-là?

BLAISE.

A quoi bon, monsieu le bailli? morgué, les semblants ne sont que pour alle; mais il y a du tout de bon pour les filles.

DE LORME.

Comment, du tout de bon?

BLAISE.

Oui; monsieur Giflot en aime l'une, monsieu de Lépeine est amoureux de l'autre, et c'est moi qui, envars alles, manigance tout ça pour eux, sans que leur mère s'en doute, à condition qu'à la pareille ils maniganceront pour moi envars Colette, sans que monsieu de Lorme s'en aperçoive. Oh! j'avons morgué bian pris nos mesures.

DE LORME.

Oh! oh! parguenne, velà qui est admirable, monsieu le bailli?

BLAISE.

Vous serez morgué les dupes de ça, car j'y avons regardé.

DE LORME.

C'est ce qu'il faudra voir.

BLAISE.

Je sis le boudeux aujourd'hui, moi, à cause qu'alle vouloit des accordailles. Monsieu de Lépeine est le régaleux, et monsieu Giflot fera le jaloux. Dame, voyez-vous, je nous divartissons comme des petits rois. Les jeunes filles, qui avont le mot et qui savont que ça se fait pour l'amour d'alles, prenont leur part du divartissement. La meunière, qui ne sait rian de rian, se divartit itou comme les autres, et par ainsi je sommes tretous en joie.

DE LORME.

Je vous le disois bian, monsieu le bailli, ce sont morgué des noces parpétuelles.

BLAISE.

(On entend une symphonie.)

Oui, justement..... entendez-vous? Velà monsieu de Lépeine qui va leur bailler un plat de son métier.

LE BAILLI.

Nous parlerons à loisir de tout cela, monsieur de Lorme; il faut se conduire prudemment dans cette affaire-ci.

BLAISE.

Ils s'en allont envars là-bas, je pense. Eh! morguenne, que ne venont-ils envars ici? la place est plus belle, et vous trouveriais peut-être ça drôle.

LE BAILLI.

Oui dà, oui dà, j'aime à voir qu'on se réjouisse.

BLAISE.

C'est un tas de filles et de garçons habillés trétous comme des meuniers et des meunières, et monsieu de Lépeine à leur tête, et tout ça pour faire voir au monde qu'il ne méprise point le moulinage. Oh! ça est bian galant, voyez-vous.

LE BAILLI.

Assurément. Allez, ma fillole, allez vous joindre à ces jeunes filles, et tâchez de les amener ici.

COLETTE.

Elles ne demanderont pas mieux, mon parrain, et ma tante aussi, j'en suis sûre.

BLAISE.

Oh! palsanguenne, j'en réponds itou, et j'allons vous amener toute la bande joyeuse.

SCÈNE VII.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

Eh bian! monsieu le bailli, ne velà-t-il pas ce que je vous disois? Dame, voyez-vous, je devine itou aussi bian que Colette. Oh! pour ce qui est de ça, je tenons l'un de l'autre.

LE BAILLI.

Oui, vous avez bon sens, bon esprit.

DE LORME.

La meunière bronchera, prenons-y garde, et si alle bronche une fois, ses filles et la mienne broncheront itou, peut-être; car les filles et les femmes, c'est comme les moutons, voyez-vous; drès que l'une a sauté le fossé, crac, velà les autres après, et la meunière est une sauteuse, je vous en avartis.

LE BAILLI.

Il faut examiner la chose avec attention, pour pouvoir prendre des mesures justes.

DE LORME.

C'est bian dit.

LE BAILLI.

Observer la mère et les filles.

DE LORME.

Et la mienne itou, monsieu le bailli; c'est une dessalée.

LE BAILLI.

Laissez-moi faire, et ne dites rien à votre belle-sœur, surtout.

DE LORME.

Que je ne li dise rian? j'aurois pourtant bian envie de li laver la tête.

LE BAILLI.

Gardez-vous-en bien; il ne faut pas lui donner soupçon qu'on ait dessein de la contrecarrer.

DE LORME.

Vous avez raison, je ne sonnerai mot.

LE BAILLI.

Voici Colette qui les amène, prenons notre part de leur joie, feignons tous deux d'être fort contents de toutes ces petites parties de plaisirs.

DE LORME.

Oh! tatigué, ne vous boutez pas en peine. Que je vas faire semblant de me divartir!

INTERMÈDE I.

Plusieurs habitants du village, vêtus en meuniers et en meunières, et conduits par monsieur de Lépine, viennent en dansant prendre sur le théâtre les places qu'ils doivent occuper pendant le divertissement que l'on donne à la meunière.

M. TOUVENEL, *vêtu en meunier.*

Pour adoucir le long veuvage
De la meunière de ces lieux,
Tout rit sans cesse en ce village,
Et chacun y fait de son mieux,
Pour adoucir le long veuvage
De la meunière de ces lieux.

Entrée.

MADEMOISELLE HORTENSE, *meunière.*

Les plaisirs naissent sous les pas
D'une veuve à joli visage,
Et le veuvage a ses appas
Quand on en fait un bon usage;

Entrée.

M. TOUVENEL, *meunier.*

En voyageant avec l'amour,
Telle aura fait cent fois naufrage,
Qui s'y rembarque au premier jour,
Tant agréable est ce voyage!

Celui d'hymen est moins charmant,
Et la veuve prudente et sage
Ne s'expose que rarement
Aux périls d'un second orage.

Entrée.

BRANLE.

M. TOUVENEL, *meunier.*

Ici l'Amour et sa mère
Vont d'un air badin,
De la beauté la plus fière
Enflammer le sein.
Le joli, belle meunière,
Le joli moulin!

MADEMOISELLE HORTENSE, *meunière.*

Le dieu de la bonne chère
Fait à tous festin;
Chacun s'ivre à sa manière,
D'amour ou de vin.
Le joli, etc.

M. TOUVENEL, *meunier*.

Tout le long de la rivière
Chacun par la main
Mène en chantant sa bergère,
Exempt de chagrin.
Le joli, etc.

MADEMOISELLE MIMI, *meunière*.

Là, d'une danse légère,
En blanc escarpin,
Thibaut, avec sa commère,
Foule le sainfoin.
Le joli, etc.

M. TOUVENEL.

Richesse et grandeur pour plaire
Sont un sûr moyen,
Mais mon cœur charmé préfère,
A tout autre bien,
Ton joli, etc.

Je vivrai dans ma chaumière,
Content du destin,
Si j'en puis, pour grâce entière,
Obtenir enfin
Ton joli, etc.

Tous les acteurs et les actrices du divertissement sortent du théâtre en dansant, comme ils y sont entrés.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE BAILLI, DE L'ORME, LA MEUNIÈRE.

DE LORME.

PARGUENNE, la belle-sœur n'a pas tort, monsieu le bailli, velà une bonne petite vie, toujours chanter, danser, boire et manger. Gagne-t-on biaucoup à ce métier-là?

LA MEUNIÈRE.

On y gagne du bon temps, biau-frère; n'est-ce pas le meilleur proufit de la vie?

DE LORME.

Hom, masque?

LE BAILLI.

Monsieur de Lorme?

DE LORME.

Oh! rian, rian, je sis prudent, vous me l'avez enchargé, et je m'en vais m'en aller, de peur de faire queuque sottise. Sans adieu, monsieu le bailli. Nous nous revarrons, madame la meunière.

SCÈNE II.

LE BAILLI, LA MEUNIÈRE.

LA MEUNIÈRE.

A qui en a cet animal-là, monsieu le bailli? et que veut-il donc dire?

LE BAILLI.

C'est un brutal qui n'aime pas qu'on se réjouisse.

LA MEUNIÈRE.

L'impertinent! de quoi se mêle-t-il? sont-ce là ses affaires? Je veux me réjouir, moi, je veux passer le temps, je n'ai rian de mieux à faire.

LE BAILLI.

Vous le passez fort agréablement; votre manière de veuvage a son mérite, et si j'étois à votre place, je ne me presserois point de me remarier.

LA MEUNIÈRE.

Oh! voirement, monsieu le bailli, ça est bian aisié à dire; mais tous ces plaisirs-là, ce n'est que du vent, voyez-vous, et un mari, c'est du solide.

LE BAILLI.

Il est vrai, vous avez raison, et puisque vous avez pris votre parti, que votre choix est fait....

LA MEUNIÈRE.

Hom! ça n'est pas si détarminé que tantôt, monsieu le bailli.

LE BAILLI.

Comment donc?

LA MEUNIÈRE.

Il m'est avis, à l'heure qu'il est, que monsieu de Lepeine vaudra mieux que Blaise.

LE BAILLI.

Et peut-être demain, monsieur Giflot vous plaira-t-il mieux que monsieur de Lépine?

LA MEUNIÈRE.

Dame, acoutez, ça se pourroit bian. C'est mon himeur, voyez-vous, je sis un peu changeuse.

LE BAILLI.

Oui, cela est vrai, et du vivant du défunt vous étiez tout de même.

LA MEUNIÈRE.

Ce sont des inquiétudes qu'on a dans l'esprit, des inçartitudes; on ne sauroit se résoudre.

LE BAILLI.

Dans ces incertitudes-là, mes avis vous seroient inutiles; quand vous aurez pris votre résolution, je ne manquerai pas de vous conseiller de la suivre. Je vous donne le bonjour, madame la meunière.

LA MEUNIÈRE.

Je vous baise bian les mains, monsieu le bailli.

SCÈNE III.

LA MEUNIÈRE, *seule.*

Je gouvarne cet homme-là comme je veux, et queuque mari que je prenne, il le tiendra en bride. Allons, velà qui est fini, ce sera monsieu de Lépeine : il s'est habillé en meunier pour me faire plaisir, sti-là : il m'est avis qu'il m'aime mieux qu'un autre. Le velà qui revient, c'est moi qu'il charche : ce garçon-là ne sauroit vivre sans moi.

SCÈNE IV.

LA MEUNIÈRE, LÉPINE.

LÉPINE, *à part.*

La désagréable situation que celle où je me trouve!

LA MEUNIÈRE.

Il se plaint de moi. Ces amoureux-là se plaignont toujours.

LÉPINE, *à part.*

Quel chagrin d'être réduit à tant de contrainte, et de ressentir tant d'amour!

LA MEUNIÈRE.

Mais, voirement, il ne sait ce qu'il dit, an ne le contraint point.

LÉPINE, *à part.*

Il faut pourtant savoir à quoi m'en tenir, faire expliquer cette charmante personne, et m'en assurer la possession.

LA MEUNIÈRE.

Je li fais pardre l'esprit. Allez, allez, monsieu de Lépeine, ne vous chagraignez point, vous me posséderez.

LÉPINE, *à part.*

La fâcheuse rencontre!

LA MEUNIÈRE.

Je vous le promets, je ne m'en dédirai point. Giflot est un sot, Blaise un nigaud, c'est vous qui aurais la préférence.

LÉPINE.

C'est un bonheur que rien ne pourroit égaler, s'il n'étoit point troublé par de certaines réflexions.

LA MEUNIÈRE.

Queux réflexions, monsieu de Lépeine? qu'est-ce que ça, des réflexions?

LÉPINE.

C'est ce qui empoisonne tous les plaisirs de la vie.

LA MEUNIÈRE.

Velà une vilaine drogue, ne vous sarvez point de ça.

LÉPINE.

On n'en est pas le maître. En vous épousant, par exemple, je me trouverois le plus heureux de tous les hommes, si vous n'étiez pas la mère de deux jeunes filles.

LA MEUNIÈRE.

Comment! qu'est-ce que ça fait, monsieu de Lépeine? Eh bian! oui, je ne les renie pas, je sis leur

mère, on ne vous trompe point; je me baille pour veuve, tredame.

LÉPINE.

Un beau-père se trouvera chargé du soin de leur conduite; elles sont aimables, elles seront aimées, c'est une chose embarrassante.

LA MEUNIÈRE.

Ce sera mon affaire, le beau-père n'aura que voir à ça, ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

Si vous songiez à les pourvoir avant.....

LA MEUNIÈRE.

Ah! les pourvoir. Oh! dans huit ou dix ans je parlerons de ça. J'ai du bian, je sis jeune, j'en prétends jouir, et je ne veux pas que des affamés de gendres me fassent rendre compte.

LÉPINE.

Quoi! si quelqu'un songeoit à l'une d'elles.....

LA MEUNIÈRE.

Je crois, Dieu me pardonne, que je noierois celle qui acouteroit ce queuqu'un-là, et le queuqu'un n'auroit pas biau jeu, je vous en réponds. Ne vous embarrassez point de ça, laissez-moi faire.

LÉPINE.

Votre famille m'est trop chère, je ne pourrois me dispenser de m'en embarrasser. Ce sont ces réflexions qui m'assassinent; j'ai fait les miennes, faites les vôtres; tout mon bonheur dépend de vous.

SCÈNE V.

LA MEUNIÈRE, *seule.*

Oh bian! je ne le ferai pas, monsieu de Lépeine: je le disois bian tantôt à monsieu le bailli, c'est un obstiné qui a de la protection et qui me feroit enrager. Il marieroit mes filles en dépit que j'en eusse; je me moque de ça, velà qui est tarminé: monsieu Giflot me conviendra mieux, je m'en vais le prendre.

SCÈNE VI.

LA MEUNIÈRE, DE LORME.

DE LORME.

Oui, c'est bian fait, velà qui est commode, il n'y a qu'à choisir, vous êtes à même. Pargué, madame la meunière, vous êtes une grande bête avec votre esprit, de ne vous apercevoir pas qu'on se gobarge de vous?

LA MEUNIÈRE.

Comment, on se gobarge de moi? Que voulez-vous donc dire, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Tatigué, si monsieu le bailli ne m'avoit pas défendu de parler; mais je voulons vous faire tomber dans le paniau: car sans ça, morguenne....

LA MEUNIÈRE.

Eh bian! sans ça?

DE LORME.

Sans ça, je vous dirois franchement que vous êtes une folle.

LA MEUNIÈRE.

Monsieu de Lorme....

DE LORME.

Une sotte, une cruche, une impartinente.

LA MEUNIÈRE.

Mais, monsieur de Lorme....

DE LORME.

Une masque, avec votre remariage, que c'est vos filles qu'il faut marier, ou bian qu'alles se marieront toutes seules, je vous en avartis.

LA MEUNIÈRE.

Elles se marieront toutes seules? Eh! à qui, s'il vous plaît?

DE LORME.

Parguenne, à qui? on manque bian de ça.

LA MEUNIÈRE.

Mais, encore?

DE LORME.

Oh! tatigué, j'ai promis de ne rian dire : vous en serais la dupe; ça sera biau, à votre âge, de vous laisser attraper par de jeunes nigauds qui se moquont de vous.

LA MEUNIÈRE.

Qui se moquont de moi? Je voudrois bian savoir qui sont ces impartinents-là, monsieu de Lorme?

DE LORME.

Eh! oui, tatigué, c'est là le hic. Oh! pour ce qui est de ça, c'est un sot animal qu'une femme.

LA MEUNIÈRE.

Il me feroit pardre l'esprit. A qui en avez-vous donc? qu'est-ce que ça signifie?

DE LORME.

Et, rian, rian. Drès que ce qu'on leur dit leur fait plaisir, alles baillont là-dedans si sottement....

LA MEUNIÈRE.

Ouais!

DE LORME.

Et de fins renards comme ceux-ci ne caressont la poule que pour attraper les poussins : c'est morgué bian fait, au bout du compte.

LA MEUNIÈRE.

Mais que veut dire tout ça? qu'est-ce que c'est que la poule, les poussins, les fins renards?

DE LORME.

Queul esprit bouché! la poule, c'est vous; les poussins, prenez que c'est vos filles, et monsieu de Lépeine et monsieu Giflot sont les renards qui amadouont la poule; mais c'est les poussins qu'ils voulont prendre.

LA MEUNIÈRE.

Allez, vous ne savez ce que vous dites, avec vos visions.

DE LORME.

Oui, c'est bian dit, ce sont des visions : comme ça ne vous plaît pas, vous n'en croyez rian; si ça vous plaisoit, vous le croiriais.

LA MEUNIÈRE.

Mais qui vous a dit ça, biau-frère?

DE LORME.

Votre garde-moulin qui se gausse itou de vous. Il est amoureux de Colette; mais morguenne je ne veux non plus de li pour mon gendre, que vous voulais des autres pour les vôtres, et si pourtant ils se sont tous trois baillé le mot pour les devenir maugré nous.

LA MEUNIÈRE.

Oh! pour ce qui est de moi, je l'empêcherai bian; et quoique je ne croye rian de ça, je ne lairai pas d'y mettre ordre.

DE LORME.

Ce sont vos affaires; monsieur le bailli et moi, voyez-vous, je ne serions pas fâchés que vos filles fussiant pourvues, et c'est justement ce qui fait que je ne vous avertissons de rian.

LA MEUNIÈRE.

Fort bian.

DE LORME.

Je sommes convenus de ça par ensemble : si vous aviais queuque doute de la chose, vous feriais du bruit, du vacarme; il vaut mieux que vous n'en sachiais rien, ça se passera plus doucement.

LA MEUNIÈRE.

Ça se passera en cas que ça soit. Sans adieu, biau-frère.

SCÈNE VII.

DE LORME, *seul.*

L'A velà morgué toute ahurie, alle ne sait où alle en est, et si je ne lui en ai lâché qu'un petit mot en passant. Oh! palsanguenne, sans monsieu le bailli, je lui en aurois bian dit davantage. Ah! te velà, Colette? acoute, mon enfant, j'ai queuque chose à te dire.

SCÈNE VIII.

DE LORME, COLETTE.

COLETTE.

Quoi, mon père?

DE LORME.

Tu es gentille, tu as bon esprit, tu devians grande, les filles empiront queuquefois en grandissant.

COLETTE.

Oh! je n'empirerai point, moi, je vous en réponds.

DE LORME.

Ces divartissements du moulin, ces ménétriers, ces danses, ces petites chansonnettes, tout ce train-là, vois-tu, ne mène à rian de bon; on s'acoquine

à ça. Ça divartit, ça amuse, des jeunes garçons se mêlont là-dedans, ils vous contont des fariboles, an les acoute, et ça acoquine encore plus que tout le reste. Enfin, bref, tant y a, velà qui est fini, je ne veux plus que tu y ailles.

COLETTE.

Et c'est vous qui m'y avez envoyée toutes les fois que j'y ai été, mon père.

DE LORME.

Oui, ça est vrai, j'ai eu tort, et je veux avoir raison. Quand je t'y envoyois, tu m'obéissois en y allant. Je te défends d'y aller, il faut m'obéir en n'y allant pas; et c'est là le moyen de ne pas empirer.

COLETTE.

Mais, ma tante, mes cousines, que diront-elles?

DE LORME.

Oh! parguenne, alles diront ce qui leur plaira, mais tu feras ce que je veux, ou.... suffit, je m'entends bian.

COLETTE.

Vous m'allez faire passer pour une ridicule.

DE LORME.

Ouais!...

COLETTE.

Il est arrivé dans le village je ne sais combien de bohémiens et de bohémiennes, monsieur Giflot les doit amener tantôt au moulin; ils diront la bonne aventure de tout le monde, vous serez cause que je ne saurai pas la mienne : je meurs d'envie de la savoir.

DE LORME.

Eh! fi, morguenne, est-ce qu'il faut s'affier à ce que disont ces gens-là? ce sont des ignorants. Tian, mon enfant, quand j'épousis ta mère, ils lui disirent qu'alle auroit des enfants, et ils me disirent à moi que je n'en aurois point, et si j'étions le mari et la femme, queule apparence? Ce sont des fripons qui ne faisont que mentir. Je ne veux point que tu ailles là.

COLETTE.

Eh! je vous prie.

DE LORME.

Morgué, ça n'est pas bian, Colette, t'es désobéissante quand je te défends une chose.

COLETTE.

Ne me la défendez que demain, mon père, je vous le demande en grâce.

DE LORME.

Eh bian! velà qui est fait; mais à condition d'une chose, au moins.

COLETTE.

Quelle condition, mon père?

DE LORME.

Que tu ne parleras point au garde-moulin, et que tu l'envoieras promener en cas qu'il te parle.

COLETTE.

Lui, mon père? Hélas! le pauvre garçon, qu'est-ce qu'il vous a fait?

DE LORME.

Comment, ce qu'il m'a fait? il dit qu'il sera mon gendre maugré moi; ça ne sauroit arriver que par ton moyen, et le moyen que ça n'arrive pas, c'est que vous n'ayez tant seulement pas de convarsation ensemble.

COLETTE.

Mais, mon père.....

DE LORME.

Or, pour sti-là, il n'y a point de demain, je te le défends morgué drès aujourd'hui, je saurai bian ce qui en sera. Je te mets la bride sur le cou, je ne te contrains en rian; mais pour ce qui est d'en cas du garde-moulin, il vaudroit autant que tu te fusses noyée que de li parler. Je t'en avartis, baille-t-en de garde.

SCÈNE IX.

COLETTE, *seule.*

Ouais! qu'est-ce que cela veut dire? pourquoi mon père me fait-il cette défense-là? et pourquoi cette défense-là me fâche-t-elle?

SCÈNE X.

MAROTTE, COLETTE, LOUISON.

MAROTTE.

Ma chère cousine, ne savez-vous point à qui en a ma mère?

COLETTE.

Comment, à qui elle en a?

LOUISON

Elle est de la plus mauvaise humeur du monde.

COLETTE.

Eh! depuis quand donc?

MAROTTE.

Depuis tout à l'heure. Je ne l'ai jamais vue si grondeuse, et si elle ne l'est quelquefois pas mal, comme tu sais.

COLETTE.

Vous a-t-elle querellées?

LOUISON.

Comment, querellées! il n'a tenu qu'à nous d'être battues, elle étoit en bonne disposition pour cela.

COLETTE.

Et pas une de vous deux ne devine pourquoi?

MAROTTE.

Je m'en doute un peu, moi, cousine.

LOUISON.

Je soupçonne aussi quelque chose.

COLETTE.

Eh bien! que soupçonnez-vous? de quoi te doutes-tu?

MAROTTE.

C'est qu'en dansant tantôt ici, monsieur Giflot n'a fait que me parler.

COLETTE.

Le grand malheur! Est-ce d'aujourd'hui qu'il te parle? Ce n'est pas cela, Marotte.

MAROTTE.

Oui; mais en s'en allant il m'a baisé la main, et je l'ai laissé faire par mégarde, en songeant à autre chose, et ma mère l'aura vu, peut-être.

COLETTE.

C'est quelque chose que cela. Et que soupçonnes-tu, toi, dis, cousine?

LOUISON.

Eh! mais à peu près la même chose.

COLETTE.

Et tantôt aussi....

LOUISON.

Oui, je crois. Monsieur de Lépine n'a cessé de me faire des mines, et je lui en faisois aussi, moi, pour le contrefaire : on s'accoutume à cela, c'est une habitude.

COLETTE.

Il n'y a pas grand mal à faire des mines, et ma tante n'est pas femme à s'effaroucher de ces bagatelles.

LOUISON.

Oui; mais c'est que ma jarretière s'est défaite, il a voulu me la rattacher, et moi qui n'aime pas la dispute....

COLETTE.

Et pour éviter la peine de te baisser....

LOUISON.

Il faut que ma mère se soit aperçue de cela.

COLETTE.

Oui, cela se pourroit bien.

MAROTTE.

Enfin, cousine, que ce soit cela ou autre chose, elle nous défend à toutes deux, mais avec des menaces épouvantables, de parler jamais ni à l'un ni à l'autre.

COLETTE.

Ah! ah! voici qui est admirable! mon père vient de me défendre aussi de parler au garde-moulin, moi.

LOUISON.

Il te défend de parler à Blaise?

COLETTE.

Oui, vous dis-je; ils sont tous deux en train de défendre.

LOUISON.

Cela est chagrinant : comment ferons-nous donc?

MAROTTE.

J'obéirai, mais cela me fera de la peine.

LOUISON.

Et à moi aussi.

COLETTE.

Avant cela, je ne songeois pas seulement que Blaise fût au monde, et à présent je pense toujours à lui, malgré que j'en aie.

MAROTTE.

Et moi donc? je ne me souciois pas non plus de monsieur Giflot, et de l'heure qu'il est, je m'aperçois que je m'en soucie.

LOUISON.

Cela est admirable : quand monsieur de Lépine me parloit, je n'avois quelquefois pas le mot à lui répondre, et maintenant je trouve que j'ai mille choses à lui dire.

COLETTE.

C'est la défense qui est cause de cela, et je vois bien que tu aimes monsieur Giflot, toi; et toi, que tu ne hais pas monsieur de Lépine.

MAROTTE.

Eh! qui te fait croire cela, dis, cousine?

LOUISON.

Sur quoi penses-tu des choses comme cela?

COLETTE.

Voyez, que cela est difficile à comprendre! Nous sommes toutes trois l'une comme l'autre, nous pensons toutes trois la même chose : je sens bien, de mon côté, que c'est que j'aime Blaise, et je vois bien que du vôtre, vous aimez monsieur de Lépine et monsieur Giflot.

LOUISON.

Quoi! tu aimes Blaise, ma cousine?

COLETTE.

Oui; mais je ne lui ai jamais dit, et je voudrois bien qu'il le sût.

MAROTTE.

Je lui dirai si tu veux, cousine, pourvu que tu dises pour moi la même chose à monsieur Giflot : on ne t'a pas défendu de parler à celui-là?

COLETTE.

Ni à toi de parler à Blaise? Il n'y aura pas de mal à tout cela, dis, cousine?

LOUISON.

Non, vraiment, cela sera fort commode, au contraire, et voilà notre marché bientôt fait. Mais monsieur de Lépine, qui est-ce qui lui parlera? j'ai aussi quelque chose à lui dire, et je veux, aussi bien que ma sœur, que ce soit sans désobéir à ma mère.

COLETTE.

Eh bien! je m'en charge, ne te mets pas en peine.

LOUISON.

Ah! que tu me feras de plaisir, cousine! je n'aurois jamais eu la hardiesse de lui avouer moi-même une chose comme celle-là.

MAROTTE.

Monsieur Giflot n'en eût peut-être jamais rien su sans cette occasion-ci.

COLETTE.

Ni Blaise non plus. Voilà d'heureuses défenses!

LOUISON.

Mais, comment ferons-nous dans la suite? car quand on s'aime, c'est pour s'épouser, et ma mère ne me laissera jamais épouser monsieur de Lépine.

MAROTTE.

Ni à moi, monsieur Giflot.

COLETTE.

Oh! dame, je ne les épouserai pas tous deux pour vous, cela ne se peut pas.

LOUISON.

Et nous n'épouserons pas aussi Blaise à nous deux, voyez.

COLETTE.

Vraiment, non, il n'y a pas d'apparence.

MAROTTE.

Eh bien! donc, à quoi tout cela aboutira-t-il? Il vaudroit autant ne leur rien dire.

LOUISON.

Sifait, sifait, parlons toujours, on verra après ce qu'on aura à faire.

COLETTE.

Elle a raison : il y a des moyens pour tout; nous sommes toutes trois d'intelligence, toutes trois filles, toutes trois amoureuses : nous ne manquerons pas d'expédients.

MAROTTE.

Oh! j'en trouverai quelqu'un, moi, j'en suis sûre.

LOUISON.

Si j'en manque, ce ne sera pas faute d'y rêver.

COLETTE.

Il m'en viendra sur-le-champ, à moi, j'en réponds. Voici vos deux amants ensemble.

MAROTTE.

Ils sont encore en habit de meunier.

COLETTE.

C'est bon signe pour des meunières. Allez-vous-en parler à Blaise, et ne négligez pas mon affaire; j'aurai soin des vôtres.

SCÈNE XI.

GIFLOT, MAROTTE, LÉPINE, LOUISON, COLETTE.

GIFLOT.

Vous voyez, charmantes personnes, deux amants outrés de désespoir s'ils ne sont enfin éclaircis de leurs destinées.

MAROTTE.

Laissez-moi, je vous prie, monsieur Giflot; ma mère m'a défendu de vous écouter et de vous répondre.

GIFLOT.

Quoi! vous pouvez....

MAROTTE.

Oh! ne me suivez pas, s'il vous plaît, et ne vous en allez pas sans parler à Colette.

LÉPINE.

Avez-vous pour moi le même ordre, et l'exécuterez-vous avec autant de régularité?

LOUISON.

Oh! pour cela, oui; ma mère m'a aussi défendu de parler, je suis devenue muette.

LÉPINE.

Mais, de grâce, au moins....

LOUISON.

Ne me parlez point, ne me questionnez point; mais demeurez ici, au moins : Colette a quelque chose à vous dire.

SCÈNE XII.

LÉPINE, GIFLOT, COLETTE.

LÉPINE.

Monsieur Giflot?

GIFLOT.

Monsieur de Lépine?

COLETTE.

Voilà deux filles bien obéissantes!

LÉPINE.

Aimable Colette, ne les trouvez-vous pas les plus injustes personnes du monde?

COLETTE.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela : expliquez-moi un peu vos petites affaires.

GIFLOT.

Nous n'aimons qu'elles, nous les adorons, nous ne vivons que pour elles seules, nous ne sommes occupés que de notre amour.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

LÉPINE.

C'est pour nous approcher d'elles, et vous ne l'ignorez pas, pour avoir occasion de les voir et de leur parler, que nous nous imposons l'ennuyeuse

contrainte de paroître tous deux amoureux de votre tante.

COLETTE.

Cela est tout-à-fait gênant.

GIFLOT.

Et depuis un mois que dure cette contrainte, nous ne pouvons obtenir d'elles qu'elles soient sensibles à tant d'amour.

COLETTE.

Cela est bien cruel! vous avez raison.

LÉPINE.

Elles se plaisent à nous désespérer.

COLETTE.

Les méchantes cousines que j'ai là! quoi! aucune d'elles n'a jamais flatté votre amour d'une parole favorable?

GIFLOT.

Non.

COLETTE.

Et pas un de vous ne peut deviner si vos soins plaisent ou déplaisent?

LÉPINE.

Non.

COLETTE.

Oh! pour cela, voilà des filles bien dissimulées, et des amoureux bien peu pénétrants.

GIFLOT.

Comment?

LÉPINE.

Que dites-vous?

COLETTE.

On leur a défendu de vous parler; et comme je suis bonne, moi, je parle pour elles.

GIFLOT.

Eh! que nous dites-vous encore?

LÉPINE.

Expliquez, charmante Colette....

COLETTE.

Oh! monsieur de Lépine, expliquez vous-même; si vous avez tous deux l'esprit si bouché, vous n'êtes pas si amoureux que vous le dites.

GIFLOT.

Vous nous permettriez de croire que vos deux cousines nous aiment?

COLETTE.

Non, vraiment, je ne vous dis pas cela. Comme vous saisissez les choses! Fi donc! oh! non, non, elles ne vous aiment pas; mais elles vous estiment infiniment, et elles m'ont toutes deux permis de vous le dire.

LÉPINE.

Adorable Colette!

GIFLOT.

Il faut que ma reconnoissance....

COLETTE.

Oh! doucement, doucement, point de ces compliments-là : ce sont mes cousines qui vous estiment, ce n'est pas moi qu'il en faut remercier.

LÉPINE.

Eh! ne savez-vous point sur quoi votre tante leur a défendu....

COLETTE.

Il faut qu'elle se doute de quelque chose; mais pour empêcher qu'elle continue de s'en douter, faites semblant tous deux de l'aimer encore plus que de coutume : ne parlez point à mes cousines, ou que ce soit bien finement; ne leur faites point de mines et me laissez faire; j'ai dans l'esprit que tout ira bien, et que nous en aurons bonne issue.

SCENE XIII.

GIFLOT, LÉPINE.

GIFLOT.

Voilà une adroite petite cousine, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Je n'ai pas mauvaise opinion de nos affaires, puisqu'elle est dans nos intérêts.

GIFLOT.

Paix, taisons-nous, voici le père de Colette.

SCÈNE XIV.

DE LORME, GIFLOT, LÉPINE.

DE LORME.

Ah! palsangué, bon; voici de nos gaillards, je vas les faire jaser; je veux savoir un peu ce qu'ils avont dans l'âme. Sarviteur, monsieu Giflot; votre valet, monsieu de Lépeine.

GIFLOT.

Je vous donne le bonjour, monsieur de Lorme.

LÉPINE.

Je vous baise les mains de tout mon cœur.

DE LORME.

Et moi à vous. Eh bian! qu'est-ce, messieurs? comment gouvarnez-vous la joie? Cette petite drôlerie de tantôt étoit assez drôle, oui; ça étoit bian troussé.

LÉPINE.

Vous y êtes-vous un peu diverti?

DE LORME.

Comment, divarti! il n'y a pargué rian de plus divartissant que tout ça. Allez, morguenne, c'est faire à vous. Que vous entendez bian ça! comme vous endormez la meunière!

GIFLOT.

Comment, comment donc, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Oh! ce que j'en dis, n'est pas que j'en parle; et monsieu le bailli et moi, je serons ravis que vous l'attrapiais.

LÉPINE.

Que nous l'attrapions?

DE LORME.

Alle le mérite bian, voyez-vous; et si c'est une masque, une folle de vouloir que n'an la cajole, et de ne voir pas que n'an cajole ses filles.

GIFLOT.

On les cajole! Eh! qui, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Eh! pargué, vous-mêmes; et vous faites bian, da, il n'y a pas de mal à ça; les filles valont toujours mieux à cajoler que non pas les mères.

LÉPINE.

Il est vrai; mais....

DE LORME.

Ça est naturel; et je serois itou un fou, moi, si je prétendois que n'an m'en contît plutôt qu'à Colette.

GIFLOT.

Monsieur de Lorme est homme de bon sens.

DE LORME.

Et vous itou, monsieu Giflot, et monsieu de Lépeine itou, et mes nièces itou ne sont pas des sottes; il n'y a que la meunière qui est une bête.

LÉPINE.

Vous êtes étrangement prévenu contre elle.

DE LORME.

C'est que je n'aime morgué pas que des veuves songiant à se remarier quand alles avont des filles à pourvoir; ça est impartinent, voyez-vous.

GIFLOT.

Vous avez raison; mais parlez-vous de bonne foi, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Si je parle de bonne foi? Je sis toute bonne foi, moi. Eh! pargué, demandez-li à alle-même; je vians de li faire la honte, et li ai morgué dit tout franchement que vous la feriais bailler dans le paniau, que vous vous moquiais d'alle, et que c'étoit ses filles à qui vous en vouliais; mais tout ça, sans l'avartir de rian, voyez-vous; car monsieu le bailli dit qu'il ne faut pas qu'alle le sache.

LÉPINE.

Eh! voilà justement, monsieur Giflot, pourquoi elle leur a défendu de nous parler.

DE LORME.

Alle ne veut pas que ses filles vous parliont?

GIFLOT.

Non.

DE LORME.

Oh! bian, bian, je sis leur oncle, et je veux qu'alles vous parliont, moi. Vous êtes de braves gens, d'honnêtes gens, qui vous gobargez de ma belle-sœur, et qui êtes amoureux de mes nièces. Ces bonnes magnières-là m'avont gagné l'âme, ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

Nous promettez-vous de seconder nos desseins?

DE LORME.

Oh! morgué, je vous le promets, et monsieu le bailli veut bian pis faire.

GIFLOT.

Monsieur le bailli?

DE LORME.

Il prétend, morgué, que vous les épousiais tout-à-fait, et il tournera ça d'une certaine magnière.... Enfin, je vians de le quitter, c'est un bian honnête homme.

LÉPINE.

Mais ne savez-vous point à peu près quelles mesures....

DE LORME.

Paix, chut, il ne faut pas ébruiter ça. Je voulons vous surprendre en conversation avec ces jeunes filles queuque part là aux environs, quand vous ne songerais à rian; et pis monsieu le bailli, qui sait la justice, dit qu'il faudra que vous les épousiais ou que vous soyais pendus; et velà pourquoi il est bon qu'alles vous parliont, voyez-vous.

GIFLOT.

La justice ne se mêlera point de cette affaire, et il ne faudra point de violence pour nous déterminer à ces mariages.

DE LORME.

Non?

LÉPINE.

Non, je vous assure.

DE LORME.

Tatigué, que j'ai d'esprit! je l'ai dit comme ça à monsieu le bailli, et il dit comme ça, que pour ce qui est d'en cas de ça, il sera le tant mieux; que moyennant ça, il ne faudra, m'est avis, dit-il, qu'un avis de parents et d'amis; et comme d'amis je n'en croyons point, on prendra l'avis des amoureux; l'un vaut bian l'autre; et pour les parents, alles n'avont d'autre parenté que moi, je sis toute la famille; ça sera bientôt bâti, comme vous voyez. Oh! ce monsieu le bailli est un habile homme.

GIFLOT.

Tout flatte nos souhaits, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Nous n'aurions jamais pris le canal du bailli pour parvenir à ce bonheur.

DE LORME.

Motus, au moins. Le velà, je pense; ne lui témoignez rian; il m'a morgué bian recommandé de ne vous en rian dire.

SCÈNE XV.

LE BAILLI, DE LORME, GIFLOT, LÉPINE.

LE BAILLI.

Ah! ah! messieurs, tous deux ensemble? voilà des rivaux en bonne intelligence! Et le prétendu beau-frère, pour qui se déclare-t-il ? Il faut faire la cour au beau-frère.

DE LORME.

Tatigué, queu malin, comme il les cajole!

LÉPINE.

Nous aurons aussi besoin de votre protection, monsieur, et nous savons que madame la meunière défère beaucoup à vos sentiments.

LE BAILLI.

Si elle prenoit de mes conseils, tout le monde seroit content, et elle aussi, peut-être, mais c'est le choix qui l'embarrasse, et vous la régalez si bien tour à tour. Comment! je viens de rencontrer une troupe de bohémiens et bohémiennes qui, par les ordres de monsieur Giflot, à ce qu'on m'a dit, doivent ici venir dire la bonne aventure à tout le village, et donner, à leur manière, une petite fête qui ne promet pas moins que celle de tantôt. Cela est galant, messieurs, et l'objet de ces galanteries ne vous doit pas payer d'ingratitude.

GIFLOT.

Ce sont des choses, monsieur....

LE BAILLI.

Voici madame la meunière qui me cherche, car elle m'a fait dire qu'elle me voulait parler. Allez, messieurs, faites avancer votre petite mascarade; je ne ferai rien contre les intérêts de l'un ni de l'autre.

LÉPINE.

Nous sommes persuadés de vos bontés, monsieur, et nous y mettons toute notre espérance.

DE LORME.

Morgué, je m'en vais itou avec eux, monsieu le bailli; vous allez peut-être dire là queuque chose que vous me diriais encore de ne pas dire, et cela me fait de la peine.

LE BAILLI.

Oui, vous avez raison, monsieur de Lorme, allez et avertissez votre fille et vos nièces de venir ici : la partie ne seroit pas bonne sans elles.

SCÈNE XVI.

LE BAILLI, LA MEUNIÈRE.

LE BAILLI.

Je prends soin d'écarter tout le monde, comme vous voyez, afin que nous puissions parler en liberté. Ça, que me voulez-vous dire?

LA MEUNIÈRE.

Ah! monsieu le bailli, je sis dans de grandes parplexités; mon animal de biau-frère m'a dit des choses qui me mettont bian de mauvaise himeur.

LE BAILLI.

Le sot! Eh! que vous a-t-il dit, encore?

LA MEUNIÈRE.

Que vous êtes un fripon, monsieur le bailli, qu'on se moque de moi, que vous le savez bian, que vous en êtes bian aise, et que ce n'est pas à moi, que c'est à mes filles que ces amoureux faisont l'amour : ça seroit bian déplaisant, au moins.

LE BAILLI.

C'est un maroufle qui ne sait ce qu'il dit, je vous suis caution du contraire.

LA MEUNIÈRE.

Si ça étoit vrai, voyez-vous, je crois que j'étranglerois ces deux masques-là, et les amoureux itou, et ce seroit bian fait; n'est-ce pas, monsieu le bailli?

LE BAILLI.

Cela seroit un peu violent; mais il ne sera pas nécessaire d'en venir à ces extrémités, et je vous donnerai des expédients pour découvrir la vérité de toutes choses.

LA MEUNIÈRE.

Et pour leur faire pièce à tous tant qu'ils sont, en cas que cette vérité-là me soit désagriable; car j'ai de tarribles soupçons dans la çarvelle.

LE BAILLI.

Nous ne tarderons pas à en avoir l'éclaircissement et à y mettre ordre. Voici ces bohémiens que monsieur Giflot vous amène; ne marquez aucune défiance, entendez-vous? Nous nous tirerons en-

semble à l'écart, et nous parlerons à fond de cette affaire.

LA MEUNIÈRE.

Oui, c'est bian dit; mais auparavant je veux me faire dire la bonne aventure; ça ouvre bian l'asprit; et suivant ce qu'ils me diront, j'aviserons ensemble à ce que j'aurai à faire.

INTERMÈDE II.

Monsieur Giflot amène une troupe de bohémiens et bohémiennes, qui se joignent à plusieurs paysans et paysannes du village, avec qui ils forment une espèce de fête, dont ils régalent la meunière.

M. TOUVENEL, *bohémien.*

Nous passons entre nous la vie
Tant doucement,
Que qui la goûte un seul moment,
Ne peut après, sans qu'il s'ennuie,
Vivre autrement.

Entrée.

M. TOUVENEL *continue.*

Nous cherchons la bonne fortune,
En la disant;
C'est notre soin le plus pressant,
D'en faire avoir ici quelqu'une
A chaque amant.

Entrée.

MADEMOISELLE HORTENSE, *bohémienne.*

Nous rappelons au souvenir
Tout ce qui peut faire bien aise.
Et ne disons rien qui ne plaise
Pour l'avenir.

Entrée.

Nous promettons amant chéri
A jeune fille, en mariage;
A veuve, lasse du veuvage,
Nouveau mari.

Entrée.

BRANLE.

M. TOUVENEL.

Jeunes filles qui portez
Blonde chevelure,
L'amour vient de tous côtés
Rendre hommage à vos beautés.
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

MADEMOISELLE HORTENSE.

Longue souffrance en aimant,
Est chose bien dure;
Mais lorsqu'un heureux amant
Plaît au premier compliment,
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

MADEMOISELLE MIMI.

Voir sans obstacle un ami,
Bagatelle pure;
Mais pour un amant chéri,
Tromper tuteur ou mari,
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

M. DE LAVOI, *meunier.*

Si l'amour d'un trait malin
Vous a fait blessure,
Prenez-moi pour médecin
Quelque bon garde-moulin.
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

Si l'amour d'un trait charmant
Vous a fait blessure,
Prenez pour soulagement,
Un gaillard fait comme Armand.
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

MADEMOISELLE HORTENSE.

Suivons un penchant flatteur,
Sans peur de murmure;
Est-il plus grande douceur,
Que celle que donne au cœur
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DELORME, *seul.*

Oh! velà, palsangué, des maximes qui ne valont rian pour de jeunes filles, et ces bohémiens-là sont des dénicheux de marles, sur ma parole. Velà ce que c'est, madame la meunière, vous aimez la joie, le divartissement; vos filles s'élevont parmi tout ça; alles n'entendont, par-ci par-là, que des morales d'amour, et vous ne voulez pas qu'alles songiant au mariage? Ça est morgué impartinent, ça est ridicule. Mais il m'est avis que la velà là-bas qui jase bian d'action avec monsieu le bailli, notre belle-sœur la meunière. C'est un rusé manœuvre que ce bailli; et sans que la meunière est une obstinée criature, il lui feroit faire tout ce qu'il voudroit.

SCÈNE II.

DE LORME, BLAISE.

BLAISE.

Pargué, vous êtes bian malin, monsieu de Lorme?

DE LORME.

Eh! en quoi donc malin, monsieu Blaise?

BLAISE.

Morgué, vous défendez à Colette de me parler, alle ne me regarde pas tant seulement; et hors deux coups de pied et queuques soufflets qu'alle m'a fait l'amitié de me bailler, je n'en ai pas reçu la moindre honnêteté du dépis tantôt, voyez-vous.

DE LORME.

Eh! qui vous a dit que je li aie fait cette défense-là, monsieur Blaise?

BLAISE.

Eh! pargué, c'est alle-même, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Ah! ah! alle vous a donc parlé à ce compte-là?

BLAISE.

Eh! voirement, oui, alle m'a parlé pour me dire qu'alle ne me parleroit plus, velà une belle avance. Eh! morgué, reparmettez-li qu'alle me parle, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Oh! tatigué, que je m'en garderai bian.

BLAISE.

Je ne dirons point de mal de vous, je vous le promets.

DE LORME.

Pargué, je le crois bian.

BLAISE.

Et je nous contraindrons tous deux là-dessus, je vous en réponds.

DE LORME.

Vous vous contraindrais? qu'est-ce à dire? Oh! bian, bian, il vaut mieux que vous vous contraigniais en ne disant mot, que non pas en parlant.

BLAISE.

Monsieu de Lorme?

DE LORME.

Monsieu Blaise?

BLAISE.

Si vous ne voulez pas que je nous parlions, je nous ferons des meines, et les meines, par fois, disont bian des choses.

DE LORME.

Les meines disont queuque chose? je li défendrai itou ce parler-là.

BLAISE.

Mais, monsieu de Lorme....

DE LORME.

Mais, monsieu Blaise, il n'en sera morgué rian.

BLAISE.

Eh bian! soit, je la varrai, tout au moins, alle me varra, vous n'empêcherez pas que je nous regardions, peut-être?

DE LORME.

Je ne l'empêcherai pas?

BLAISE.

Non, voirement, et comme je nous lisons dans l'œil entre nous autres....

DE LORME.

Sifait, morgué, je l'empêcherai, et j'enfarmerai plutôt Colette que non pas de souffrir que n'an li lise dans l'œil. Oh! je varrons un peu comment vous vous y prendrais pour être mon gendre, maugré que j'en aie. Je vous baise bian les mains, monsieu Blaise. Ah! ah! ah!

SCÈNE III.

BLAISE, LOUISON, MAROTTE.

BLAISE, *seul.*

Pargué, bon, le velà justement de l'himeur qu'il faut pour bailler un bon acheminement à ce que j'ai envie qui arrive. Il querellera Colette, il la tormentera, la parsécutera, et ça la hâtera de m'aimer, c'est ce que je demande. J'ai queuque doutance qu'alle ne me hait pas, et je voudrois bian, par queuque moyen, que cette doutance-là devenît une çartitude.

LOUISON.

Bonjour, monsieur Blaise.

BLAISE.

Je vous baise bien les mains, mademoiselle Louison.

MAROTTE.

Votre servante, monsieur Blaise.

BLAISE.

Votre valet, mademoiselle Marotte.

LOUISON.

Je croyois que ma cousine Colette étoit avec toi.

BLAISE.

Bon, avec moi? son père li a défendu qu'alle me parlît.

MAROTTE.

On lui a défendu de te parler?

BLAISE.

Oui, voirement.

LOUISON.

Je vous le disois bien, ma sœur, qu'elle avoit quelque chose.

MAROTTE.

Oui, justement, c'est de ça qu'elle est si chagrine.

BLAISE.

Alle est chagrine de ça? vous le croyez?

MAROTTE.

Si je le crois? Oh! je suis assez dans sa confidence....

LOUISON.

Oh! ça, ma sœur, vous tairez-vous? voilà comme vous êtes, vous. Ne pouvez-vous vous empêcher de dire tout ce que vous savez? je n'ai jamais vu de fille si babillarde.

BLAISE.

Eh! laissez-la babiller, mademoiselle Louison; dites, dites, mademoiselle Marotte, je vous en prie.

MAROTTE.

Non, non, ma sœur a raison, Colette ne veut pas que tu le saches.

BLAISE.

Je ferai comme si je n'en savais rian, parlez.

LOUISON.

Si tu veux faire semblant de n'en rien savoir, il est inutile qu'on te le dise.

BLAISE.

Eh bian! je ferai queu semblant on voudra : morgué, dites promptement, je sis sur des épeines.

MAROTTE.

Ce pauvre garçon! Il faut le tirer d'inquiétude, ma sœur.

LOUISON.

Mais de quoi cela servira-t-il? Il est amoureux de Colette, Colette est amoureuse de lui.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi?

MAROTTE.

Oui, elle nous l'a avoué à nous, mais elle ne t'aurait jamais fait cette confidence-là, à toi.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi? N'est-ce point pour vous gobarger de moi, que vous me dites ça?

LOUISON.

Non, nous te disons vrai; mais où cet amour là vous mènera-t-il?

BLAISE.

Comment, où il nous mènera? Tatigué, qu'il nous mènera loin! alle n'a qu'à vouloir tant seulement.

MAROTTE.

Mon oncle ne consentira jamais que tu l'épouses.

BLAISE.

Oh! palsangué je l'épouserai bian sans li; je ne sis morgué pas si nigaud que je le parois : et partant que vous me disiais vrai, et que Colette avec queuque douzaine de filles du village, et autant de jeunes garçons qui avons fait parti pour aller à un certain pélerinage....

LOUISON.

Comment, quel pélerinage?....

BLAISE.

Ils appelont cela le pélerinage d'amour; c'est, disont-ils, queuque part du côté de Paris. Les filles y allont pour se marier avec les garçons, les garçons pour se marier avec les filles : oh! c'est une belle imagination! Il y a tant de pélerins, tant de pélerines!

MAROTTE.

Mais vraiment, Blaise, ce sont des enlèvements que ces pélerinages-là.

BLAISE.

Fi donc, des enlèvements! ce ne sont que des voyages, et des voyages qui faisont morgué bian les parsonnes. Avant qu'on parte, les parents faisont toujours queuques difficultés; drès qu'on est

de retour, ils convenont de tout à belles baisemains pour éviter noise, et comme ça le pélerinage ne manque point son effet, c'est une petite marveille.

LOUISON.

Si ce pélerinage-là pouvoit faire changer d'humeur à ma mère, qui dit qu'elle ne veut pas nous marier ?

BLAISE.

Acoutez, il ne seroit pas mal de la convertir un peu sur ce chapitre.

MAROTTE.

Je ne haïrois pas à voyager, moi, et si Colette se faisoit pélerine....

BLAISE.

Pargué, pourquoi non? La voici, je vais lui proposer, s'il est vrai qu'alle m'aime....

LOUISON.

Non, non, ne lui parlez pas, à cause de mon oncle.

MAROTTE.

Nous la persuaderons mieux que vous.

LOUISON.

Oui, je vous en réponds, laissez-nous faire.

BLAISE.

Oh bian! faites donc, je m'en vois m'aboucher avec queuques pélerins, et préparer tous les affutiaux et les brimborions du pélerinage.

SCÈNE IV.

COLETTE, MAROTTE, LOUISON.

COLETTE.

Comment donc, Blaise s'en va dès qu'il me voit? Ce n'est pas qu'il boude, dites, cousines?

MAROTTE.

Lui, bouder? Au contraire, il est de la meilleure humeur du monde, et c'est nous qui lui avons dit de ne te pas parler, à cause de ton père qui te l'a défendu.

LOUISON.

Ce n'est pas la peine de lui désobéir dans des bagatelles comme cela dont on n'a que faire.

COLETTE.

Vous avez raison.

MAROTTE.

Il vaut mieux garder cela pour quelque bonne occasion, qui mène à quelque chose.

COLETTE.

Oui, cela est vrai. A-t-il été bien aise, cousines, de ce que vous lui avez dit?

LOUISON.

Il en est tout transporté. Monsieur de Lépine étoit-il de même, quand il a su....

COLETTE.

Je n'ai jamais vu personne si ravi.

MAROTTE.

Quoi! monsieur Giflot ne l'étoit pas encore davantage?

COLETTE.

Davantage? Non, cela ne se peut pas; mais c'étoit tout de même. Allez, je vous réponds d'eux, répondez-moi de Blaise.

LOUISON.

Tout cela est le plus beau du monde; mais que nous servira-t-il de les aimer, et d'en être aimées?

COLETTE.

Dame, je ne sais.

MAROTTE.

Tu disois tantôt que nous ne manquerions pas d'expédients.

COLETTE.

Oui, mais j'ai l'esprit bouché, je ne sais pas pourquoi.

LOUISON.

J'ai beau rêver, le mien l'est aussi.

MAROTTE.

Ma mère et mon oncle ne consentiront jamais à ces mariages.

COLETTE.

Oh! je ne crois pas, il faudroit de fortes raisons pour les y résoudre.

LOUISON.

Si le pélerinage de Blaise pouvoit produire ces fortes raisons-là, ma sœur?

MAROTTE.

Oui, les pélerinages sont bons à bien des choses.

COLETTE.

Qu'est-ce que c'est que ce pélerinage de Blaise?

LOUISON.

Un petit voyage qu'il va faire avec je ne sais combien de filles et de garçons du village.

COLETTE.

Comment! Blaise s'en va? il me quitte, ma cousine?

MAROTTE.

Non, il ne te quitte point; au contraire, il dit que le pélerinage en vaudroit beaucoup mieux, si vous vouliez le faire ensemble.

COLETTE.

Moi, m'en aller avec un homme?

LOUISON.

Nous lui avons promis de te le persuader.

COLETTE.

Vous ne me le persuaderez point. Voyez le beau conseil!

MAROTTE.

Comment, le beau conseil? je lui ai répondu que tu le suivrois, moi.

COLETTE.

Mais cela est fort impertinent, fort ridicule, et vous me feriez passer....

LOUISON.

Ne te fâche point, cousine, il n'y a qu'à n'en rien faire.

COLETTE.

Le bel esprit! donner comme ça des paroles, m'engager malgré moi dans des démarches...... Quand est-ce qu'ils partent?

MAROTTE.

Dès aujourd'hui peut-être.

COLETTE.

Dès aujourd'hui! Vous ne demanderiez pas mieux que de me faire faire un pas comme celui-là pour vous en moquer. Je suis dans une colère..... Oh! je vous le revaudrai, vous me le paierez, et je m'en vengerai.

LOUISON.

Eh bien! là, venge-toi, et ne fais point tant de bruit; tu n'as qu'à en dire autant à monsieur de Lépine, cela est bien difficile!

MAROTTE.

A monsieur de Lépine? et à monsieur Giflot aussi.

COLETTE.

Fort bien; vous tiendriez toutes deux les paroles que je donnerois, je le vois bien.

MAROTTE.

Oh! pour cela, oui, j'ai plus de cœur que toi; et si l'on se mêloit pour moi de quelque affaire, on n'en auroit pas le démenti, je t'en réponds.

LOUISON.

On ne fait rien que pour lui faire plaisir, et on en a le désagrément, voyez?

COLETTE.

Mais, vraiment, vous n'y songez pas : aller en pélerinage comme cela, c'est se faire enlever.

MAROTTE.

Non, point du tout : je le croyois d'abord; mais Blaise nous dit que ce n'est qu'un voyage.

COLETTE.

Oui, un voyage avec des garçons!

LOUISON.

Eh! non, les filles vont par un côté, les garçons par un autre.

COLETTE.

Mais, tout revient au même, on se retrouve.

MAROTTE.

Eh! vraiment, oui; il faut bien qu'on arrive.

COLETTE.

Tenez, mes cousines, voilà un sot voyage, vous avez beau dire.

MAROTTE.

Un sot voyage! presque tout le village le fait : est-ce que tout le village voudroit faire une sottise?

LOUISON.

C'est en tout bien et en tout honneur, à bonne intention ce qu'on en fait; et ne serons-nous pas bien aises au retour qu'il n'y ait plus de difficultés à nos mariages?

COLETTE.

Oui, ça seroit bien, si ça étoit comme ça; mais...

LOUISON.

Blaise dit que ça n'a jamais manqué; laisse-nous faire.

MAROTTE.

Paix, taisons-nous, voici mon oncle.

COLETTE.

Allez-vous-en, et me laissez ici; je veux lui parler avant que de me résoudre.

LOUISON.

Ne va pas lui rien dire du pélerinage, au moins.

COLETTE.

Non, non, ne craignez rien, et allez m'attendre au bord de l'eau, sous la grande saussaie.

SCÈNE V.

DE LORME, COLETTE.

DE LORME.

Eh! ah! les cousines s'enfuyont; je crois, Dieu me pardonne, qu'alles avont peur de moi; c'est que je sais de leurs petites fredaines, voyez-vous; mais stapendant je ne leu veux point de mal, et la belle-sœur est une bonne femme, qui mérite bian ce qui lui arrivera.

COLETTE.

Comment, mon père?

DE LORME.

Et, rian, rian; c'est une obstinée qui ne veut point les marier.

COLETTE.

Je crois pourtant qu'elles seroient bien aises d'être mariées.

DE LORME.

Alles avont raison; mais leur mère est une goulue qui veut tout pour elle.

COLETTE.

Oh! elle a beau vouloir, elle n'aura personne.

DE LORME.

C'est une bourrue, une capricieuse, qui ne veut tant seulement pas que ces pauvres filles jasiaint un tantinet avec leux amoureux.

COLETTE.

Cela est bien dur, n'est-ce pas?

DE LORME.

Eh! fi, morgué, c'est une moquerie.

COLETTE.

Au moins, mon père, je n'ai pas parlé à Blaise, depuis que vous m'avez dit que vous ne le vouliez pas.

DE LORME.

Tu as fort bian fait. Ce n'est pas de même; j'ai raison, moi, vois-tu, et ce que j'en fais n'est pas que je veuille épouser Blaise : mais ta tante, alle est amoureuse des amoureux qu'avont ses filles, et c'est pour ça qu'alle les gourmande.

COLETTE.

Oh! vraiment, vraiment, ces gourmanderies-là vont être cause de quelque chose de beau.

DE LORME.

Comment?

COLETTE.

Elles s'en vont faire un pélerinage, pour tâcher de rendre ma tante raisonnable.

DE LORME.

Un pélerinage? alles faisont fort bian.

COLETTE.

Oui; mais vous ne savez pas qu'elles ne sont pas toutes seules, et qu'il y a des pélerins qui vont avec elles.

DE LORME.

Bon, tant mieux, c'est bian avisé de prendre compagnie, alles ne s'ennuieront pas dans les chemins.

COLETTE.

Oh! vraiment non, c'est monsieur Giflot et monsieur de Lépine qui font aussi ce pélerinage-là.

DE LORME.

Tatigué que ça va bian! velà ce que je demandons.

COLETTE.

Vous trouvez qu'elles font fort bien?

DE LORME.

Comment bian! elles faisont à marveille, et je n'en voudrais pas tenir cent bons écus.

COLETTE.

Voyez un peu comme on se trompe! Je leur voulois conseiller, moi, de n'en rien faire.

DE LORME.

Garde-t-en bian voirement, il faut les encourager à ça au contraire.

COLETTE.

Oh! ce n'est pas le courage qui leur manque; et elles disent que quand elles reviendront, il n'y aura plus de difficultés à leurs mariages.

DE LORME.

Oh! pour ce qui est de ça, non; monsieur le bailli et moi je les ferons faire : ces mariages-là se faisont d'eux-mêmes, il y a des règles pour ça; ça va tout seul.

COLETTE.

Vous leur conseillez donc de partir, mon père?

DE LORME.

Oui palsangué, je leur conseille.

COLETTE.

Que ces bons conseils-là leur feront plaisir!

DE LORME.

Et de chagrin à ta tante : c'est ce qui m'en plaît le plus. Alle m'en veut itou; mais morgué je m'en gausse.

COLETTE.

Elle vous en veut aussi? Je vais porter vos conseils à mes cousines, *(bas)* et demander pour moi ceux de ma tante.

SCÈNE VI.

DE LORME, *seul*.

Avec tout ça, voyez ce que c'est que de bailler aux filles bon exemple, comme j'en baille à Colette, moi. Je ne sis point libartin, je la tiens de court, je vous la sarmonne; aussi ça est-il d'une douceur, d'une simplicité; ça ne me fera point de frasque. Mais la meunière.... Oh! palsangué, monsieur le bailli, j'avons le bon bout de notre côté, ne vous boutez pas en peine.

SCÈNE VII.

LE BAILLI, DE LORME.

LE BAILLI.

Quoi! qu'est-ce? qu'est-il arrivé depuis peu?

DE LORME.

Les mariages que je souhaitons sont morgué faits, presqu'autant vaut....

LE BAILLI.

De quelle manière?

DE LORME.

Oh! palsanguenne, parsonne ne pourra dire non, pas même la meunière....

LE BAILLI.

Ce ne sera peut-être pas la plus rétive. Eh bien?

DE LORME.

Monsieu de Lépeine et monsieu Giflot s'enfournont d'eux-mêmes.

LA MEUNIÈRE.

Si j'en sis sûre ? C'est Colette elle-même qui me l'a dit. Elle m'est venu demander mon avis là-dessus ; et vous jugez bian que je li ai conseillé qu'alle s'en allît, et tout ça pour faire plaisir au biau-frère, car je nous aimons tant....

SCÈNE X.

DE LORME, LE BAILLI, LA MEUNIÈRE.

DE LORME.

Eh tatigué ! madame la meunière, à quoi vous amusez-vous donc ? N'allez-vous pas dire adieu à vos filles ?

LA MEUNIÈRE.

Adieu à mes filles ? Allez, monsieu de Lorme, allez-vous-en prendre congé de la vôtre, et ne vous mettez pas en peine des miennes.

DE LORME.

Je ne sais morguenne pas à queu pélerinage alles s'en allont ; mais alles sont drôlement équipées pour le voyage.

LA MEUNIÈRE.

Allez, vous êtes fou, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Oui, je sis fou, et votre garde-moulin est bian honnête. C'est li qui les conduit par le chemin, mais alles trouveront queuques autres pélerins sur la route.

LA MEUNIÈRE.

Hom! l'esprit bouché. Allez, mon bon ami, ce ne sont pas mes filles que Blaise conduit; c'est la vôtre, il n'en emmène qu'une.

DE LORME.

La mienne! il est morgué bon là? oh! je sais bian ce que j'en dis, j'en ai vu deux.

LA MEUNIÈRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le mal vous tient, vous êtes accoutumé à voir double.

DE LORME.

Madame la meunière?

SCÈNE XI.

MATHURINE, LE BAILLI, LA MEUNIÈRE, DE LORME.

MATHURINE.

Ah! voirement, monsieu, voici bian du tintamare.

LE BAILLI.

Comment, Mathurine, qu'est-ce qu'il y a?

MATHURINE.

Toutes les filles et les garçons se sont baillé le mot pour désarter le village. Ils se sont habillés comme des mascarades, et ils disont comme ça qu'ils s'en allont en pélerinage, pour celle fin d'être mariés ensemble.

LE BAILLI.

Mais, vraiment, c'est une gageure, je pense,

MATHURINE.

Monsieu le curé est survenu, qui dit qu'il les mariera bian tretous; qu'il ne faut point de pélerinage pour ça, et qu'il ne prétend point qu'ils se mariont autre part; mais eux, ils voulont toujours partir; venez-vous-en tâcher d'y bouter ordre.

DE LORME.

Morgué, monsieu le bailli, c'est une rage que ça.

MATHURINE.

Eh! voirement, oui, c'en est une. Il n'y a pas jusqu'à votre petite Colette qui emmène deux garçons pour elle toute seule, monsieu Giflot et monsieu de Lépeine.

DE LORME.

Monsieu Giflot et monsieu de Lépeine? queu conte!

MATHURINE.

Il n'y a point de conte à ça; et velà, je crois, toute la bande qui viant vars ici, les plus pressés allônt devant les autres. Eh bian! est-ce un conte? Tenez, voyez vous-même.

DE LORME.

Eh! pargué, non, c'est elle-même.

LE BAILLI.

Et les deux pélerins qui la suivent de près.

LA MEUNIÈRE.

Qu'est-ce que tout ça veut dire?

SCÈNE XII.

LE BAILLI, LA MEUNIÈRE, DE LORME, COLETTE, GIFLOT, LÉPINE.

DE LORME.

Eh! parle donc, eh! fille, comme te velà faite! Est-ce que t'es itou une voyageuse?

COLETTE.

Mon père....

DE LORME.

Eh bian! mon père? Tenez, monsieur le bailli, alle me demande des conseils pour ses cousines, et la masque les prend pour alle. Queulle trahison!

COLETTE.

Il n'y a point de trahison là-dedans. Mes cousines ont profité de vos conseils, et moi j'ai suivi ceux de ma tante.

DE LORME.

Eh! pourquoi donc ces deux messieux que tu dis qui sont amoureux d'alles?

COLETTE.

Eh! oui, justement, c'est pour elles que je les emmène, et elles emmènent Blaise pour moi; nous nous sommes partagés comme cela pour éviter la médisance.

DE LORME.

Eh! oui : mais.... Tatigué, que d'esprit, monsieu le bailli! velà une jolie petite criature!

LE BAILLI.

Oui, vraiment. Que dites-vous à ça, madame la meunière?

LA MEUNIÈRE.

Que voulez-vous que je vous dise? je sis toute ébaubie.

LE BAILLI.

Vous voyez bien que c'est à vos filles qu'on en vouloit.

LA MEUNIÈRE.

Eh! voirement, oui, je le vois bian; je ne le vois que trop.

LE BAILLI.

Après un éclat comme celui-ci, le meilleur parti que vous ayez à prendre, c'est, en cas que ces messieurs veuillent les épouser sans dot, de consentir à ces mariages tout au plus vite.

LÉPINE.

Oh! de tout mon cœur, je ne demande pas mieux.

GIFLOT.

Ni moi non plus; c'est tout ce que je souhaite.

LA MEUNIÈRE.

A ces conditions-là, je le veux bian itou, j'en serai défaite.

COLETTE.

Si mon père vouloit aussi, monsieur le bailli, Blaise me prendroit de même.

DE LORME.

Je ne débourserai rian pour ça? Eh bien! velà qui est fait. Je veux tout ce qu'alle veut; alle est

trop gentille. Vous resterais donc veuve à votre corps défendant, madame la meunière?

LA MEUNIÈRE.

Moi, rester veuve?

LE BAILLI.

Il faudra prendre le concierge, c'est le portrait du défunt.

LA MEUNIÈRE.

Prendre sti-là? je crèverois plutôt; il y a trop de ressemblance.

LE BAILLI.

Eh bien! je ne lui ressemble point, moi. Vous, vous êtes riche et sans famille : voulez-vous me prendre?

LA MEUNIÈRE.

Vous prendre, vous? Vous feriais-vous meunier, monsieur le bailli?

LE BAILLI.

Pour me faire meunier, non : mais je vous ferai baillive.

LA MEUNIÈRE.

Eh bian! baillive soit; vous n'avez qu'à faire.

DE LORME.

Morgué, que ça me plaît! Velà tout le monde pourvu : n'y a-t-il point queuque fille ici, biau et bian tourné comme je sis, qui me voulît faire itou queuque chose?

LE BAILLI.

Oui, j'ai votre fait, monsieur de Lorme.

DE LORME.

Bon, tant mieux. Allons, que les pélerins et pélerines viennent se réjouir de nos mariages. Il faut qu'ils soyaient tretous de nos noces; et morgué, vivent les pélerinages! sans sti-ci, je ne serions pas si bian d'accord que je le sommes.

INTERMÈDE III.

Les garçons et les filles du village, vêtus en pélerins et en pélerines, se disposent à faire voyage au Temple de l'Amour.

M. TOUVENEL, *pélerin*

Au temple du fils de Vénus,
Chacun fait son pélerinage;
La cour, la ville, le village,
Y sont également reçus.
Ceux qui viennent dans le bel âge
Y sont toujours les mieux venus.

Entrée.

M. TOUVENEL.

L'Amour, ce petit dieu malin,
Met tout en usage pour plaire;
Il a régalé la meunière
Pour s'asservir tout le moulin.

Entrée.

M. TOUVENEL.

Quand j'ai quelque amoureux dessein,
Je fonde d'abord la cuisine;
Et pour attraper ma voisine,
Je fais grand'chère à mon voisin.

Entrée.

MADEMOISELLE HORTENSE, *pélerine.*

Venez dans l'île de Cythère
En pélerinage avec nous;
Jeune fille n'en revient guère
Ou sans amant ou sans époux;
Et l'on y fait sa grande affaire
Des amusements les plus doux.

M. TOUVENEL.

Pour s'engager dans ce voyage
Il ne faut point tant de façon;
Je ne veux pour tout équipage
Que mon amour et mon bourdon;
Et pour avoir soin du ménage,
Marotte, Colette ou Louison.

MADEMOISELLE HORTENSE.

Nous irions ensemble à la Chine,
Sans avoir écu ni denier;
Jeune et gentille pélerine
Porte toujours de quoi payer:
L'Amour prend soin de la cuisine,
Et Bacchus est le sommelier.

Entrée.

BRANLE.

M. TOUVENEL.

Nos pélerins ont bonne mine :
Que de gentilles pélerines !
Mais, à ce que dit Mathurine,
La mine trompe quelquefois.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois !

MADEMOISELLE MIMI, *pélerine.*

Mais, à ce que dit Mathurine,
Que de gentilles pélerines !
La chose vaut qu'on l'examine,
Et je veux en juger par moi.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois !

MADEMOISELLE HORTENSE.

La chose vaut qu'on l'examine.
Que de gentilles pélerines !
Il ne faut esprit ni doctrine
Pour apprendre à faire un bon choix.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois !

M. TOUVENEL.

Il ne faut esprit ni doctrine.
Que de gentilles pélerines !
Et souvent telle est la plus fine,

Qui s'y trompe le plus de fois.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois !

MADEMOISELLE MIMI.

Et souvent telle est la plus fine :
Que de gentilles pélerines !
Si mon premier choix me chagrine,
Quitte à troquer au bout du mois.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois !

MADEMOISELLE HORTENSE.

Si mon premier choix me chagrine,
Que de gentilles pélerines !
J'imiterai notre voisine ;
Elle en prend bon nombre à la fois.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois !

FIN DES TROIS COUSINES.

LE

GALANT JARDINIER,

COMÉDIE,

PAR DANCOURT,

Représentée, pour la première fois, le 28 octobre 1704.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LE

GALANT JARDINIER,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

M. ET MADAME DUBUISSON.

MADAME DUBUISSON.

OH! pour cela, monsieur Dubuisson, vous prenez bien mal votre temps pour faire ce mariage.

M. DUBUISSON.

Taisez-vous, ma femme, je sais bien ce que je fais. Quand on a des filles d'un certain âge, d'un certain esprit, d'une certaine tournure, on ne peut trop se hâter de les marier, et il n'y a point de contre-temps pour s'en défaire.

MADAME DUBUISSON.

Il n'y a rien à craindre de la vôtre. Une jeune enfant, qui a passé toute sa vie dans un couvent, qui n'en sort que depuis quinze jours....

M. DUBUISSON.

C'est justement ce qui fait que je m'en défie; cela ne connoît point le monde, cela meurt d'envie de faire connoissance; et il n'y a point d'oiseaux si

faciles à attraper que ceux qui sortent tout nouvellement de la cage. En un mot, nous l'avons tirée du couvent pour la marier, elle sera mariée, et tout au plus vite.

MADAME DUBUISSON.

Mais, mon fils, quand je l'ai été chercher en Lorraine, d'où nous arrivons, vous aviez pour elle un autre parti que celui que vous lui voulez donner.

M. DUBUISSON.

Cela est vrai. Sur la proposition de mon frère l'avocat, je m'étois résolu de la donner au fils de monsieur Orgon, un de mes anciens camarades de collège, homme fort riche, qui n'a que ce fils-là : nous étions en paroles pour cela, monsieur Orgon et moi; mais outre que ce fils-là ne m'est point connu, c'est qu'il me revient de plusieurs endroits que c'est un libertin, qui s'est fait capitaine malgré son père, grand dissipateur de biens, homme de plaisirs, de bonne chère, et aimant les femmes.

MADAME DUBUISSON.

Le grand malheur! Vous étiez bien pis que tout cela quand nous nous mariâmes, et si ma famille y avoit regardé de si près....

M. DUBUISSON.

Il y a encore autre chose. Ce fils de monsieur Orgon devoit être rendu à Paris il y a trois semaines, pour terminer l'affaire. Son père lui avoit écrit d'y venir pour cela, et l'on n'en a ni vent ni nouvelle ; cela me fait comprendre que c'est un

jeune homme qui craint de prendre un engagement. Il a de la répugnance pour le mariage, et cela m'en a fait prendre pour lui donner ma fille. Enfin, ma femme, voulez-vous que je vous dise? si je me hâte de la marier à ce monsieur Caton, qui ne me plaît guères, c'est que je suis prévenu que l'autre me plairoit encore moins, et que je me veux mettre hors d'état d'être persécuté par monsieur Orgon, qui, comme l'on m'a dit, ne songe à marier son fils que pour le tirer du libertinage, et je ne veux point que ce soit ma fille qui ait cette peine-là.

MADAME DUBUISSON.

Mais, savez-vous bien que votre fille hait à la mort ce monsieur Caton que vous voulez qu'elle épouse?

M. DUBUISSON.

Ma fille n'a pas tort, c'est un vilain homme; mais il est fort riche, et en chemin de le devenir davantage; cela fera une bonne maison; c'est un homme qui ne dépenseroit pas une pistole mal à propos.

MADAME DUBUISSON.

Tenez, mon fils, c'est un vilain, un ladre, un vieux coquin, qui a vécu jusqu'ici d'une manière fort serrée, et qui, faute d'expérience, se répandra au premier jour en des dépenses excessives pour la première guenon qui lui donnera dans la vue. Je ne dis pas que ma fille ne mérite bien les petites

galanteries qu'il fait pour elle : mais, s'il étoit si raisonnable que vous le dites, il s'abstiendroit de ces bagatelles-là; nous sommes ici à notre maison de campagne.

M. DUBUISSON.

Je suis venu pour éviter le fracas et la cohue, et pour faire la noce à moins de frais.

MADAME DUBUISSON.

Et de quoi s'avise donc votre monsieur Caton, que vous trouvez si économe, de régaler tous les jours tout le village?

M. DUBUISSON.

Ce n'est pas lui qui fait ces sottises-là.

MADAME DUBUISSON.

De faire tirer des fusées, des feux d'artifice?

M. DUBUISSON.

Vous n'y êtes pas.

MADAME DUBUISSON.

De donner des violons et de la musique dans les avenues de notre bois? L'impertinent! le sot! A quoi cela est-il bon?

M. DUBUISSON.

Cela ne vient pas de lui, vous dis-je : il y a quelque chose là-dessous que je soupçonne, et j'ai mis des gens en campagne pour le découvrir.

MADAME DUBUISSON.

Bon, bon! quelque chose là-dessous; que pourroit-ce être?

M. DUBUISSON.

Le neveu de Lucas m'en rendra bon compte; c'est un coquin qui n'est pas mal entendu.

MADAME DUBUISSON.

Quand s'en va-t-il, cet animal-là? il y a déja dix ou douze jours qu'il est ici à pot et à rôt dans la maison.

M. DUBUISSON.

C'est le neveu de votre jardinier, un sergent de milice, qui vient voir son oncle en allant à la garnison.

MADAME DUBUISSON.

Je n'ai que faire de cela, je n'aime point si longues visites, quand elles se font à mes dépens. Hom! votre jardinier vous en fait bien passer, monsieur Dubuisson.

M. DUBUISSON.

A moi?

MADAME DUBUISSON.

A vous-même. Je voudrois bien savoir de quoi ce maroufle s'avise de prendre encore un garçon jardinier de surcroît, quand il y en a deux ici.

M. DUBUISSON.

Ce sont ses affaires.

MADAME DUBUISSON.

Ce sont les vôtres, et tout cela vit aux dépens du maître. Tenez, monsieur Dubuisson, vous êtes trop bon, trop facile, et cela me rend malade. Outre la fatigue du voyage et le mouvement de ce vilain carrosse de voiture, dont je ne saurois me

remettre, j'ai une migraine si horrible, un si grand mal de tête....

M. DUBUISSON.

Allez, ma femme, allez vous mettre sur votre lit, et ne vous inquiétez de rien, laissez-moi faire. Voilà justement le neveu du jardinier avec qui je suis bien aise d'avoir quelque petite conférence.

MADAME DUBUISSON.

Je vous laisse, monsieur Dubuisson; mais, si vous m'aimez, ne vous hâtez point de conclure ce mariage.

SCÈNE II.

M. DUBUISSON, LA MONTAGNE.

M. DUBUISSON.

Eh bien! qu'as-tu appris? sais-tu quelque chose? as-tu quelque éclaircissement?

LA MONTAGNE.

Oh! vraiment, oui, monsieur, vous avez soupçonné juste : toutes ces fêtes-là, toute cette musique qui nous fait coucher si tard et qui nous éveille si matin....

M. DUBUISSON.

Eh bien?

LA MONTAGNE.

Eh bien! monsieur, c'est quelque joli homme amoureux de mademoiselle votre fille, qui fait toutes ces galanteries-là, assurément.

M. DUBUISSON.

Cela ne vient donc pas de monsieur Caton?

LA MONTAGNE.

Comment, de monsieur Caton? ce vilain monsieur qui est ici depuis quelques jours? Est-ce que... Mais, par ma foi.... Attendez, vous me faites rêver à une chose.... Oui, justement.... Mais cet animal-là auroit-il l'esprit.... Oui dà, oui dà. Quelque vilain qu'on soit, l'amour donne des manières, quelquefois. Allez, monsieur, je me rappelle des choses; il faut que ce soit lui, sur ma parole.

M. DUBUISSON.

Mais sur quoi fonder tes conjectures?

LA MONTAGNE.

Sur quoi? Il est fort riche, monsieur Caton.

M. DUBUISSON.

Oh! beaucoup.

LA MONTAGNE.

Et passablement fat, à ce qu'il me paroît.

M. DUBUISSON.

Oh! pour cela.... C'est ce que....

LA MONTAGNE.

C'est lui, monsieur. Il n'y a qu'un homme riche et sot qui puisse faire ces dépenses-là.

M. DUBUISSON.

Mais qu'as-tu appris dans le village encore?

LA MONTAGNE.

Dans le village, monsieur? Je ne m'en suis pas tenu là, j'ai été jusqu'à Paris pour être mieux informé.

M. DUBUISSON.

Jusqu'à Paris ?

LA MONTAGNE.

Oui vraiment. Il n'y a qu'une bonne lieue d'ici, et il y envoie lui, deux ou trois fois par jour. Il a trois ou quatre personnes dans le village qui ne font autre chose qu'aller et venir.

M. DUBUISSON.

L'extravagant!

LA MONTAGNE.

J'ai fait connoissance avec ces messieurs-là sans faire semblant de rien. Ils sont partis, je les ai suivis.

M. DUBUISSON.

Eh bien ? eh bien ?

LA MONTAGNE.

Eh bien! monsieur, nous sommes arrivés : l'un a été dans la rue Saint-Honoré, chez des marchands d'étoffes, l'autre chez des marchands joailliers, sur le quai des Morfondus, celui-ci chez Crépi, celui-là chez Lamorlière.

M. DUBUISSON.

Mais cela ne conclut rien pour M. Caton, et ils ne t'ont point dit que ce fût lui qui les employât.

LA MONTAGNE.

Non, vraiment, ce sont des gens fort discrets : mais cela n'empêche pas qu'on ne voie fort bien que des joailliers, des marchands de vin, des rôtisseurs...., Il y a bien de la profusion là-dedans, bien du dérangement d'esprit, et je ne crois pas

moi, que vous fussiez d'humeur à donner votre fille à un homme comme cela.

M. DUBUISSON.

Si j'étois sûr que ce fût lui : mais je ne vois rien encore qui me persuade....

LA MONTAGNE.

Cela est vrai, il n'y a rien de positif : mais c'est déja beaucoup que de soupçonner. Ne vous hâtez point de rien conclure, monsieur.

M. DUBUISSON.

Non, je veux approfondir la chose.

LA MONTAGNE.

Vous ne sauriez mieux faire. L'éclaircissement vous éclaircira si....

M. DUBUISSON.

Je l'attendrai l'éclaircissement. Toi, ne pars point pour ta garnison que ce mystère ne soit découvert.

LA MONTAGNE.

Je n'ai garde de vous quitter dans le fort de cette affaire-ci, monsieur.

M. DUBUISSON.

J'ai pris confiance en toi.

LA MONTAGNE.

Vous me faites bien de l'honneur.

M. DUBUISSON.

Et je reconnoîtrai tes bons offices.

LA MONTAGNE.

Je ne suis pas en peine de la reconnoissance, et pour le peu que j'en mériterai de sa part.... Mais voici la jardinière.

SCÈNE III.

LA MONTAGNE, MATHURINE.

MATHURINE.

Ah! vous voilà, monsieur de la Montagne, il y a une heure que votre maître....

LA MONTAGNE.

Eh! paix, paix, madame Mathurine; êtes-vous folle de ne me pas appeler votre neveu?

MATHURINE.

Ah! vous avez raison, et je n'y songeois pas. Votre maître donc, il y a une heure....

LA MONTAGNE.

Encore? Ah! tout est perdu. Avez-vous le diable au corps, ma tante Mathurine? est-ce que j'ai un maître, moi?

MATHURINE.

Oui voirement vous en avez un. Ce jeune monsieur qui a baillé de l'argent à notre homme pour être garçon jardinier, n'est pas votre maître? Que voulez-vous dire? est-ce que je suis une bête?

LA MONTAGNE.

Oh! pour cela oui, très-fort. Votre garçon jardinier est un jardinier, et moi je suis votre neveu, sergent de milice. On vous a dit cent fois....

MATHURINE.

Ça est vrai, j'ai tort, je n'y serai plus attrapée..

LA MONTAGNE.

A la bonne heure; mais, pour éviter les inconvénients, il ne faut pas que nous ayons longue conversation ensemble. Jusqu'au revoir, ma tante Mathurine.

MATHURINE.

Mais songez donc que votre maître.... Le garçon jardinier vous cherche pour vous parler, mon neveu de la milice.

SCÈNE IV.

MATHURINE, *seule.*

Ils avont biau faire et biau dire, je ne saurois m'accoutumer à ce qui n'est point. Mais quelle fantaisie à ce monsieur de se faire paysan, et à son homme de chambre de vouloir être le neveu de Lucas? Le voilà lui-même; il faut qu'il me dise pourquoi ça se fait.

SCÈNE V.

LUCAS, MATHURINE.

LUCAS.

Bonjour, Mathurine, je sis bian aise que ce soit toi. Es-tu toute fine seule?

MATHURINE.

Eh! parguenne tu le vois bian.

LUCAS.

N'y a-t-il personne qui nous acoute?

MATHURINE.

Non, voirement.

LUCAS.

Ce ne sont pas ici des vétilleries, vois-tu?

MATHURINE.

A qui en as-tu donc, Lucas? je ne t'ai jamais vu si étrange.

LUCAS.

Je le crois morgué bian : ma fortune est faite.

MATHURINE.

Ta fortune, da? Et la mienne, Lucas?

LUCAS.

Paix, motus, Mathurine, et la tienne itou. O çà, acoute, te sens-tu capable de garder un secret bian secrètement?

MATHURINE.

Oh! pour ça, oui. Tiens, il m'est arrivé je ne sais combien de choses que je me serois plutôt fait hacher que de te les dire à toi-même.

LUCAS.

Bon; il faut toujours faire comme ça : c'est une belle chose que le secret.

MATHURINE.

Ne te mets pas en peine, et dis-moi tout au plus tôt....

LUCAS.

Aga, tiens, Mathurine, je ne sais pas encore trop bien ce que c'est. Morgué, pourquoi faut-il que je ne sachions pas lire ni l'un ni l'autre?

MATHURINE.

Eh! qu'est-ce que ça fait à notre fortune?

LUCAS.

Ce que ça y fait? Tiens, velà un papier qui est tombé de la poche de ce drôle que j'appelons notre neveu.

MATHURINE.

Eh bien?

LUCAS.

Eh bien! c'est le factoton de ce jeune capitaine qui s'est fait garçon jardinier.

MATHURINE.

Je le sais bien.

LUCAS.

Or, ces gens-là, tu sais, remuont l'argent à la pelle; ils faisont jouer, tu sais, jour et nuit les ménétriers dans le village; ils tiront, tu sais, des fusées et des artifices sur l'iau. Ils m'avont baillé, tu sais, quinze pièces d'or pour que le capitaine devenît notre garçon, et son homme de chambre notre neveu, tu sais?

MATHURINE.

Eh bien? je sais, je sais : si je sais tout ça, pourquoi me le dire?

LUCAS.

Ah! marguenne, bellement, Mathurine; tredame, t'es bien prompte. Ce que je te dis là, vois-tu, c'est à celle fin de te faire mieux entendre que ce capitaine-là est un homme riche, vois-tu, queuque fils de maltôtier; que c'est là, vois-tu, queuque bon papier de conséquence, queuque contrat de constitution, vois-tu, queuque lettre de change.

MATHURINE.

Ça pourroit bien être.

LUCAS.

J'ai marguenne opinion que ça est. Tatigué que d'envieux, que de gens fâchés dans le village, quand ils verront Mathurine et Lucas dans un biau carrosse! car, vois-tu, je ne sommes pas pour en demeurer là. Si j'ai une fois de l'argent, crac, je me boute dans les affaires, je me fais partisan, tu seras partisane; j'achèterons queuque charge de noblesse, et pis, et pis, on oubliera ce que j'avons été, et je ne nous en souviendrons morgué peut-être pas nous-mêmes.

MATHURINE.

Je deviendrions nobles, Lucas? j'aurions carrosse?

LUCAS.

Pourquoi non? je ne sommes pas les premiers paysans qui aurions fait fortune.

MATHURINE.

Mais, acoute, Lucas, n'est-ce point voler que de ne pas rendre ce papier à ce monsieur à qui il appartient?



LUCAS.

Bon, voler une feuille de papier! et pis, après tout, il n'y a pas de mal à ça : un paysan prendre à un capitaine, et au fils d'un maltôtier encore, ce n'est pas voler que ça, c'est prendre sa revanche.

MATHURINE.

Tu as raison. Montre-moi ce papier, Lucas : donne, Lucas, donne.

LUCAS.

Bellement donc, ne va pas le déchirer.

MATHURINE.

Eh! Lucas, c'est de l'écriture dont on écrit les livres, je pense?

LUCAS.

Eh! oui, tant mieux, c'est de la meilleure stelle-là, de la plus véritable, de celle qu'on croit davantage.... Eh! margué, que fais-tu? t'es mal adroite; ce n'est pas comme ça que ça se tient, c'est comme ça. J'ons déja queuque connoissance, vois-tu. Tiens, Mathurène, que je te montre; tout ce qui est blanc, vois-tu, c'est le papier, et tout ce qui est noir, c'est les lettres.

MATHURINE.

Tredame, Lucas, tu sais déja lire.

LUCAS.

Tredame, toi-même. N'est-ce pas biaucoup que de savoir faire la différence? Mais voici nos deux drôles, ils donnont à plein collier dans l'ornière; car je me doute qu'ils parlont de ça. Retourne-t-en

à la cuisine, pendant que je m'envais les acouter, moi, sans faire semblant de rian. Ah! tatigué, que je sis un rusé marle!

SCÈNE VI.

LÉANDRE, LA MONTAGNE, LUCAS *écoutant.*

LA MONTAGNE.

Il faut finir cette affaire-ci d'une manière ou d'une autre, monsieur; et si monsieur votre père est encore huit jours sans apprendre de vos nouvelles, je vous le garantis défunt, ou, tout au moins, fou à lier.

LÉANDRE.

Il est donc bien en peine de moi?

LA MONTAGNE.

Il en perd l'esprit, vous dis-je, et le bruit court dans le quartier que vous avez été pendu.

LÉANDRE.

Maraud....

LA MONTAGNE.

Ce n'est point un conte, monsieur : vous avez mandé, il y a un mois, que vous reveniez; on vous sait parti d'Allemagne, vous n'arrivez point : tout le monde veut que des chenapans, que nous avons, dit-on, trouvés en chemin, nous aient, vous et moi, greffés tous deux sur quelque vieux chêne.

LÉANDRE.

La ridicule imagination!

LA MONTAGNE.

Moins ridicule que la vérité : car, enfin, y a-t-il rien de plus bizarre que ce que nous faisons ici? Vous voilà garçon jardinier, vous qui ne savez pas comment croît une ciboule.

LÉANDRE.

Ne parlons point de cela. Personne ne t'a reconnu à Paris? tu t'es informé de tout sans t'exposer....

LA MONTAGNE.

Oh! pour cela, oui, je vous en réponds; mais j'ai pourtant été bien tenté de me découvrir.

LÉANDRE.

Eh! pourquoi?

LA MONTAGNE.

Pourquoi, morbleu? Tenez, monsieur, voilà les billets que fait courir monsieur votre père; il y en a même d'affichés au coin des rues. Où diantre aurai-je mis ce billet? il sera tombé de ma poche; vous verrez que je l'aurai perdu.

LUCAS, *à part.*

Et que je l'aurai trouvé, moi. La belle chienne de fortune!

LÉANDRE.

Qu'est-ce que c'est que ce billet? que veux-tu dire?

LA MONTAGNE.

Je ne sais ce que j'en ai fait; mais je vous en dirai le sens : *Trente pistoles à gagner pour qui donnera, chez monsieur Orgon, des nouvelles d'un jeune*

officier perdu sur la route d'Allemagne; le jeune homme, de taille ni petite ni grande, l'encolure déchargée, la jambe sèche et qui porte au vent.

LÉANDRE.

Tu te moques?

LA MONTAGNE.

Je ne me moque point.

LUCAS, *à part.*

Trente pistoles à gagner! c'est toujours quelque chose. Achevons d'acouter, c'est le moyen d'apprendre.

LÉANDRE.

Mon père n'y songe pas : le pauvre bonhomme! j'admire sa simplicité.

LA MONTAGNE.

Dites plutôt son bon naturel. Allons, monsieur, que cela vous touche, arrachez-vous à cette passion extravagante qui vous retient ici.

LÉANDRE.

Eh! le moyen de m'en arracher? Regarde ce portrait, mon pauvre la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà une jolie personne, je vous l'avoue.

LÉANDRE.

Admire la fatalité de mon étoile : je pars de l'armée dans la résolution d'obéir aux ordres de mon père.

LA MONTAGNE.

Ces bons sentiments-là ne vous ont pas duré.

LÉANDRE.

Il n'attendoit que mon retour à Paris pour me marier.

LA MONTAGNE.

C'est ce qui vous fait craindre d'arriver.

LÉANDRE.

On ne peut échapper à sa destinée.

LA MONTAGNE.

Vous vous livrez de bonne grâce à la vôtre.

LÉANDRE.

Ma chaise se brise au milieu d'un bois.

LA MONTAGNE.

Éloigné des postes.

LÉANDRE.

Je me vois obligé de prendre place dans le carrosse de Metz.

LA MONTAGNE.

Que le hasard fait passer par-là tout à propos.

LÉANDRE.

J'y trouve une jeune beauté, toute charmante, toute adorable.

LA MONTAGNE.

Cela est bien heureux.

LÉANDRE.

Que sa mère vient de retirer du couvent.

LA MONTAGNE.

Surcroît de charmes et de mérite.

LÉANDRE.

Je suis contraint de lui rendre les armes.

LA MONTAGNE.

A trente lieues de Paris, qui se seroit défié de l'embuscade? Tous les ennemis ne sont pas au-delà de la frontière, monsieur.

LÉANDRE.

Quel ennemi! il est d'un sexe à qui les plus grands hommes font gloire de céder.

LA MONTAGNE.

Bon, les plus grands hommes! morale d'opéra, monsieur, fades discours; on ne se rend que quand on veut bien ne pas résister. Mais venons au fait, s'il vous plaît; j'ai eu la complaisance de m'accorder à vos visions, il faut continuer puisque j'ai commencé. Vous aimez Lucile?

LÉANDRE.

A la fureur.

LA MONTAGNE.

Elle ne sait rien encore de votre amour?

LÉANDRE.

J'attends l'occasion de me découvrir.

LA MONTAGNE.

Vous ne tarderez pas à la trouver. Ensuite?

LÉANDRE.

Si mon amour lui plaît, je la demanderai à son père.

LA MONTAGNE.

Il a des engagements avec un autre.

LÉANDRE.

Il faut les rompre.

LA MONTAGNE.

J'ai commencé d'y travailler.

LÉANDRE.

Cela n'est rien, si tu n'achèves.

LA MONTAGNE.

Il nous faudra le consentement du vôtre.

LÉANDRE.

Nous tâcherons de l'obtenir.

LA MONTAGNE.

Cela sera difficile.

LÉANDRE.

Cela ne sera pas impossible.

LA MONTAGNE.

Nous aurons besoin d'argent.

LÉANDRE.

Voilà ma bourse.

LA MONTAGNE.

Fort bien, monsieur, vous avez réponse à tout. Malepeste, quel embonpoint de bourse! celle-là ne se sent point des fatigues de la guerre, et ce n'est pas là la bourse uniforme du régiment.

LÉANDRE.

As-tu fait donner ordre chez Crépi?

LA MONTAGNE.

Ne vous embarrassez de rien, je ruinerai votre rival dans l'esprit de monsieur Dubuisson; je lui mettrai sur le corps toutes les sottises que vous faites.... Présents, bijoux, cadeaux, sérénades; j'ai pris mes mesures pour toutes choses: voilà de l'argent, laissez-moi faire, les mesures ne manqueront pas, sur ma parole. Songez seulement à découvrir à [illegible]ucile....

SCÈNE VII.

LÉANDRE, LA MONTAGNE, LUCAS.

LUCAS.

Eh! gare! gare! enfuyez-vous-en : velà monsieur Dubuisson qui viant envars ici; il soupçonnera queuque chose, s'il vous trouve ensemble.

LÉANDRE.

Il a raison, je me retire.

LA MONTAGNE.

Et moi de mon côté....

LUCAS.

Eh! là, là, bellement, ne vous enfuyez pas, vous; ce n'est pas pour vous qu'il viant, monsieur Dubuisson, ce n'est que pour li.

LA MONTAGNE.

Comment donc?

LUCAS.

Avec votre parmission, mon neveu de la milice, j'ai queuque petite parole à vous dire.

LA MONTAGNE, *à part.*

C'est encore de l'argent qu'il demande; je n'ai jamais vu de coquin plus intéressé.

LUCAS.

Allons, palsangué, boutez dessus; puisque vous êtes mon neveu, point de çarimonie. Qu'est-ce que c'est donc que ces trente pistoles qu'il y a à gagner pour qui baillera de certaines nouvelles, là....

LA MONTAGNE.

Je ne vous entends pas.

LUCAS.

Parguenne, je vous ai bian entendu, moi; je sais tout le contenu de l'affiche que vous avez perdue, et c'est justement moi qui l'ai trouvée.

LA MONTAGNE.

Justement?

LUCAS.

Trente pistoles à gagner! Foin de ma curiosité, je voudrois morgué pour biaucoup ne savoir rien de ça, voyez-vous.

LA MONTAGNE.

Comment, comment donc?

LUCAS.

Ces trente pistoles-là me feront perdre l'esprit; oh! pour ça, oui, elles me renversont la cervelle, monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Eh! par quelle raison?

LUCAS.

Il me viant des scrupules.

LA MONTAGNE.

Des scrupules à toi?

LUCAS.

Oui, voirement, des scrupules. Vous m'avez donné quinze pistoles.

LA MONTAGNE.

Eh bien! quinze pistoles: voudrois-tu les rendre?

LUCAS.

Moi, rendre de l'argent? vous n'y songez pas; je sis fillot d'un procureur de Paris.

LA MONTAGNE.

Mais d'où viennent donc ces scrupules? sur ce que pour servir mon maître, tu trompes le tien?

LUCAS.

Oh! palsanguenne, non, vous me payez pour ça.

LA MONTAGNE.

Eh bien donc?

LUCAS.

Ça n'est rien, ça se passera.

LA MONTAGNE.

Mais encore?

LUCAS.

Et, mais, vous m'avez baillé quinze pistoles pour ne pas dire que c'est votre maître qui est ici.

LA MONTAGNE.

Eh bien?

LUCAS.

Et son père en promet trente à sti qui li dira où il est : je me fais comme ça des scrupules.

LA MONTAGNE.

Voilà un maître maroufle avec ces fantômes.

LUCAS.

Je ne saurois sarvir sti-ci sans tromper sti-là, voyez-vous; et j'ai dans l'imagination que ce seroit blesser ma conscience, si je ne sarvois pas sti qui promet le plus, au préjudice de sti qui baille le moins.

LA MONTAGNE.

Oui dà, oui dà, il y a quelque chose à dire à cela. *(Bas.)* Le dangereux coquin!

LUCAS.

Conseillez-moi un peu là-dessus, monsieur de la Montagne, vous qui êtes un si honnête homme!

LA MONTAGNE.

Je vois bien ce qu'il y a à faire : tiens, voilà encore quinze louis d'or pour mettre les choses dans l'équilibre.

LUCAS.

Tatigué, que vous êtes de bon conseil, monsieur de la Montagne! Mais, attendez un peu.... Oui... tout juste, me voilà un peu plus embarrassé qu'auparavant.

LA MONTAGNE.

Comment? tu rêves. Seroit-ce encore quelque scrupule?

LUCAS.

Palsangué, oui, je ne sais plus queu parti prendre avec votre peste d'équilibre. Pour que la balance penche de queuque côté, il faut du poids de plus, monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà encore quatre louis, seras-tu content?

LUCAS.

On ne peut pas plus. Je vous sarvirons comme vous nous payez, à bonne mesure.

LA MONTAGNE.

Oui? Tu nous es d'un grand secours, vraiment,

LUCAS.

Morguenne, vous ne savez pas ce que je risque, si monsieur Dubuisson ou madame sa femme venont à savoir que je me suis baillé pour compagnon de jardinage un jardinier qui n'est pas jardinier.

LA MONTAGNE.

Et qui diantre veux-tu qui le leur dise, gros animal?

LUCAS.

Et que sais-je, moi? mademoiselle Lucile ellemême, peut-être : elle est fille et jaseuse, par conséquent, elle dégoisera queuque chose; et sa suivante, mademoiselle Marthon, qui est itou une babillarde, et pis velà tout justement comment les choses se découvront, monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Va, ne crains rien : elles n'ont garde de parler ni l'une ni l'autre, et mademoiselle Lucile ne sait encore rien de la passion de mon maître; elle ne le connoît pas pour ce qu'il est.

LUCAS.

Eh! fi donc, vous m'en baillez à garder; queu peste de conte! si alle ne le connoissoit pas, lui auroit-elle baillé sa portraiture?

LA MONTAGNE.

Paix, tais-toi, ne parle point de cela. Il ne faut pas qu'elle sache que mon maître a son portrait; nous ne l'avons eu que par surprise.

LUCAS.

Et comment, par surprise? Expliquez-moi ça, monsieur de la Montagne. Effectivement, ça est bien surprenant.

LA MONTAGNE.

Pas trop. Elle passe quelquefois des heures entières sur le grand balcon du côté de la rue; un peintre de nos amis a trouvé le moyen de tirer le portrait que mon maître porte au bras, et que le hasard t'a fait voir.

LUCAS.

Tatigué, l'habile peintre! j'ons vu le portrait, ça lui ressemble comme deux gouttes d'iau.

LA MONTAGNE.

Souviens-toi de n'en point parler.

LUCAS.

Mais, velà bien des secrets à garder, monsieur de la Montagne : c'est une nouvelle augmentation de peine. Ne faudroit-il point encore queuque petit salaire pour cette peine-là?

LA MONTAGNE.

On te paiera tout à la fin, si nos projets peuvent réussir.

LUCAS.

Ils réussiront dès que vous ne serez pas épargnant; car, voyez-vous, ce n'est pas pour me vanter, mais je sis un drôle qui aime bian l'argent, je vous en avertis.

LA MONTAGNE.

J'en suis convaincu. Mais, dis-moi un peu une chose : ne soupe-t-il pas aujourd'hui quelqu'un avec monsieur Dubuisson?

LUCAS.

Et, palsanguenne, oui. Ils sont un tas de bourgeois et de bourgeoises, qui avont chacun envoyé leur plat, parce qu'ils savont que notre maître est un tantinet ladre. Oh! parguenne, il y a de quoi manger; j'avons morgué deux cochons de lait, trois longes de viau, un gros aloyau, quatre gigots et une tarrinée de bœuf à la mode.

LA MONTAGNE.

Voilà une petite chère bien délicate. Allons, allons, nous la leur ferons faire meilleure qu'ils ne pensent, et nous en ferons honneur à monsieur Caton.

LUCAS.

Hem, plaît-il? que dites-vous?

LA MONTAGNE.

Rien. Va-t'en voir ici près à l'Épée-Royale s'il n'y est point encore arrivé trois carrossées d'hommes et de femmes à qui j'ai donné rendez-vous.

LUCAS.

Trois carrossées! velà bian du monde : qu'est-ce que vous voulez faire de tout ça?

LA MONTAGNE.

Tu le sauras : va vite, et viens me rendre réponse.

LUCAS.

Oui, oui, je m'en vas vite, allez. *(Bas.)* Mais j'irai plus loin que l'Épée-Royale, et je gagnerons l'argent de l'affiche.

SCÈNE VIII.

LÉANDRE, LA MONTAGNE.

LÉANDRE.

Mon pauvre la Montagne, voici Lucile et Marthon qui viennent de ce côté-ci; elles parlent ensemble : je me flatte d'avoir entendu quelque chose qui me regarde; je voudrois bien en savoir davantage, comment faire?

LA MONTAGNE.

Achevez d'écouter, et suivant ce que vous entendrez, prenez occasion de vous déclarer ou de vous taire. Voici un endroit tout propre à vous cacher, mettez-vous sur ce gazon et faites semblant de dormir : il est assez naturel qu'un garçon jardinier s'endorme sur l'herbe au lieu de travailler.

LÉANDRE.

Les voici. Que Lucile est belle, et que je suis amoureux!

LA MONTAGNE.

Tout ira bien. Ecoutez, parlez à propos, et me laissez faire le reste.

SCÈNE IX.

LÉANDRE, LUCILE, MARTHON.

MARTHON.

Mort de ma vie, mademoiselle, vous n'êtes pas de bonne foi; vous ne me dites point naturellement ce que vous avez dans l'âme.

LUCILE.

Mais, que veux-tu que je te dise?

MARTHON.

Ce que vous avez.

LUCILE.

J'ai du chagrin, Marthon.

MARTHON.

Du chagrin! Vous voilà fraîchement sortie du couvent, où je sais bien que vous enragiez d'être; on va vous marier, et vous avez du chagrin? Je ne comprends pas....

LUCILE.

Hélas! Marthon.

MARTHON.

Vous soupirez, vous levez vos yeux au ciel; oh! je comprends à présent : vous êtes amoureuse, mademoiselle.

LUCILE.

Ah! Marthon, ne va pas t'imaginer.....

MARTHON.

Je n'imagine rien que de juste, et je gage que ce n'est pas du mari qu'on vous destine que vous êtes



amoureuse. Vos parents ont fait un choix pour vous sans vous consulter; vous en avez fait un autre, vous, en votre petit particulier, sans prendre leur avis, et vous n'avez pas grand tort : leur monsieur Caton est bien le plus vilain mâtin, le plus disgracié mortel, avec son tic et son bégaiement; je ne connois que votre cousin, monsieur l'avocat, qui soit encore aussi ridicule.

LUCILE.

Ah! ma chère Marthon, que tous les hommes ne sont-ils faits comme ces deux-là?

MARTHON.

Fort bien, je vous entends. Si tous les hommes étoient faits comme eux, votre petit cœur seroit moins agité, n'est-ce pas?

LUCILE.

Parle bas, ma pauvre Marthon.

MARTHON.

Eh bien! oui, volontiers; mon dessein n'est pas de vous nuire. Eh bien?

LUCILE.

Eh bien! Marthon, je n'ai rien à te dire.

MARTHON.

Je m'en vais parler haut.

LUCILE.

Eh! non, non, doucement.

MARTHON.

Vouloir qu'on parle bas, et ne rien avouer, cela me révolte. Vous rougissez, c'est une manière de s'expliquer dont je vous sais bon gré. La pudeur

LUCILE.

Hélas! oui, Marthon.

MARTHON.

La pauvre enfant! que je la plains!

LUCILE.

Je sais combien je suis à plaindre. Je me suis dit tout ce qu'on se peut dire; je sens tout le ridicule de ma passion; mais elle est telle, chère Marthon, que je ne suis plus maîtresse de la vaincre, et que je serai malheureuse toute ma vie.

MARTHON.

Oh! pour le coup, je suis bien fâchée de n'avoir pas été du voyage. Mais ne savez-vous point à-peu-près qui est ce jeune homme?

LUCILE.

Un officier qui revenoit d'Allemagne : sa chaise de poste rompit en chemin, il prit place dans le carrosse, je fus surprise en le voyant; il me parut embarrassé comme moi, et tant que nous avons pu nous voir, nous n'avons point cessé de nous regarder l'un l'autre que quand ma mère nous regardoit.

MARTHON.

Les pauvres enfants!

LUCILE.

Il me donnoit la main quand nous descendions du carrosse, et il me la serroit avec tant d'ardeur....

MARTHON.

Vous serriez la sienne?...,

LUCILE.

Non, Marthon, je n'osois pas encore.

MARTHON.

Cela est bien modeste. Et ne vous a-t-il point dit quelque bagatelle, glissé quelque petit mot?

LUCILE.

Oui, Marthon; mais si adroitement, si spirituellement....

MARTHON.

Et comment, encore?

LUCILE.

Il y avait dans notre même carrosse une jeune fille qui n'avoit point de mère.

MARTHON.

Qu'elle étoit heureuse! Eh bien?

LUCILE.

Eh bien! Marthon, il lui disoit les plus jolies choses, les plus tendres, les plus amoureuses, et tout cela, Marthon, en me regardant toujours. Oh! je voyois bien que c'étoit à moi que cela s'adressoit.

MARTHON.

Par bricole; fort bien. Au bout du compte?

LUCILE.

Au bout du compte, nous sommes arrivés à Paris; la fin du voyage nous a séparés; il n'a point eu depuis de mes nouvelles, ni moi des siennes.

MARTHON.

Voilà une passion qui aura de belles suites! Allez, mademoiselle, le meilleur parti que vous puis-

siez prendre, c'est d'oublier ce jeune homme-là, et de ne pas penser que vous l'ayez vu.

LUCILE.

Je ne saurois, Marthon, je l'ai trop regardé; je crois le voir à tous moments, je cherche ses traits, son air, ses regards, ses manières dans tout ce qui s'offre à mes yeux.

MARTHON.

Vous ne trouvez rien qui lui ressemble, je gage?

LUCILE.

Si fait, Marthon; mais je n'ose te le dire.

MARTHON.

Parlez, parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Ce nouveau jardinier qui est ici depuis quelques jours....

MARTHON.

Qui, Colin?

LUCILE.

Il me paroît qu'il lui ressemble un peu.

MARTHON.

Mais, vraiment, il n'est pas mal tourné, ce jeune drôle-là.

LUCILE.

Je lui trouve quelques-uns de ses traits, le même air à-peu-près, les yeux un peu moins vifs à la vérité; mais....

MARTHON.

Vous regarde-t-il de même?

LUCILE.

Ah! pas si amoureusement, Marthon.

MARTHON.

Ce n'est donc pas lui. Le voilà qui dort sur ce gazon, taisons-nous.

LUCILE.

Ah, ciel! Marthon, que je serois fâchée qu'il m'eût entendue!

MARTHON.

Il n'y a rien à craindre, ces manants-là dorment d'un trop bon somme.

LUCILE.

Ah! Marthon, si c'étoit lui et qu'il sentît ce que je sens, il ne dormiroit pas si tranquillement.

MARTHON.

Oh! je le crois bien. Mais que vois-je? quel bijou pend au bras de monsieur Colin?

LUCILE.

Un bijou, dis-tu?

MARTHON.

Oui, vraiment, un bijou.

LUCILE.

Prends donc garde, tu vas l'éveiller.

MARTHON.

Comment donc, c'est un portrait, je crois?

LUCILE.

Un portrait?

MARTHON.

Mademoiselle, c'est le vôtre.

LUCILE.

Mon portrait? Tu n'es pas sage. Et comment, mon portrait! Ah, ciel! que vois-je?

MARTHON.

Ah! par ma foi, monsieur Colin est un paysan de la façon de l'amour. C'est lui, mademoiselle, c'est votre joli homme.

LUCILE.

Ah! ma chère Marthon, mon cœur, mes yeux, mon portrait, tout me le persuade. Mais qui m'assurera que ses desseins sont légitimes? qui me sera garant....

LÉANDRE, *se levant de dessus le gazon.*

Moi, charmante personne.

LUCILE.

Ah!

MARTHON.

Colin ne dormoit pas, sur ma parole.

LÉANDRE.

Moi qui brûlois de me découvrir à vous; moi qui ne respire et qui ne veux vivre que pour vous, qui n'adore que vous et qui n'ai point d'autre objet, point d'autre passion que d'être à vous toute ma vie!

MARTHON.

On vous en offre autant de ce côté-ci.

LUCILE.

Ah! ma chère Marthon, quelle surprise!

MARTHON.

Il n'est point question de faire ici la fière; monsieur Colin a tout entendu.

LÉANDRE.

Oui, mon adorable Lucile, vos sentiments me sont connus; ne doutez point, je vous en conjure, de la vivacité, de la sincérité des miens.

MARTHON.

Ah! mademoiselle, voilà votre père et ce vilain monsieur Caton.

LUCILE.

Ah, ciel!

LÉANDRE.

Ne faites semblant de rien, demeurez.

SCÈNE X.

M. DUBUISSON, M. CATON, LUCILE, LÉANDRE, MARTHON.

M. DUBUISSON.

Ah! ah! que veut dire ceci? un garçon jardinier aux pieds de ma fille.

M. CATON, *bégayant.*

Monsieur Dubuisson....

LÉANDRE *contrefaisant le langage paysan.*

Comprenez-vous bian, mademoiselle? velà le corps de logis, la terrasse est comme là, le potager envars ici, et partant, vous voyez bian.... Eh! vous velà, monsieur, je vous demande pardon, c'est que....

M. DUBUISSON.

Que fais-tu là?

LÉANDRE.

Rian, rian, monsieur; c'est que j'expliquois à ces madames que si vous vouliez, j'aurois dessein de prendre votre potager pour mettre en parterre.

M. DUBUISSON.

Le beau dessein! et de quoi te mêles-tu?

LÉANDRE.

De rian, monsieur. C'est que de cette manière-là, il ne manqueroit plus rian à votre jardin.

M. DUBUISSON.

Oui; mais tout manqueroit à ma cuisine.

LÉANDRE.

En ce cas, nan pourroit d'un autre côté....

M. DUBUISSON, *en colère.*

D'un autre côté? Va-t'y en, toi, d'un autre côté. Et vous, mademoiselle, allez tenir compagnie à votre mère. Mettre mon potager en parterre, le beau projet! Et que mettre dans ma soupe? des tulipes?

SCÈNE XI.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. CATON, *bégayant.*

Il n'a pas tort, c'est une belle chose qu'un beau parterre.

M. DUBUISSON.

Oui, fort bien, vous vous découvrez trop. Écoutez, monsieur Caton, j'avois dessein de vous don-

ner ma fille, parce que je vous croyois un homme réglé, grand ménager, bon économe; et par vos discours et vos actions, vous me paroissez tout autre.

M. CATON.

Moi?

M. DUBUISSON.

Vous : on dit que toutes ces dépenses ridicules qui se font depuis quelque temps dans le village sont de votre façon.

M. CATON.

Non, ma foi.

M. DUBUISSON.

N'avez-vous point de honte?

SCÈNE XII.

M. DUBUISSON, M. CATON, MATHURINE.

MATHURINE.

Eh! qu'est-ce que c'est donc que ça, monsieur? est-ce drès aujourd'hui que vous faites la noce?

M. DUBUISSON.

Comment?

MATHURINE.

Il viant d'arriver là-bas quatre hottées de volailles et gibier, avec six charges de bouteilles de vin, quatre grands marmitons et cinq ou six petits, qui, pour vous accommoder à souper, s'établissont dans votre cuisine aussi familièrement que s'ils étiont chez eux.

M. DUBUISSON.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MATHURINE.

Ils aviont ôté les gigots et les longes de vian que j'avois mis à la broche; ils aviont été chercher du bois et du charbon dans la cave, qui étoit ouverte, et ils faisiont des feux de reculée; ils boutiont tout par écuelle, et ils disiont comme ça qu'il ne vous en coûtera rian, qu'on les laisse faire.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. DUBUISSON.

Je n'y comprends rien, monsieur Caton.

M. CATON.

Ça est pla.... plaisant.

M. DUBUISSON.

Oui, fort plaisant, fort plaisant. Eh! le vieux fou!

SCÈNE XIV.

M. DUBUISSON, M. CATON, UN ROTISSEUR.

LE ROTISSEUR, *à M. Caton.*

Monsieur, voilà le mémoire du soupé. Votre homme de chambre a dit que si on ne le trouvoit pas ici, qu'on vous le donnât à vous-même.

M. CATON.

A moi, mon homme de chambre?

LE ROTISSEUR.

Oui, monsieur. Vous n'avez qu'à le voir, c'est lui qui payera.

M. CATON.

Va, va, tu te méprends.

M. DUBUISSON.

Parbleu voyons, ce mémoire nous éclaircira peut-être. *(Il lit.)*

Mémoire du soupé porté chez monsieur Dubuisson par ordre de monsieur son gendre.

De mon gendre? oh! par la ventrebleu il ne l'est pas encore.

M. CATON.

Si je sais ce que c'est, monsieur Dubuisson....

M. DUBUISSON.

Eh! fi, fi, monsieur, c'est se moquer. L'incident est trop naturel. Vous aimez la bonne chère, monsieur Caton.

M. CATON.

C'est une pièce qu'on me fait, monsieur Dubuisson.

M. DUBUISSON *lit.*

Deux potages, huit entrées. Fort bien. *Un marcassin, six perdrix, une douzaine de cailles, quatre gelinottes de bois.* Quel mémoire! voyons la somme. *Cent quatre-vingt-deux livres dix sous.* Eh bien! voilà un fort bon ordinaire bourgeois : une femme

ne mourroit pas de faim avec vous, si cela pouvoit continuer.

M. CATON.

Je vous jure que....

M. DUBUISSON.

Allez, vous êtes un vieux fou.

SCÈNE XV.

M. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

MONSIEUR?

M. DUBUISSON.

Qu'est-ce encore? le dîner de demain?

MATHURINE.

Non, monsieur, c'est ste madame qui est toujours si claire, si luisante.

M. DUBUISSON.

Que veux-tu dire?

MATHURINE.

Et là, je m'entends bian; cette grande madame sèche, qui se boute du varnis sur le visage.

M. DUBUISSON.

Madame la marquise. C'est une vieille qui n'a ni enfants ni héritiers, allons la recevoir. La peste!

MATHURINE.

Il y a itou votre cousin monsieur l'avocat qui est venu avec elle.

M. DUBUISSON.

Oh! pour cet animal-là, je me passerois bien de sa visite. Que diantre vient-il faire ici ce grimacier-là, avec son baragouin?

MATHURINE.

Il dit qu'il viant voir monsieur Caton votre gendre, qu'il n'a jamais vu. Le voilà.

SCÈNE XVI.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN.

M. DUBUISSON.

Ah! ah! c'est vous, j'en suis bien aise. Bon jour, monsieur Bavardin, bon jour, soyez le bien venu: quand vous en retournez-vous?

M. BAVARDIN, *bégayant.*

Je viens.... je viens....

M. DUBUISSON.

Vous venez, vous venez pour voir monsieur Caton. Voyez-le, et lui tenez compagnie, pendant que je vais recevoir madame la marquise. Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

SCÈNE XVII.

M. BAVARDIN, M. CATON.

M. BAVARDIN, *bégayant.*

Je mou mourois d'envie de vous saluer.

M. CATON.

Et moi de vous voir. Votre répu putation m'est co connue.

M. BAVARDIN, *bas.*

Monsieur Ca caton se moque de moi, je pense, voyons un peu s'il continuera. *(Haut.)* Je suis ravi que vous épousiez Lu lucile. Vous serez cou cou cousin germain de ma mère.

M. CATON, *bas.*

Pa pa parbleu, il me contrefait. Voyons jusqu'où cela ira. *(Haut.)* Ce sera bien de l'ho l'honneur pour moi d'être allié à un homme comme vous, qui est un fou un fou foudre d'éloquence.

M. BAVARDIN.

Et un grand bonheur à la famille de vous vous avoir, vous qui êtes un fa un fa favori de la fortune.

M. CATON.

Vous avez tous les talents et toute la physionomie d'un Cu d'un cu Cujas.

M. BAVARDIN.

Quelque dépense que vous fassiez, on on sait bien que vous sortez de la cai de la cai de la caisse moins d'argent que vous n'y en faites entrer.



M. CATON, *bas.*

Cet homme-là cherche à m'in m'insulter.

M. BAVARDIN, *bas.*

Cet animal-là se moque de moi.

M. CATON.

Monsieur Ba bavardin, vous êtes un mau mauvais plaisant, je vous en avertis.

M. BAVARDIN.

Et vous un plat plat bou boufon, monsieur Caton.

M. CATON.

Vous poussez trop la la raillerie, monsieur Bavardin.

M. BAVARDIN.

Vous me tu tu turlupinez mal à propos, monsieur Caton.

SCÈNE XVIII.

M. BAVARDIN, M. CATON, MARTHON.

MARTHON.

EH! qu'est-ce donc que ceci, messieurs? à qui en avez-vous? déja de la mésintelligence? On voit bien que vous allez devenir parents.

M. CATON.

De quoi ce vi visage-là s'avise-t-il de me contrefaire?

M. BAVARDIN.

Morbleu, vi visage vous-même; cela n'est pas vrai, c'est vous qui me con contrefaites.

MARTHON.

Ah! ah! la plaisante aventure! Allez, messieurs, point de rancune, vous ne vous contrefaites ni l'un ni l'autre, et ce sont de petites manières de parler, des agréments de la nature que vous possédez en commun.

M. CATON, *embrassant M. Bavardin.*

Ah! ah! c'est c'est autre chose. Je vous demande par pardon, monsieur Bavardin. *(Ils s'embrassent.)*

M. BAVARDIN.

Je suis votre valet, monsieur Caton.

SCÈNE XIX.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN, M. CATON.

M. DUBUISSON.

Mais, parbleu, monsieur Caton, je ne vous comprends pas : avez-vous absolument perdu l'esprit? Il faut être fou à lier pour faire les choses que vous faites.

M. CATON.

Co comment donc?

M. DUBUISSON.

Cela est étrange! je ne suis pas le maître dans ma maison depuis que vous y êtes. Ce ne sont que des cadeaux, des festins, des mascarades.

M. BAVARDIN.

Il n'est bruit ici que de votre gal galanterie.

M. CATON.

Je veux être pen pendu, si je sais ce que c'est.

SCÈNE XX.

M. DUBUISSON, M. CATON, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

VENEZ donc voir, monsieur, comment vous voulez faire avec ces masques-là? Il n'y a pas moyen de faire sortir ceux qui sont entrés, ni d'empêcher d'entrer ceux qui sont dehors.

M. DUBUISSON.

Voilà un bel embarras que vous nous causez là! Et je donnerois ma fille à un fou comme vous?

M. CATON.

Monsieur Dubuisson....

SCÈNE XXI.

M. DUBUISSON, M. CATON, M. BAVARDIN, MATHURINE, LA MONTAGNE.

MATHURINE.

DAME, monsieur, venez donc mettre ordre à ça, il n'y a plus moyen d'y tenir; il faudra désarter, si vous ne faites agrandir la maison.

M. DUBUISSON.

Ah! j'enrage: des masques chez moi qui forcent ma porte?

M. BAVARDIN.

Je vais mettre ordre à cela. *(Il sort.)*

M. DUBUISSON.

Voilà ma maison au pillage.

MATHURINE.

Non, non, ne craignez rian; ce sont d'honnêtes gens, ils se renommont tretous de monsieur Caton.

M. DUBUISSON.

Oui, justement, voilà l'affaire. Ah! l'extravagant personnage!

M. CATON.

Que la peste....

M. DUBUISSON, *en colère.*

Que la peste t'étouffe....

LA MONTAGNE.

Oui, vous avez raison, c'est un tour de son imagination; et il y a parmi la mascarade une joueuse de gobelets, qui chante, qui danse, qui fait des tours. Elle m'a avoué que tout ceci étoit de l'invention d'un homme qui vouloit faire à mademoiselle votre fille des présents de noces d'une manière galante.

M. DUBUISSON.

C'est cela, c'est lui-même.

SCÈNE XXII.

M. ET MADAME DUBUISSON, M. CATON, LUCILE, LA MONTAGNE, MARTHON.

MADAME DUBUISSON.

En vérité, monsieur Dubuisson, vous avez bien peu de complaisance; je vous avois prié de différer vos préparatifs de noces, et vous commencez par donner le bal pendant que je me meurs. Le beau

remède contre ma migraine, qu'une cohue de masques et de violons!

M. DUBUISSON.

Tenez, madame, c'est monsieur Caton à qui il faut vous en prendre, c'est lui....

MADAME DUBUISSON.

Monsieur Caton est un sot, et je ne consentirai point à donner ma fille à un extravagant comme lui....

M. CATON.

Je ne m'en pen pendrai pas.

MARTHON.

Place, place, voici les folies de monsieur Caton qui s'avancent en musique.

M. CATON.

Je ne suis pas seul amoureux de Lucile.

LA MONTAGNE.

Rira bien qui rira le dernier, n'est-ce pas?

M. CATON.

Oui, oui, oui, oui.

Marche de plusieurs jardiniers et paysannes, de scaramouches, arlequins et autres. Les jardiniers portent sur leurs têtes des corbeilles garnies de fleurs. Après la marche une paysanne chante.

Sous cet agréable feuillage
Lucile vient souvent rêver.

LA MONTAGNE, *à M. Caton.*

Lucile? C'est pour elle que la fête se fait.

M. CATON.

Oui, oui, oui.

La paysanne recommence.

Sous cet agréable feuillage
Lucile vient souvent rêver.
Quand vous la verrez arriver,
Vous qui dans votre doux ramage
Des charmes de l'amour savez si bien parler,
Petits oiseaux de ce bocage,
Prenez soin de lui révéler
Les plaisirs d'un cœur qui s'engage.

Entrée de jardiniers qui portent leurs corbeilles à Lucile.

M. DUBUISSON.

Cela est fort bien chanté, monsieur Caton.

M. CATON.

Cela est vrai, cela est vrai, mon monsieur Dubuisson.

MARTHON.

Pour moi, ce que j'en estime le plus, ce n'est pas la musique. Voyez la propreté de ces corbeilles, la beauté de ces fleurs : encore faut-il bien que je me fasse un bouquet. (*En ouvrant une corbeille.*) Ah, ciel!

LA MONTAGNE.

Comment? aurois-tu trouvé là quelque serpent caché sous ces fleurs? Tu ne serois pas la première nymphe....

MARTHON.

Ah! l'ingénieuse imagination! Ce ne sont vraiment pas des serpents que ces fleurs cachent.

MADAME DUBUISSON.

Qu'est-ce que c'est donc? qu'as-tu trouvé?

MARTHON.

Des étoffes magnifiques, madame, et qui se soutiennent d'or, voyez. Ah! monsieur Caton, que vous êtes un royal homme!

M. DUBUISSON.

Que ces gens-là remportent leurs étoffes. Vous êtes bien heureux, monsieur Caton, d'avoir affaire à des personnes raisonnables.

MARTHON.

Ah! monsieur, avant qu'on les remporte, laissez-nous du moins le plaisir de la vue. Apparemment cette autre manne renferme la petite oie?

M. DUBUISSON.

La bile me monte, et ces impertinences-là me mettent dans une colère....

LA MONTAGNE.

Ah! point d'humeur, voyons jusqu'au bout. Où est la joueuse de gobelets? Qu'on apporte une table.

LA BOHÉMIENNE *chante.*

Chacun fait ici-bas des tours de gobelets.
Aux champs, à la cour, à la ville, au palais,
A qui mieux mieux chacun s'abuse:
Pour se fourber les mortels semblent faits,
Il n'en est point que la feinte n'amuse;

La vérité pour eux a moins d'attraits
Que l'adresse et la ruse.
Pour se fourber les mortels semblent faits;
Aux plus trompeurs l'usage sert d'excuse;
Chacun fait ici-bas des tours de gobelets.
Aux champs, à la cour, à la ville, au palais,
A qui mieux mieux chacun s'abuse.

LA MONTAGNE.

La morale est fort bonne : mais elle est ennuyeuse. Allons, amusons-nous plus agréablement, et donnez-nous quelque joli tour de votre métier.

LA BOHÉMIENNE.

Très volontiers. Je ne suis ici que pour cela.

Elle chante en jouant des gobelets.

Prenez bien garde à mes manches,
A ma baguette, à ma main;
Disant trois fois prelin pin pin,
Ces trois boulettes blanches
Se vont changer soudain.
Celle-ci, beauté brillante,
Qui savez tout charmer,
Est un livre qu'on vous présente,
Le grand art de se faire aimer.

Elle présente à Lucile un livre, qu'elle fait trouver sous un de ses gobelets.

LUCILE.

Un livre à moi?

MARTHON.

Donnez, donnez, j'aime la lecture. Voyons un peu. *(En l'ouvrant.)* Ah! madame, le beau livre! que le style en est riche! qu'il est brillant! Ce ne sont que pierreries, des bagues, des boucles d'oreilles, des pendants, un esclavage. Ah! monsieur Caton, qu'il est doux de porter vos chaînes!

LUCILE.

Des pierreries! mon père, il faut renvoyer tout cela.

MARTHON.

Oui, mademoiselle : mais je m'en vais toujours les serrer, sauf à rendre.

LA MONTAGNE.

Eh! attends, attends, ne te presse point, il faut voir la métamorphose des autres boulettes.

LA BOHÉMIENNE *chante.*

Celle-là, sans que j'y touche
Que du petit bout de mon bâton,
C'est l'art d'adoucir la Marthon
La plus fière et la plus farouche.

MARTHON.

On me dédie aussi des livres à moi! L'art d'adoucir la Marthon. *(Elle ouvre le livre.)*

LUCILE.

Voyons ce que c'est. Il est plein de louis! garde-toi bien de prendre cela, Marthon....

MARTHON.

Je vous demande pardon, mademoiselle, des livres ne se refusent point, j'aime la lecture, et

celui-là ne sera point rendu sur ma parole. Ah! monsieur Caton, que vous écrivez noblement! dédiez-nous souvent de vos ouvrages. Le second tome ne vaut pourtant pas le premier, mais il ne laisse pas d'avoir son mérite, et j'aimerois assez une bibliothèque toute dans ce goût-là. Voyons le troisième.

LA BOHÉMIENNE *chante.*

Voici le plus difficile
Et le plus beau de mon art;
Voyez si j'y suis habile,
Et si le tour est gaillard:
Qu'il ne soit pas inutile,
Chacun y peut prendre part.

La table sur laquelle la bohémienne a joué des gobelets, se change en une table garnie de corbeilles de fruits et de soucoupes garnies de liqueurs.

LUCILE.

Oh! pour ce dernier tour-là il me fait plaisir; j'en suis, et l'on ne sauroit donner une colation d'une manière plus galante.

MARTHON.

Oh! par ma foi, l'auteur se dément, son style baisse, et les premiers tours sont les plus jolis à ma fantaisie : mais il n'importe, tirons-en partie, tout coup vaille.

SCÈNE XXIII.

M. ET MADAME DUBUISSON, M. ORGON, M. CATON, LÉANDRE, LUCILE, LUCAS, MATHURINE, LA MONTAGNE.

LUCAS.

LAISSEZ faire, monsieur, si je ne le trouvons pas là, je le trouverons.... Il est morgué ici, ne vous boutez pas en peine.

LA MONTAGNE.

Comment, diantre, que vois-je? le père de mon maître!

LUCAS.

Tenez, voilà déja son valet, n'est-ce pas

M. ORGON.

Eh! oui, justement, c'est lui-même.

M. DUBUISSON.

Madame Dubuisson, c'est monsieur Orgon, je pense.

M. ORGON.

Monsieur et madame Dubuisson, par quelle aventure vous trouvé-je ici?

M. DUBUISSON.

Eh! vraiment, il n'y a point là d'aventure; nous sommes chez nous, monsieur Orgon.

M. ORGON.

Ah! je vous demande pardon, je savois bien que vous aviez une maison auprès de Paris; mais je ne savois pas qu'elle fût de ce côté-ci.

M. DUBUISSON.

Quel hasard, ou quelle raison vous y amène, vous?

LA MONTAGNE.

Monsieur a su qu'il y avoit bal ici, il aime la joie, il vient prendre part à la fête. Allons, allons, de la joie.

M. ORGON.

La fête finira mal pour toi; tu es un coquin qui débauche mon fils, apparemment.

M. DUBUISSON.

Votre fils!

M. ORGON.

Oui, mon cher monsieur Dubuisson; cet honnête paysan est venu m'avertir qu'il étoit ici déguisé en jardinier, amoureux d'une jeune personne, à qui il donnoit tous les jours de nouvelles fêtes.

LA MONTAGNE, *à Lucas.*

Ah! bourreau, tu as fait là de belles affaires.

LUCAS.

J'ons gagné les trente pistoles de l'affiche. Je ferai morgué une bonne maison, n'est-ce pas?

M. DUBUISSON.

Que veut dire tout ceci, monsieur Orgon? votre fils déguisé ici en jardinier et amoureux d'une personne à qui il donne des fêtes? Madame Dubuisson!

MADAME DUBUISSON.

Mon fils!

LUCAS.

Eh! morgué, ne faut pas tant rêver, c'est de mademoiselle Lucile qu'il est amoureux.

MADAME DUBUISSON.

De ma fille?

M. ORGON.

De votre fille?

M. CATON.

Voi voi, voilà le fait, monsieur Dubuisson.

M. ORGON.

Mais, vraiment, ce seroit une chose fort plaisante que le hasard eût ainsi prévenu nos projets.

LA MONTAGNE.

Comment, comment vos projets? entendons-nous un peu, s'il vous plaît.

M. ORGON.

Quand j'ai fait revenir ton maître d'Allemagne, c'étoit pour le marier avec la fille de monsieur.

LA MONTAGNE.

Quoi! tout de bon?

M. DUBUISSON.

Je n'ai retiré ma fille du couvent, moi, que pour ce mariage-là.

LA MONTAGNE.

Cela est admirable! Point de tricherie, au moins.

M. DUBUISSON.

On te dit vrai.

LA MONTAGNE, *à Léandre.*

Oh bien! en ce cas-là, démasquez-vous, monsieur le jardinier, tout est découvert.

LÉANDRE, *se mettant à genoux.*

Mon père, je vous demande mille pardons.

M. ORGON, *en l'embrassant.*

Ah! mon fils, mon cher enfant, je t'ai cru mort, je te retrouve, je te pardonne tout. Monsieur Dubuisson?

M. DUBUISSON.

Je suis tout prêt à vous tenir ma parole; mais cependant j'hésitois à donner ma fille à monsieur Caton, à cause des dépenses excessives dont je le soupçonnois, et c'est notre faux jardinier qui les faisoit.

M. ORGON.

Que cela ne vous inquiète point; quelques dépenses qu'il puisse faire, j'ai assez de bien pour les soutenir.

MATHURINE.

On a sarvi, monsieur.

M. DUBUISSON.

Allons nous mettre à table; remettons le bal après le souper.

M. CATON.

Je viens, ma foi, de l'échapper belle.

LUCAS.

Et moi, palsanguenne, j'ai fait un biau coup. Avouez tretous, que je sis un habile homme.

FIN DU GALANT JARDINIER.

L'HOMME
A BONNE FORTUNE,

COMÉDIE,

PAR BARON,

Représentée, pour la première fois, le 18 décembre 1686.

NOTICE SUR BARON.

Michel Baron naquit à Paris le 22 octobre 1653. Son père et sa mère étoient comédiens de l'hôtel de Bourgogne; l'un y jouoit les rois, et l'autre les premiers rôles tragiques et comiques. Leur véritable nom étoit Boyron, mais Louis XIII les ayant appelés plusieurs fois Baron, ce nom resta à la famille.

Baron fils, devenu orphelin à l'âge de huit ans, entra dans la troupe des petits comédiens de monseigneur le dauphin. Molière, qui avoit remarqué ses dispositions, l'attacha à son théâtre, et se plut à former son talent. Le jeune acteur, ayant essuyé des mauvais traitements de la part de madame Molière, retourna avec ses premiers camarades, qu'il quitta bientôt pour revenir avec Molière.

Ce ne fut qu'après la mort de son maître que Baron entra à l'hôtel de Bourgogne, où il acquit la réputation du plus grand comédien, jouant également bien non seulement le tragique et le

comique, mais les differents emplois de ces deux genres.

Ce célèbre comédien, dont Molière avoit soigné l'éducation, devint auteur. Sa première pièce, LE RENDEZ-VOUS DES TUILERIES OU LE COQUET TROMPÉ, comédie en trois actes, en prose, parut le 3 mars 1685. Le 6 juillet de la même année, Baron fit jouer LES ENLÈVEMENTS, comédie en un acte et en prose.

L'HOMME A BONNE FORTUNE, comédie en cinq actes, en prose, qu'il donna le 29 janvier 1686, eut, pendant vingt-trois représentations, un grand succès qui s'est toujours soutenu. LA COQUETTE ET LA FAUSSE PRUDE, comédie en cinq actes, en prose, représentée pour la première fois le 18 décembre 1686, fut jouée vingt-cinq fois. LE JALOUX, mis au théâtre le 17 décembre 1687, eut d'abord quatorze représentations, mais son succès ne s'est pas soutenu. Dans l'année 1689, Baron donna successivement LES FONTANGES MALTRAITÉES OU LES VAPEURS, comédie en un acte, en prose, LA RÉPÉTITION, comédie en un acte, en prose, et LE DÉBAUCHÉ, comédie en cinq actes, en prose. Ces trois pièces

furent froidement accueillies et n'ont pas été imprimées.

L'Andrienne, comédie en cinq actes, en vers, imitée et presque traduite de Térence, parut le 16 novembre 1703, et eut un grand succès.

Les Adelphes ou l'École des pères, autre comédie en cinq actes, en vers, également imitée de Térence, fut donnée pour la première fois le 3 janvier 1705, et eut sept représentations.

Lors de la réunion du théâtre de l'hôtel de Bourgogne à celui de la rue Guénégaud en 1680, Baron y passa avec Charlotte Lenoir de la Thorillière, son épouse; tous deux en firent l'ornement jusqu'en 1691, époque de leur retraite. Ils y rentrèrent tous deux vingt ans après. Quoique Baron eût alors 67 ans, il jouoit encore des premiers rôles et des amoureux, tels que le Cid et le Menteur.

Le 3 septembre 1729, il s'évanouit en jouant le rôle de Venceslas, et mourut le 22 décembre de la même année, âgé de soixante seize ans et

deux mois. Jean-Baptiste Rousseau a fait pour le portrait de Baron les quatre vers suivants :

Du vrai, du pathétique il a fixé le ton;
De son art enchanteur l'illusion divine
Prêtoit un nouveau charme aux beautés de Racine,
Un voile aux défauts de Pradon.

PERSONNAGES.

MONCADE, amant de Léonor.
ÉRASTE, amant de Lucinde.
PASQUIN, valet de Moncade.
ERGASTE, homme aposté.
UN LAQUAIS d'Araminte.
UN LAQUAIS de Cidalise.
UN LAQUAIS de Lucinde.
LUCINDE, amante de Moncade.
LÉONOR, sœur d'Éraste.
ARAMINTE, amante de Moncade.
CIDALISE, amante de Moncade.
MARTHON, suivante de Lucinde.

La scène est à Paris, dans la maison de Lucinde.

L'HOMME
A BONNE FORTUNE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LÉONOR, ÉRASTE, MARTHON.

LÉONOR.

Oui, mon frère, le dessein d'épouser Lucinde devient un dessein très inutile, si l'on ne la détrompe de Moncade.

MARTHON, *à Éraste.*

Elle l'aime, vous ne l'ignorez pas. Elle est veuve, et je sais bien, moi, que si l'on n'y donne ordre, et promptement, elle n'attendra pas qu'elle ait vingt-cinq ans pour épouser Moncade, quoiqu'elle ait peu de temps à attendre. Comptez sur ce que je vous dis. Depuis quelques années que je suis avec elle, je dois la connoître.

LÉONOR, *à Éraste.*

L'intérêt de votre amour à part, que pensera Damis, son oncle et son tuteur, s'il la trouve mariée

sans en être averti? Ne sera-t-il pas en droit de se plaindre de nous, lui qui nous a priés de venir loger avec elle, de veiller à sa conduite et de lui en rendre compte?

ÉRASTE.

Je vois tout cela comme vous le voyez : mon amour ne me dit que trop ce que je devrois faire; mais je crains de déplaire à Lucinde; et, d'ailleurs, ces moyens....

MARTHON, *l'interrompant.*

Eh! pendant toutes ces irrésolutions, Moncade, peut-être, épousera Lucinde.

ÉRASTE, *à Léonor.*

Que faut-il donc que je fasse?

LÉONOR.

Satisfaire à votre promesse, avertir Damis de tout ce qui se passe, lui déclarer votre passion pour sa nièce, n'oublier rien de ce qui peut servir à vous rendre heureux.

ÉRASTE.

Je ne pourrai jamais.

MARTHON.

Eh! que de fausses délicatesses!

ÉRASTE.

Mais, ma sœur, de grâce....

LÉONOR, *l'interrompant.*

Mon frère, en un mot, voulez-vous épouser Lucinde ou non?

ÉRASTE.

Si je le veux!

LÉONOR.

Faites donc ce que l'on vous dit; nous aurons soin du reste.

ÉRASTE.

Mon bonheur est entre vos mains.

MARTHON.

Adieu donc. *(Éraste sort.)*

SCÈNE II.

LÉONOR, MARTHON.

LÉONOR.

MARTHON, que fait Lucinde?

MARTHON.

Je viens de l'habiller; elle sera bientôt ici.

LÉONOR.

Ne saurions-nous trouver le moyen de faire donner Moncade dans quelque panneau?

MARTHON.

Bon! il donnera le plus aisément du monde dans tous ceux qu'on voudra; mais je vous avertis qu'il s'en tire encore avec plus de facilité qu'il n'y donne.

LÉONOR.

Malgré tout cela, Marthon, il faut servir mon frère, tu me l'as promis.

MARTHON.

Je n'ai déja pas mal commencé; et, pendant ces deux jours que Moncade a été à la campagne, vous

croyez bien que je n'ai rien oublié pour jeter des soupçons dans l'esprit de Lucinde.

LÉONOR.

La voici.

SCÈNE III.

LUCINDE, LÉONOR, MARTHON.

LÉONOR, *à Lucinde.*

QU'AVEZ-VOUS donc, madame? que vous me paroissez triste!

LUCINDE.

Je ne sais, madame; je n'ai point dormi.

LÉONOR.

Les gens qui troublent votre repos ne prennent peut-être pas assez de soin de vous le rendre?

LUCINDE.

Vous êtes trop bonne, madame, de vouloir bien prendre part à ce qui me regarde.

LÉONOR.

Je vous avoue que je voudrois vous voir plus tranquille.... (*Lucinde tourne la tête vers l'appartement de Moncade.*) Que vous prêtez peu d'attention à ce que je vous dis! Il faut être autant de vos amies que j'en suis....

LUCINDE, *l'interrompant.*

Mais, point, madame : il me semble que je vous écoute; et quand cela ne seroit pas, devriez-vous prendre garde à ce que je fais?



LÉONOR.

Si je le dois, madame? est-ce que je ne m'intéresse pas à tout ce qui vous touche? Croyez-vous que je verrois avec plaisir des gens abuser de votre bonne foi? Ne me seroit-il point sensible de vous voir faire une injuste préférence, et ne devrois-je point m'efforcer à vous faire connoître la différence des cœurs qui s'attachent à vous? Croyez-moi, madame, j'en connois, et vous les connoissez comme moi, qui ne vous aiment que pour vous, qui sacrifieroient....

LUCINDE, *à Marthon, en tournant encore la tête du côté de l'appartement de Moncade.*

Marthon, avez-vous vu....

LÉONOR.

Madame, je vois bien que je vous embarrasse.

LUCINDE.

Madame, je vous demande pardon. Je vous avoue.....

LÉONOR, *l'interrompant, et se retirant.*

Je vous laisse.

LUCINDE, *voulant la retenir.*

Eh! non, madame. *(Léonor sort.)*

SCÈNE IV.

LUCINDE, MARTHON.

MARTHON.

Il est vrai que vous avez quelquefois des distractions....

LUCINDE, *l'interrompant.*

Marthon?

MARTHON.

Madame?

LUCINDE.

Est-il sorti?

MARTHON.

Qui?

LUCINDE.

Est-il sorti, te dis-je?

MARTHON.

Éraste?

LUCINDE.

Non.

MARTHON.

Votre laquais?

LUCINDE.

Qui te parle de mon laquais? Moncade est-il sorti?

MARTHON.

Je ne pense pas seulement qu'il soit éveillé..... Depuis quelque temps vous devenez si difficile à servir, qu'il faudroit une plus grande pénétration

et une plus grande patience que la mienne pour pouvoir vous entendre et pour pouvoir durer avec vous. Suis-je maître, moi, de vos distractions et de vos caprices? et ne diroit-on pas que je suis cause que vous n'êtes pas toujours aimée?

LUCINDE.

Marthon!

MARTHON.

Madame?

LUCINDE.

Vous plairoit-il de vous taire?

MARTHON.

Non, madame. C'est bien ma faute, vraiment, si Moncade a passé deux jours sans vous voir! Que vous êtes coiffée mal à propos de ce petit vilain-là!

LUCINDE.

Marthon!

MARTHON.

Madame!

LUCINDE.

Encore une fois, vous plairoit-il de vous taire?

MARTHON.

Non, madame. Vous m'avez prise pour parler; et je parle, et je parlerai.

LUCINDE.

Eh bien! Marthon, je vous défends de vous taire. Je ne sais plus que ce moyen-là pour vous empêcher de parler.

MARTHON.

Vous savez bien que le médecin me dit hier, devant vous, que j'avois une réplétion de paroles si excessive, que si je n'y donnois ordre.... Voyez-vous, madame, le silence m'est mortel!

LUCINDE.

Ah! parlez, Marthon.

MARTHON.

Ah! je me sens déja soulagée. Dites-moi un peu, madame, dans le temps que vous me rompiez tant la tête à force de m'exagérer que le plus heureux état que puisse souhaiter une femme est celui d'être veuve, et que pour rien au monde vous ne vous remarieriez, qui seroit venu vous proposer pour mari, ou pour amant (aussi bien en ce temps-ci n'y fait-on guères de différence), un homme toujours inquiet, toujours bizarre, toujours content de lui, jamais content des autres, amoureux aujourd'hui, demain perfide, qu'eussiez-vous dit?

LUCINDE.

On m'auroit vivement offensée.

MARTHON.

Ah! pour offensée, non. Si cela étoit, vous sentiriez l'outrage que vous vous faites, et la honte que vous recevez.

LUCINDE.

Moi?

MARTHON.

Vous, madame. N'aimez-vous pas Moncade? C'est son portrait que je viens de faire.

LUCINDE.

Comme vous le peignez, Marthon!

MARTHON.

Comme il est, madame, et comme il devroit vous paroître. Tant qu'il n'a eu dessein que de vous plaire et d'être aimé de vous, le plus joli homme du monde étoit Moncade; mais, dès qu'il a vu que vous le vouliez toujours fidèle et toujours amoureux, a-t-il seulement pu se résoudre à conserver les moindres égards pour vous? Que n'avez-vous pas fait pour lui? Songez, enfin, madame, que vous vous devez quelque chose à vous-même. Vous me pardonnerez bien la liberté que je vais prendre? Que voulez-vous qu'on pense d'un jeune homme, aimable, sans bien, logé chez vous sous le nom de votre parent, et qui n'a jamais été en état de faire de dépense que depuis que vous l'aimez? Je veux que le dessein de l'épouser puisse justifier votre conduite; mais, en attendant, vous laissez penser, vous laissez dire, et insensiblement, vous vous faites une réputation qui ne vous fait pas grand honneur. Je crois, j'en jurerois même, que votre passion n'est point allée au-delà des regards et de la parole; mais, madame, est-on obligé de croire ce que Marthon croit de vous? Le monde, qui n'est pas bon, mène souvent la passion des autres plus loin qu'elle n'est allée. Pensez à votre gloire et à votre repos.... Mais, madame, où allez-vous?

LUCINDE.

Je ne sais. Moncade seroit-il éveillé?.... Mais, non. Vas-y toi-même : examine ses actions, ses discours, et m'en rapporte jusqu'aux moindres paroles.

MARTHON.

Ce sont des soins bien inutiles! j'aurai toujours mal entendu si je ne le peins constant, amoureux, fidèle. *(Lucinde sort.)*

SCÈNE V.

PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

Ah! te voilà, Pasquin? que cherches-tu donc tant?

PASQUIN.

Je cherchois une folle, je t'ai trouvée : je ne cherche plus rien, comme tu vois.

MARTHON.

Tu n'es pas mal impertinent! Puis-je voir ton maître?

PASQUIN.

Non, il n'est encore éveillé que pour lui. Avant qu'il ait niaisé tout son saoûl, dans un fauteuil et à sa toilette, il a, ma foi, encore plus d'une bonne demi-heure à dormir.

MONCADE, *appelant de sa chambre.*

Eh! eh! Pasquin?

PASQUIN, *à haute voix.*

Monsieur?

MARTHON, *voulant s'en aller.*

Je reviendrai dans un moment.

PASQUIN.

Tu n'aimes pas les nudités, à ce que je vois? Attends; aide-moi, je te prie, à porter la toilette ici.

MARTHON.

Pourquoi?

PASQUIN.

Il dit qu'il fume dans sa chambre.

MARTHON.

J'ai peur qu'il ne fume dans sa tête beaucoup plus que dans sa chambre!

(*Pasquin et Marthon prennent une toilette qui est à l'entrée de la chambre de Moncade, et la placent dans un coin du théâtre.*)

MONCADE, *appelant encore de sa chambre.*

Allons donc, eh!

PASQUIN, *à haute voix.*

On y va. Comme diable il crie! ne diroit-on pas qu'il a bien des affaires?

(*Marthon s'en va.*)

SCÈNE VIII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Eh! que dira Cidalise quand elle ne vous verra plus sa montre?

MONCADE.

M'habilleras-tu, te dis-je?

PASQUIN.

Eh! vous ne vouliez pas sortir.

MONCADE.

Je ne sais ce que je ferai. J'ai bien envie de passer la journée ici. Non, il faut que je sorte. (*Croyant entendre du bruit.*) On frappe : n'est-ce point encore quelque laquais?

PASQUIN.

Non, monsieur, personne n'a frappé. Avouez que c'est un fatigant mérite que celui d'être un joli homme, et de ne pouvoir pas faire un pas sans être couru de tout le monde? Il y a quelques chagrins et quelques périls à essuyer, oui, quand on est fait comme vous.

MONCADE.

Il y a des moments où je voudrois n'être point fait comme je suis, et où je donnerois toutes choses au monde pour être fait comme toi. Ne saurois-tu point quelque secret pour me faire haïr?

PASQUIN.

Oui, monsieur, et facile même. Vous n'avez qu'à continuer de vivre comme vous vivez, et je vous garantis haï et méprisé de tout le genre humain. (*Entendant frapper.*) On heurte, ce coup-ci.

MONCADE.

Ouvre.

PASQUIN, *après avoir été ouvrir.*

C'est de la part de Cidalise.

SCÈNE IX.

MONCADE, PASQUIN, LE LAQUAIS DE CIDALISE.

LE LAQUAIS, *à Moncade.*

MONSIEUR, j'ai donné une lettre et une montre.

MONCADE, *lui donnant l'agrafe.*

Je sais ce que c'est. Tiens, donne-lui cela.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE X.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part.*

CE qui vient de la flûte s'en retourne au tambour.

MONCADE.

Te voilà bien étonné?

PASQUIN.

Moi? point; je trouve cela le mieux du monde: aimer celle-ci aujourd'hui, demain la trahir; pren-

dre de l'une pour donner à l'autre; fausses confidences, noirceurs, billets sacrifiés, flatteries, médisances : bagatelles! me voilà prêt à tout. Nous n'en serons pas plus riches à la fin; mais nous rirons bien : n'est-ce pas, monsieur?

MONCADE.

Ah! je suis ravi de te voir raisonnable.

PASQUIN.

Ah! monsieur, qu'un diable et un ermite vivent ensemble quelque temps, l'ermite deviendra diable, ou le diable ermite; j'en suis absolument convaincu. Çà, voyons qui sera la malheureuse que vous allez mettre en réputation par quelque nouvelle perfidie? car aussi bien vois-je clairement que votré tendresse est usée pour la marquise.

MONCADE.

Laquelle?

PASQUIN.

Hélas! celle à qui vous juriez, il n'y a pas longtemps, de n'être jamais infidèle.

MONCADE.

Non, je ne l'aime plus.

PASQUIN.

Vos feux ne sont guère plus véhéments pour cette bonne dame à qui je portai votre portrait le même jour?

MONCADE.

Ah! fi! je ne la puis souffrir; elle met du blanc.

PASQUIN.

Et l'autre, sa bonne amie?

MONCADE.

Elle n'a point d'esprit.

PASQUIN.

Et la veuve de ce conseiller?

MONCADE.

Elle n'est pas riche.

PASQUIN.

Et sa sœur?

MONCADE.

Elle ne peut souffrir l'odeur du tabac.

PASQUIN.

L'odeur du tabac?.... Eh! mort de ma vie! de toutes celles-là, il n'y en a pas une dont vous ne m'ayez rompu la tête.... « Ah! Pasquin, disiez-vous, « elle est toute charmante! Je l'aimerai « toute ma vie. Je souffrirois mille morts plutôt « que d'avoir conçu le dessein de changer... » Je vous écoute, je la regarde, je l'examine; je trouve que vous avez raison. Pour le lendemain, je suis un sot. Elle n'a pas le cœur délicat; ses manières sont rudes : elle vous aime trop, elle est jalouse, ou bien indifférente; elle ne peut souffrir l'odeur du tabac. Enfin vous leur trouvez toujours quelque défaut pour justifier votre inconstance.

MONCADE.

Que t'importe?

PASQUIN.

Comment donc! que m'importe? Vous ne contez pour rien mille faux serments que je fais tous les jours?

MONCADE.

Pourquoi les fais-tu ?

PASQUIN.

Pour rétablir votre réputation chancelante.

MONCADE.

Qui t'a chargé de ce soin ?

PASQUIN.

Ah! ah! ceci n'est pas mauvais; qui m'en a chargé, dites-vous ?

MONCADE.

Oui.

PASQUIN.

Mon honneur.

MONCADE.

L'honneur de Pasquin ?

PASQUIN.

Assurément. Ne voudriez-vous pas que j'aidasse à confirmer partout que le plus scélérat, le plus vain, le plus infidèle, le moins amoureux homme du monde, c'est vous ?

MONCADE.

Cela ne me plairoit point du tout.

PASQUIN.

Eh! que voulez-vous que je dise à de semblables discours ? car vous ne voyez là que l'ébauche du portrait qu'on me fait de vous tous les jours. Que faut-il donc que je réponde ?

MONCADE.

Rien; te taire, et commencer dès à présent.

PASQUIN.

Oh! monsieur, qui ne dit mot, consent, et je ne veux point qu'on croie dans le monde que je connoisse votre caractère, et que je l'approuve, puisque je reste avec vous ; et, d'ailleurs, par ma foi, je ferois bien mes affaires et les vôtres, car enfin, voyez-vous, chacun songe à son petit intérêt. Je n'aurois qu'à me taire, vraiment, sur cent questions que l'on me fait : « Mon pauvre Pasquin, me « dit l'une, tiens, voilà une bague, je te prie, ap- « prends-moi ce que fait ton maître. A quelle « heure est-il revenu ? Comment est-il quand il « ne me voit pas ? Songe-t-il à moi ? Te parle-t-il « de moi ? Est-il inquiet, joyeux, triste, gai, mé- « lancolique, content, taciturne, évaporé, cha- « grin, plaisant, sage, fou ?... » Que diable sais-je ? et cent mille autres de semblable nature.

MONCADE.

Eh bien ! que réponds-tu pour lors ?

PASQUIN.

Selon la bague.

MONCADE.

Ah ! je savois bien que chez toi mon honneur et le tien marchoient bien loin après ton intérêt..... Changeons de discours. Sais-tu bien une chose ?

PASQUIN.

Qu'est-ce ?

MONCADE.

Je crois que je suis amoureux.

PASQUIN.

Quoi! amoureux? là, ce qu'on appelle amoureux de bonne foi?

MONCADE.

Oui, te dis-je, amoureux.

PASQUIN.

Mais, parlez-vous là sérieusement?

MONCADE.

Veux-tu que je me donne au diable pour te le faire croire?

PASQUIN.

Et Lucinde?

MONCADE.

Oh! Lucinde, Lucinde! elle n'en saura rien.

PASQUIN.

Tant mieux pour vous.... Mais, dites-moi, combien cela durera-t-il?

MONCADE.

Tu m'en demandes trop, comme si l'on pouvoit répondre de cela!

PASQUIN.

La connois-je?

MONCADE.

Tu la connois.

PASQUIN.

Il faut que vous l'aimiez depuis fort peu, car je ne vous en ai jamais ouï parler.

MONCADE.

A peu près.

PASQUIN.

Est-elle belle?.... Bon! peste du sot! est-ce à présent qu'il faut vous le demander? Vous me le direz dans peu de temps. Où loge-t-elle? loin d'ici?

MONCADE.

Non.

PASQUIN.

Tant mieux; car dans les commencements c'est une fatigue de diable, quand il faut porter réglément trois billets tous les jours.

MONCADE.

Tu n'auras pas grand'peine à le faire; tu les donneras sans sortir.

PASQUIN.

Et comment?

MONCADE.

Elle loge ici.

PASQUIN.

C'est Léonor?

MONCADE.

Tu l'as dit.

PASQUIN.

Ah! monsieur....

MONCADE, *l'interrompant.*

Qu'as-tu?

PASQUIN.

Songez-vous bien à ce que vous faites?

MONCADE.

Fort bien.

PASQUIN.

Léonor, amie de Lucinde, à sa vue! Vous n'y songez pas, ou vous voulez vous perdre absolument. Eh! monsieur, où est la probité, l'honneur? Songez-vous, dis-je....

MONCADE, *l'interrompant.*

J'aime les moralités; elles endorment.

PASQUIN, *voyant paraître Marthon.*

Tenez, monsieur, voilà Marthon; instruisez-la de tout ce beau dessein.

SCÈNE XI.

MARTHON, MONCADE, PASQUIN.

MONCADE, *à Marthon.*

Eh! bonjour, Marthon; que voulez-vous?

MARTHON.

Vous donner le bonjour, monsieur. J'ai à vous parler de la part de madame.

MONCADE, *à Pasquin.*

Mon justaucorps. (*Il s'habille pendant toute cette scène, sans écouter Marthon.*)

MARTHON.

Si je n'avois cru rendre service à madame et à vous, monsieur, je ne me serois pas chargée de vous parler. Je me suis flattée que vous écouteriez agréablement ce que j'ai à vous dire; vous savez si je suis dans vos intérêts? cela me fait peine de voir que vous ne vouliez pas devenir heureux. Que ne donnerois-je pas pour vous voir faire de sérieuses

réflexions sur votre humeur! Pour moi, je vous crois trop honnête homme pour ne vous pas reprocher quelquefois votre conduite avec Lucinde.

MONCADE, *à Pasquin.*

Ma montre.

MARTHON.

Oseroit-on vous dire que vos sentiments, dispersés à vingt coquettes, ne vous rendront ni plus aimable ni plus heureux? A qui devroient-ils être fidèles, ces sentiments que nous ne voyons plus, si ce n'est à la plus tendre, et peut-être à la plus aimable personne du royaume? Croyez-moi, monsieur, et vous croirez une fille toute affectionnée à vos intérêts; soyez heureux pendant que vous pouvez l'être : il vient un temps où le désir de le devenir n'est plus qu'un désir désespérant. Vous ne serez pas toujours aimable, et vous ne trouverez pas toujours une Lucinde qui vous aime.

MONCADE, *à Pasquin.*

Mon épée.

MARTHON.

Cinquante mille écus et Lucinde, en ce temps-ci, la jolie somme! Cela devroit être bien tentant pour vous, et je ne sache guères que vous qui voulût s'aviser de n'être point tenté de tout cela.

MONCADE, *à Pasquin.*

Ma bourse.

MARTHON.

En vérité, monsieur, vous avez beau dire et beau faire, à quelque usage que vous prétendiez

mettre tout le mérite que vous avez, et vous en avez beaucoup, si l'on en croit les connoisseurs, je veux devenir la plus grande demoiselle de Paris s'il peut jamais vous valoir cinquante mille écus et Lucinde.

MONCADE, *à Pasquin.*

Ma perruque.

MARTHON.

Ce que je vous dis devroit-il vous paroître assez désagréable pour ne vouloir pas seulement me dire un mot?

MONCADE, *lui faisant remarquer sa mise.*

Suis-je bien, Marthon?

MARTHON.

Eh! vous n'êtes que trop bien, et nous en enrageons.

MONCADE, *à Pasquin.*

Mes gants, mon chapeau. (*A Marthon.*) Adieu, Marthon. (*A Pasquin, en s'en allant.*) Eh! Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

MONCADE.

Écoute. (*Il parle bas à Pasquin et puis s'en va.*)

SCÈNE XII.

PASQUIN, MARTHON.

MARTHON, *à part.*

PAR ma foi, voilà un vilain petit homme. (*A Pasquin.*) Et toi, t'imagines-tu que je m'accommode de tes froideurs et de tes absences d'amour?

PASQUIN.

J'aime les moralités, elles endorment.

MARTHON.

Va, va, traître! je t'apprendrai....

PASQUIN, *l'interrompant.*

Tu ne sais ce que tu dis.

MARTHON.

Comment! à une fille comme moi, un homme comme toi? Scélérat! infâme!

PASQUIN, *l'interrompant.*

Laisse, laisse ces beaux noms, ces noms illustres, à l'indigne petit-maître que je sers. Donne-m'en de plus doux et qui me conviennent.

MARTHON.

A toi des noms plus doux?

PASQUIN.

Ah! pardon, ma fille; j'ai la tête si pleine des folies de Moncade....

MARTHON, *l'interrompant.*

Et des tiennes?

PASQUIN.

Que sans penser que tu fusses là....

MARTHON, *l'interrompant.*

Manière de justification assez obligeante! Je t'en tiendrai compte.

PASQUIN.

Je te redisois les mêmes paroles qu'il m'a dites lorsque j'ai voulu fronder sa conduite.

MARTHON.

Je le crois. Tu sais que j'ai à me plaindre de toi, et que je trouve fort mauvais.....

PASQUIN, *l'interrompant, en lui faisant remarquer sa mise.*

Suis-je bien, Marthon?

MARTHON.

Ah! traître! tu copies Moncade; mais ne pense pas que je sois assez folle pour copier Lucinde.

PASQUIN.

Adieu, mon enfant. Je vous donne le bonjour.

MARTHON.

La peste soit du maroufle!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARAMINTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Je vais savoir si l'on peut voir madame.

ARAMINTE.

Eh! mon enfant, dis-moi un peu, je te prie, Moncade est-il ici?

LE LAQUAIS.

Je ne sais; je ne crois pas. Sonnerai-je, madame?

ARAMINTE.

Oui, sonne. (*Le laquais tire un cordon de sonnette.*) (*A part.*) Où peut être Moncade? Sa conduite ne me satisfait point. Il a le don de gâter tout ce qu'il fait d'agréable dans le même moment qu'il le fait; et le peu d'empressement qu'il marque pour me voir, détruit le plaisir que j'ai reçu de la montre qu'il m'a envoyée ce matin.

SCÈNE II.

MARTHON, ARAMINTE, LE LAQUAIS.

MARTHON, *au laquais.*

Eh bien! qui diantre te fait sonner si fort?

LE LAQUAIS.

On demande madame. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

ARAMINTE, MARTHON.

ARAMINTE, *à Marthon.*

Que fait-elle?

MARTHON.

Elle n'a point dormi de toute la nuit; elle vient de s'assoupir tout à l'heure. Si vous voulez pourtant, j'irai lui dire....

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Non, Marthon, j'attendrai qu'elle soit éveillée.

MARTHON.

Ou que Moncade soit revenu.

ARAMINTE.

Pourquoi Moncade?

MARTHON.

Pour vous tenir compagnie, en attendant madame.

ARAMINTE.

Je n'ai que faire de Moncade.

MARTHON.

Et, cependant, madame (pardonnez-moi si je vous parle si librement), il court un bruit que vous ne le haïssez pas.

ARAMINTE.

Moi?

MARTHON.

Tout le monde dit qu'il vous aime, du moins.

ARAMINTE.

Tout le monde a menti, Marthon; et s'il est vrai que certains rapports entre les gens forment ordinairement les passions, je ne me tiendrois guères plus coupable de l'aimer que de lui avoir inspiré de l'amour. De grâce, quand vous entendrez de pareilles sottises.... Mais qui prend donc plaisir à semer des bruits de la sorte? Moncade lui-même n'y auroit-il point de part?

MARTHON.

Eh! madame, à quoi vous arrêtez-vous? ce qui vous fâche fait aujourd'hui la gloire de la plupart des dames, et le plaisir de faire dire qu'on les aime l'emporte sur celui d'être aimées véritablement.

ARAMINTE.

Je ne suis point de celles-là, Marthon; et Moncade seroit de tous les hommes celui de qui je voudrois le moins qu'on le dît.

MARTHON.

C'est cependant, dit-on, la coqueluche de Paris?

ARAMINTE.

Ce n'est pas la mienne.

MARTHON.

Il a de l'esprit, pourtant.

ARAMINTE.

Je le trouve d'une sottise et le plus ennuyeux personnage.....

MARTHON, *l'interrompant.*

Il est bien fait.

ARAMINTE.

Cela se peut-il dire? Je ne le puis souffrir.

MARTHON.

Pour écrire, personne n'écrit mieux que lui.

ARAMINTE.

Que dites-vous? Il est vrai que je n'ai point vu de ses lettres; mais, enfin, à ses manières, je le crois incapable de rien faire de bien.

MARTHON.

Ah! j'en connois d'assez difficiles qui ne laisseroient pas de s'en accommoder.

ARAMINTE.

Eh! qui, Marthon?

MARTHON.

Quel intérêt y prenez-vous?

ARAMINTE.

J'ai des raisons pour le savoir.

MARTHON.

J'en ai peut-être pour ne vous pas le dire.

ARAMINTE.

Je t'en conjure.

MARTHON.

Que vous importe?

ARAMINTE.

Je voudrois connoître la malheureuse qui s'attacheroit si mal à propos.

SCÈNE IV.

ARAMINTE, MARTHON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à Marthon.*

CIDALISE demande à voir madame.

MARTHON, *à Araminte.*

Tenez, voilà justement une de ces malheureuses.

(*Elle entre chez Lucinde et le laquais sort.*)

SCÈNE V.

CIDALISE, ARAMINTE.

CIDALISE.

Vous voilà bien seule, madame?

ARAMINTE.

Vous voyez, madame.

CIDALISE.

Où est Lucinde, madame?

ARAMINTE.

J'attends qu'elle soit éveillée.

CIDALISE.

Il faut que je fasse la même chose, puisqu'aussi bien je viens de renvoyer mon carrosse.

ARAMINTE.

J'ai le mien là-bas, madame, dont vous pouvez librement disposer.

CIDALISE.

Pourrois-je être mieux qu'avec vous, madame?

ARAMINTE.

Je sais des gens que vous me préféreriez sans peine.

CIDALISE.

C'est du moins quelque chose que je vous le dise.

ARAMINTE.

C'est peu de chose lorsque l'on est instruite du contraire. (*Remarquant sur Cidalise l'agrafe de diamants qu'elle a envoyée à Moncade.*) Mais, que vois-je?

CIDALISE.

Que voyez-vous, madame?

ARAMINTE.

J'admire votre attache. Les diamants en sont fort nets! ils sont tout-à-fait bien mis en œuvre!

CIDALISE.

La trouvez-vous belle, madame?

ARAMINTE

Fort belle, madame.

CIDALISE.

Je suis ravie qu'elle soit de votre goût.

ARAMINTE.

Il n'y a pas long-temps que vous l'avez, madame?

CIDALISE.

Il y a très long-temps, madame; mais je la porte rarement.



ARAMINTE.

(*A part.*) Me tromperois-je? (*Examinant l'agrafe de très près.*) Avec votre permission, madame. Non, madame, il n'y a pas si long-temps que vous dites.

CIDALISE.

Je vous dis vrai, madame.

ARAMINTE.

Je sais ce que je dis, madame.

CIDALISE.

Et moi, madame, je sais que vos questions commencent à me lasser.

ARAMINTE.

Mais, de grâce, dites-moi comment vous l'avez eue.

CIDALISE.

Je n'ai point de compte à vous rendre là-dessus.

ARAMINTE.

Où l'avez-vous achetée?

CIDALISE.

Finissons, s'il vous plaît.

ARAMINTE.

Elle ne vous coûte guères.

CIDALISE, *reconnoissant sur Araminte la montre qu'elle a envoyée à Moncade.*

Elle me coûte, madame, elle me coûte autant que vous avez payé de votre montre.

ARAMINTE.

Quel galimatias me faites-vous, madame? Qu'a de commun ma montre avec l'attache dont je vous parle?

CIDALISE.

Madame, n'entrons point dans un éclaircissement fâcheux. Dans ces sortes d'affaires, le meilleur est de passer la chose sous silence. Il s'en trouve de bien plus malheureuses. Dans cette aventure, du moins, si nous perdons un amant, nous retrouvons nos bijoux. Je vais vous rendre votre attache, ou je la garderai, si vous en voulez faire autant de la montre.

ARAMINTE.

Non, madame; je ne veux rien garder qui me donne le moindre souvenir du plus scélérat de tous les hommes!

CIDALISE, *lui rendant l'agrafe.*

Tenez, madame, voilà votre attache.

ARAMINTE, *lui rendant la montre.*

Et voilà votre montre.

SCÈNE VI.

MARTHON, ARAMINTE, CIDALISE.

MARTHON.

Quel troc faites-vous là? que je voie.

CIDALISE.

Ce n'est rien, Marthon. *(A Araminte.)* Adieu, madame; je vais prendre votre carrosse.

ARAMINTE.

Ne le gardez pas.

CIDALISE.

Je ne vais qu'ici près.

MARTHON.

Madame va venir ici.

CIDALISE.

Je me suis souvenue d'une affaire pressée.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

ARAMINTE, MARTHON.

ARAMINTE.

TA maîtresse vient, dis-tu?

MARTHON.

Je l'entends.

ARAMINTE, *à part.*

Je prétends tout à l'heure me venger de la perfidie de Moncade.

(Marthon sort.)

SCÈNE VIII.

LUCINDE, ARAMINTE.

LUCINDE.

MADAME, je suis au désespoir de vous avoir fait attendre.

ARAMINTE.

Je suis venue ici pour vous dire la chose du monde qui doit vous surprendre le plus.

LUCINDE.

Ne tardez point, madame, je suis déja dans une impatience....

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Non, madame, s'il vous plaît; ce sera devant Moncade.

LUCINDE.

A-t-il quelque part dans ce que vous avez à me dire?

ARAMINTE.

Je veux vous faire connoître quel est le cœur d'un homme que vous estimez peut-être trop.

LUCINDE, *montrant la porte de l'appartement de Moncade.*

Madame, voilà la porte de son appartement.... (*Appelant.*) Marthon, Marthon!

SCÈNE IX.

MARTHON, ARAMINTE, LUCINDE.

MARTHON, *à Lucinde.*

MADAME?

LUCINDE, *montrant Araminte.*

Dites à Moncade que madame veut lui parler.

MARTHON.

Moncade? Il est sorti, madame, il y a plus d'une heure.

LUCINDE.

Voilà qui est bien....

(*Marthon sort.*)

SCÈNE X.

LUCINDE, ARAMINTE.

LUCINDE.

Je n'apprendrai donc point, madame, ce qu'il étoit, disiez-vous, si important que je susse?

ARAMINTE.

Outrage-t-on ainsi les gens! .. Non, madame, je vous le répète encore une fois, Moncade ne mérite pas d'être considéré par une personne comme vous.

LUCINDE.

Vous me paroissez assez bien instruite, madame : et la manière dont vous parlez de lui commenceroit à me déplaire, si vous continuiez à me cacher les raisons qui vous y obligent.

ARAMINTE.

Eh bien! madame, apprenez, à votre honte et à la mienne, que Moncade nous trompoit toutes deux, qu'il est le plus scélérat des hommes, et qu'enfin, désabusée par ses perfidies, j'ai cru que je devois vous tirer de l'erreur où vous êtes.

LUCINDE.

Vous m'obligez beaucoup, madame, quoiqu'un peu tard; et vous souffrirez, sans vous fâcher, s'il vous plaît, que je vous dise que vous vous consoleriez aisément de mon erreur si vous étiez encore dans la vôtre.

ARAMINTE.

Moncade m'a fait croire aisément tout ce qu'il a voulu, madame, et ce sont des éclaircissements qu'entre lui, vous et moi....

LUCINDE, *l'interrompant.*

Ah! madame, de pareils éclaircissements entre trois personnes sont ordinairement fâcheux. Évitons-les, et me donnez sans eux, je vous prie, toutes les marques que vous pourrez de son infidélité.

ARAMINTE.

Vous allez voir Moncade tout entier, madame.

LUCINDE, *à part.*

Ah! volage!

SCÈNE XI.

PASQUIN, ARAMINTE, LUCINDE.

PASQUIN, *à part, et restant dans le fond.*

On parle de mon maître.

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Je vous rendrai certaine....

LUCINDE, *à part.*

Perfide!

PASQUIN, *à part.*

C'est de lui.

ARAMINTE, *à Lucinde, en tirant une lettre de sa poche, et la lui présentant.*

Tenez, madame, lisez.



LUCINDE, *à part.*

Traitre! infidèle!

PASQUIN, *à part.*

Oh! c'est de lui assurément. Je le reconnois aux épithètes.... Écoutons.

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Vous saurez, je vous prie, que c'est la seule qui me soit restée de plus de trente lettres qu'il m'a écrites, et que j'aurois encore sans l'imprudence d'une de mes femmes, qui les lui laissa prendre dans ma cassette. Heureusement, j'avois celle-ci sur moi, elle suffit.

PASQUIN, *à part.*

Je crois que nous n'avons qu'à déloger au plus tôt.

(*Lucinde prend la lettre, et la lit tout bas.*)

ARAMINTE, *à Lucinde, après qu'elle a lu la lettre.*

Qu'en dites-vous, madame?

LUCINDE.

Hélas! madame, que dirois-je? Je ne dis rien.

ARAMINTE.

Vous prenez cette affaire avec bien de la modération!

LUCINDE.

Dans celles de cette nature, le bruit sert à peu de chose.

PASQUIN, *à part.*

Plût au ciel que nous en fussions quittes pour du bruit!

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Adieu, madame.

LUCINDE.

Madame, je vous donne le bon jour.

ARAMINTE.

Ne me rendez-vous pas ma lettre?

LUCINDE.

Non, madame, de grâce! laissez-la moi.

ARAMINTE.

Ces sortes de choses ne sont bonnes qu'entre les mains des personnes intéressées.

LUCINDE.

Elle ne sortira pas des miennes.

ARAMINTE.

Adieu donc, madame. (*Voyant que Lucinde se dispose à la reconduire, et l'en empêchant.*) Où allez-vous?

LUCINDE.

Madame, je vous laisse; aussi bien, ne suis-je guères en état....

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Rentrez donc. (*Elle s'en va.*)

SCÈNE XII.

LUCINDE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part, dans le fond*

Je le savois bien, moi, que nos bonnes fortunes nous feroient bien voir du pays.... Juste ciel!

LUCINDE, *apercevant Pasquin.*

Ah! Pasquin, où est ton maître?

PASQUIN.

Je crois qu'il est allé jouer quelque part.

LUCINDE.

Va-t'en lui dire qu'il vienne me parler tout à l'heure; mais tout à l'heure, entends-tu? Dis-lui que j'ai quelque chose à lui apprendre de la dernière conséquence; qu'il vienne incessamment. Amène-le avec toi. Entends-tu bien, au moins?

PASQUIN.

Eh! oui, madame, je n'entends que trop, et je n'ai que trop entendu.

LUCINDE.

Va donc vite. Attends, demeure : je vais lui écrire un mot; cela le pressera davantage. J'aurai fait dans un instant.

(Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XIII.

PASQUIN, *seul.*

Ah! c'est à ce coup-ci que nous voilà perdus sans ressource. Que la peste étouffe les coquets, la coquetterie et tous ceux qui l'ont inventée! Nous voilà pris au trébuchet.

SCÈNE XIV.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah! monsieur....

MONCADE.

Qu'y a-t-il?

PASQUIN.

Vous êtes perdu!

MONCADE.

Comment?

PASQUIN.

Monsieur, Araminte, cette maudite Araminte, par des raisons que je ne comprends pas... (*Il hésite à poursuivre.*)

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Elle a remis entre les mains de Lucinde la lettre que vous lui écrivîtes hier.

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Eh bien! Que voulez-vous davantage? ne devinez-vous pas la suite?

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Vous rêvez, je pense, avec votre *eh bien*.

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Eh bien! eh bien! eh bien! Oh! eh mal! de par tous les diables! Dites-le donc une fois.

MONCADE.

Attends; demeure ici.... je vais....

PASQUIN, *l'interrompant.*

On va me donner ordre de vous aller chercher.

MONCADE.

N'importe, je vais.... Je voudrois qu'Araminte fût montée?

PASQUIN.

Oh! qu'elle est laide à présent! N'est-ce pas, monsieur?

MONCADE.

Il faut....

PASQUIN, *l'interrompant.*

Voici Lucinde.

SCÈNE XV.

LUCINDE, MONCADE, PASQUIN.

LUCINDE, *à Pasquin, sans voir d'abord Moncade.*

TIENS, Pasquin, porte à Moncade. *(A Moncade, qu'elle aperçoit.)* Ah! vous voilà, monsieur? je suis ravie de vous trouver si à propos!

MONCADE.

Eh! madame, songez-vous encore que je suis au monde?

LUCINDE.

J'y ai songé du moins jusqu'ici; mais désormais....

MONCADE, *l'interrompant.*

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vos résolutions sont prises.

LUCINDE.

Plût au ciel que je ne t'eusse jamais vu, monstre, que je ne regarde qu'avec horreur!

PASQUIN, *à part.*

Cela commence assez bien.

MONCADE, *à Lucinde.*

Je reconnois, à ces termes, ceux qui vous les ont inspirés.

LUCINDE.

Et tu reconnoîtras, par les effets, la récompense qui t'est due.

MONCADE.

Je sais à qui je dois rendre grâces de l'indifférence que vous me marquez depuis quelque temps.

LUCINDE.

Ne t'en prends qu'à toi-même du mépris que, toute ma vie, je veux avoir pour toi.

MONCADE.

Vous m'apprîtes hier qu'il falloit que je commençasse à m'y accoutumer.

LUCINDE.

Infidèle! je n'ai jamais passé un jour sans te donner quelque marque de ma tendresse.

MONCADE.

C'en sont de bien tendres, madame, de répondre si mal aux empressements que l'on a de recevoir une lettre, sans daigner faire savoir aux gens... Mais, madame, ne parlons plus de cela.

LUCINDE.

Quelle lettre, perfide? que veux-tu dire?

MONCADE.

Ah! cessons ce discours, ou m'épargnez de semblables noms!

LUCINDE.

Non, non, je veux que tu t'expliques. Je me justifierai de tout aisément, et j'en aurai plus de plaisir à te convaincre après de la lâcheté la plus noire. Poursuis, encore une fois. De quelle lettre prétends-tu me parler?

MONCADE.

Eh! madame, à quoi tout cela est-il bon? De la lettre que Pasquin vous rendit hier.

LUCINDE.

A moi?

MONCADE.

A vous, madame.

LUCINDE.

Moi, j'ai reçu une lettre?

MONCADE.

Eh! vous-même, madame.

LUCINDE.

Que Pasquin m'a rendue?

MONCADE.

Lui-même.

LUCINDE.

Cela est faux.

MONCADE, *à Pasquin.*

Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur?

MONCADE.

N'écrivis-je pas une lettre hier?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

MONCADE.

Ne te dis-je pas de la porter à Paris?

PASQUIN.

Cela est vrai.

MONCADE.

A qui te dis-je de la rendre?

PASQUIN.

A qui?

MONCADE, *avec une feinte colère.*

Oui, coquin! à qui? N'étoit-ce pas à madame?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

MONCADE.

N'es-tu pas venu tout exprès?

PASQUIN.

J'en demeure d'accord.

MONCADE.

N'es-tu pas entré dans ce logis pour la donner?

PASQUIN.

Cela est certain.

MONCADE.

Eh bien! qu'en as-tu fait, bourreau? réponds.

PASQUIN.

Monsieur.....

MONCADE, *l'interrompant.*

Tu l'as perdue, n'est-ce pas?

PASQUIN.

Monsieur, quand je suis entré dans la chambre de madame, lorsque j'ai cru prendre la lettre pour la mettre entre ses mains.... (*Hésitant.*)

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Je ne l'ai pas trouvée.

MONCADE.

Ah! coquin! (*A Lucinde.*) Madame, je vous demande pardon. (*A Pasquin, en feignant de le menacer.*) Je ne sais qui me tient..... (*A Lucinde.*) Je suis au désespoir de vous avoir accusée aussi injustement que j'ai fait. (*A Pasquin.*) Cherche cette lettre, maraud..... Y avoit-il quelqu'un dans la chambre?

PASQUIN.

Il y avoit mille gens, monsieur.

MONCADE, *à Lucinde.*

Ma lettre sera perdue! Je suis au désespoir! On verra que je vous priois de venir passer à la campagne quelques heures avec moi, chez ma tante; et

ceux qui ne cherchent que l'occasion de vous déchirer.... Mais, de grâce, madame, puisque je n'ai pu vous déguiser mes sujets de chagrins, apprenez-moi ce qui vous agite si furieusement contre moi.

LUCINDE.

Ah! le détour est fort adroit, je l'avoue; et je serois peut-être assez bonne pour te croire, si le billet pouvoit s'accorder à ce que tu me dis. Je l'ai, ce billet; il est entre mes mains. Ne t'informe point de la manière dont il y est venu, et voyons comme tu feras pour tourner à mon avantage tout le mépris qui y paroît pour moi.

MONCADE.

Du mépris pour vous?

LUCINDE.

Oui, cruel! et dans toute son étendue. (*Elle tire de sa poche la lettre qu'Araminte lui a laissée.*) Écoute. (*Elle lit.*) « Je suis à la campagne depuis deux « jours, et j'y suis sans Lucinde. La complaisance « que je suis obligé d'avoir pour une tante malade « me fait rester ici dans une étrange solitude. N'es- « saiera-t-on point de me la rendre supportable? « Si vous ne vous chargez de ce soin, Lucinde, « toute la terre ensemble n'en viendroit pas à bout. « Je n'aimerai et n'adorerai que vous de ma vie. « Adieu. »

PASQUIN, *à part.*

Vous verrez qu'on aura contrefait son écriture. Que dira-t-il?

MONCADE.

Ah! je connois à présent qu'il n'est rien que l'on n'empoisonne.... Donnez-moi ce billet, madame, je vous prie. (*Lucinde lui donne la lettre, et il la lit de cette manière.*) « Je suis à la campagne depuis « deux jours, et j'y suis sans Lucinde! La complai- « sance que je suis obligé d'avoir pour une tante « malade me fait rester ici dans une étrange soli- « tude! N'essaiera-t-on point de me la rendre « supportable? Si vous ne vous chargez de ce « soin, Lucinde! toute la terre ensemble n'en vien- « droit pas à bout. Je n'aimerai et n'adorerai que « vous de ma vie. Adieu. » (*Après avoir lu.*) Ce billet est rempli de mépris pour vous?

LUCINDE.

Ah! Moncade, Moncade, vous avez bien des ennemis, ou je suis bien foible.

MONCADE.

Ceci cache quelque chose encore, madame; éclaircissez-m'en, je vous en conjure: que je connoisse les gens de qui je dois me défier.

LUCINDE.

Non, Moncade; contentez-vous que je n'ajoute point de foi aux trahisons dont je vous soupçonnois.

MONCADE.

Madame, je suis le plus heureux homme du monde aujourd'hui; mais l'innocence est-elle toujours reconnue, et ne dois-je point appréhender

que la mienne ne succombe, à la fin, sous les traits de quelque imposture nouvelle?

LUCINDE.

Ah! Moncade, vos intérêts peuvent-ils être en de meilleures mains que les miennes? je ne suis que trop ingénieuse à chercher des raisons pour vous excuser; et mes soupçons ne commencent que lorsque je ne puis vous trouver innocent.

MONCADE.

Cependant, madame, aujourd'hui, que devenois-je, si, par un miracle que je ne comprends pas, la vérité ne se fût montrée à vos yeux? Je perdois pour jamais un cœur que mes soins, mes respects, ma fidélité me doivent conserver éternellement. Puis-je être un moment, désormais, sans des inquiétudes mortelles? Oui, madame, il me passe par la tête cent choses plus bizarres l'une que l'autre; je sens que je consentirois, dès à présent, à ne vous voir de ma vie, plutôt que de vous voir encore une fois si cruellement prévenue.....Moi, perfide à ma chère Lucinde! Madame, si vous ne me rassurez contre tout ce qu'on peut tenter contre moi, si vous ne me promettez de fermer la bouche de ceux qui me desservent auprès de vous, vous me verrez mourir de désespoir!

LUCINDE.

Vous n'aimez que moi, Moncade?

MONCADE.

Je hais tout ce qui n'est point vous.

LUCINDE.

Ah! Moncade, ne me trompez point.

MONCADE.

Pourquoi le ferois-je, madame?

LUCINDE.

Que sais-je? pour entasser conquête sur conquête, pour satisfaire une vanité ridicule, dont tous les jeunes gens se piquent aujourd'hui. Les choses si aisées ne font point d'honneur, Moncade.

MONCADE.

Ah! madame, j'aimerois mieux mourir!

LUCINDE.

Que ferez-vous aujourd'hui?

MONCADE.

Madame, mon frère m'a mandé de me rendre chez lui.

LUCINDE.

Irez-vous?

MONCADE.

Tout à l'heure, madame.

LUCINDE.

Quand vous reverra-t-on?

MONCADE.

Tout le plus tôt que je pourrai.

LUCINDE.

Adieu, Moncade, songez à moi.

(*Elle rentre dans son appartement.*)

SCÈNE XVI.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Eh bien! monsieur, je m'apprends, comme vous voyez?

MONCADE.

Tu fais des merveilles!

PASQUIN.

Tout franc, monsieur, si vous n'aviez été secondé, notre barque étoit renversée. En vérité, quelque peine que vous ait donnée cette aventure, je ne suis point fâché qu'elle vous soit arrivée; car je ne doute point qu'après une alarme si chaude vous ne preniez une ferme résolution de ne plus retomber dans de pareilles fautes.

MONCADE, *regardant à sa montre.*

Quelle heure est-il?... Comment, diable! à quatre heures Dorise m'attend dans l'île.

PASQUIN.

Monsieur!...

MONCADE, *l'interrompant.*

Tais-toi.

PASQUIN, *à part.*

Ah! quel homme!... (*A Moncade.*) Vous suivrai-je?

MONCADE, *faisant quelques pas pour sortir.*

Non... (*Revenant.*) J'oubliois... (*Tirant de sa poche un billet, et le donnant à Pasquin.*) Porte ce billet à la comtesse Dorvoir.

PASQUIN, *prenant le billet.*

A la comtesse Dorvoir?... Il y a quinze mois que vous ne l'avez vue.

MONCADE.

Va, te dis-je.

PASQUIN, *à part.*

Quelle diable d'imagination!... Ah! ah! elle a vendu une terre, depuis huit jours.... J'y vais.... (*A Moncade.*) Mais où vous trouverai-je?

MONCADE.

Chez Bélise, où je dois être précisement à cinq heures.... Ne sais-tu pas?... Ne te fais pas attendre, au moins; car je n'y serai pas long-temps.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

PASQUIN, *seul.*

Allez, allez, nous sommes d'ordre; et, à force d'ordre, à la fin, tout n'ira rien qui vaille.... Que maudit soit la première guenon qui le mit en réputation! car, enfin, qu'a-t-il donc de si merveilleux? N'ai-je pas un nez, des yeux, un corps, à peu près, comme lui? C'est le hasard tout pur qui conduit toutes ces choses. Il ne faut d'abord que faire un peu de bruit, et tout vous réussit.... Madame la marquise est amoureuse d'un tel. Cela se dit : elle passe pour connoisseuse; toutes les dames galantes veulent savoir si elle a raison. Toutes s'empressent à lui plaire, l'une par un vé-

ritable entêtement, l'autre par jalousie de sa beauté : celle-ci, pour se venger d'un amant qui l'aura quittée; celle-là, pour réveiller les ardeurs d'un amant languissant; toutes, enfin, pour suivre la mode; car il y a de la mode, oui, en ceci, comme en autre chose.... Mais, allons l'attendre... Pourvu que je n'aide à tromper que six personnes dans le reste du jour, j'en serai quitte à bon marché.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉRASTE, LÉONOR, MARTHON.

ÉRASTE, *à Léonor.*

MA sœur, j'ai vu Damis, comme vous me l'avez conseillé. Je me suis gardé de lui parler de l'attachement que Lucinde, sa nièce, a pour Moncade. Sans doute il est instruit de ce qui se passe, et je n'ai pas cru qu'il fût honnête d'aigrir encore un homme qui me paroît au désespoir; outre que ce sont de mauvaises manières pour gagner le cœur des gens que l'on estime. Mais, ma sœur, je crois que le hasard aura fait tout ce que nous espérions. En deux mots, Araminte, que je viens de rencontrer, m'a assuré qu'elle venoit de désabuser Lucinde, qu'elle lui avoit remis entre les mains une lettre de Moncade.

LÉONOR.

Une lettre de Moncade écrite à Araminte?

ÉRASTE.

Oui, vous dis-je.

MARTHON, *à Léonor.*

Ah! madame, que j'en suis aise! Nous allons voir, par ma foi, le maître et le valet bien penauds! Ce petit freluquet de Moncade, avec ses

airs impertinents! et ce maraud de Pasquin, qui commençoit à faire comme lui!... Mais écoutez, au moins, ne vous y trompez pas; cimentez la chose comme il faut. Si vous leur donnez le temps de se raccommoder....

LÉONOR, *l'interrompant.*

Ah! je ne saurois croire, après ce que j'entends, que Lucinde ait le cœur assez lâche....

MARTHON, *l'interrompant à son tour.*

Mon dieu! Lucinde aime; Lucinde est crédule, et Moncade est un scélérat fort aimable! défiez-vous de tout. Prenez-la dans l'emportement, ou vous ne tiendrez rien. Mais, pour moi, j'ai de la peine à ajouter foi aux choses que vous me dites, et je n'ai, ce me semble, remarqué aucune altération dans son visage.

ÉRASTE.

Elle étouffe sans doute son ressentiment. Je tiens la chose d'Araminte.

LÉONOR.

Allez donc, mon frère, allez la trouver : examinez la situation de son âme; profitez d'un moment si favorable, et, quelque chose enfin qui arrive, soyez sûr que nous tendrons tant de pièges à Moncade, qu'à la fin nous ferons ouvrir les yeux à Lucinde.

ÉRASTE.

Ah! ma sœur, il est temps que vous le fassiez; car, en vérité, je me meurs : cette préférence in-

juste m'assassine, et je crois que je souffrirois moins si Moncade ne la trompoit pas.

MARTHON.

A quoi vous amusez-vous? Vous nous dites ici les plus belles choses du monde; quand vous serez devant elle, vous ne pourrez desserrer les dents. Si vous voyiez Moncade auprès de ma maîtresse, il ne déparle point, quand il devroit cent fois lui répéter les mêmes choses.

ÉRASTE.

Il est heureux, Marthon.

MARTHON.

Allez le devenir, si vous pouvez.

(*Éraste sort.*)

SCÈNE II.

LÉONOR, MARTHON.

LÉONOR.

Mais, Marthon, plus je songe à ce que vient de me dire mon frère, et moins j'y trouve d'apparence.

MARTHON.

Je n'y comprends rien, non plus que vous. Moncade étoit fort gai lorsqu'il est sorti; Lucinde n'étoit point triste : il y a du mal-entendu en tout ceci, ou Moncade aura joué quelque tour de son métier.

LÉONOR.

Qu'aura-t-il pu lui dire contre une preuve si forte?

MARTHON.

Par ma foi, je n'en sais rien. Que vous dirai-je? Il ouvre de grands yeux, il soupire, il menace, il pleure, il se jette à genoux, se promène à grands pas, casse une chaise, déchire une manchette, s'arrache des cheveux, ronge ses ongles, et, à la fin, il a raison.

LÉONOR.

Voilà de belles manières de se justifier!

MARTHON.

Mais, par ma foi, madame, n'étoit que je lui ai déja vu jouer mille fois le même rôle, je ne saurois qu'en dire. Il m'a fait pleurer, moi, dans les commencements; mais, à présent, je suis aguerrie. Mais vous, madame, qui parlez, si vous avez tant d'envie de servir votre frère, qui le peut mieux que vous? car, enfin, je ne suis pas aveugle : je m'aperçois, depuis assez long-temps, que Moncade vous lorgne; et parce que je voyois que vous répondiez assez bien à toutes ses minauderies, je croyois que vous ne manqueriez pas de vous prévaloir de sa passion pour détromper Lucinde.

LÉONOR.

Vous avez de bons yeux, Marthon. Eh bien! puisque vous l'avez découvert, je veux bien vous en faire la confidence. C'est à quoi je songe tous les jours; mais c'étoit le dernier remède dont je voulois me servir, parce que je le trouvois le plus honteux.

MARTHON.

Allez, madame, rien n'est honteux pour punir un scélérat.

LÉONOR.

Mais j'ai peur qu'il ne se défie de moi.

MARTHON.

Bon! lui? il se défieroit de vous, si vous lui disiez que vous le haïssez. Il est si prévenu de son mérite, qu'il croit qu'on est forcé de l'aimer dès qu'on le voit. (*Entendant arriver quelqu'un.*) J'entends quelqu'un. C'est peut-être lui. Il donnera dans tous les panneaux que vous lui tendrez.

LÉONOR.

Il est plus fin que tu ne crois.

MARTHON.

S'il ne faisoit point de sottises, il n'auroit pas besoin de finesses. C'est à vous de l'embourber si bien, que rien ne soit assez fort pour le dégager.

LÉONOR.

Laisse-moi faire. (*Marthon sort.*)

SCÈNE III.

MONCADE, LÉONOR.

MONCADE, *avec un feint embarras.*

Je ne sais ce que je dois faire, madame.

LÉONOR.

Il faudroit lire dans votre pensée pour vous donner conseil.

MONCADE.

Dois-je rester, madame, et m'exposer au plus grand péril que j'aie couru de ma vie?

LÉONOR.

Cette énigme est assez difficile à développer. Mais je ne vois point quel péril vous courez à demeurer ici.

MONCADE.

Ah! madame, que mes yeux m'ont mal servi! que mes soupirs se sont mal expliqués! Quoi! toutes mes actions n'ont pu se faire entendre?

LÉONOR.

Je n'ai remarqué en vous que ce que vous prodiguez aisément à tout le monde.

MONCADE.

Ah! madame, si je n'ai conservé que des airs honnêtes pour les autres, bien différents toutefois de ceux que j'ai pour vous, vous devez m'en tenir compte; je ne l'ai fait que pour mieux cacher mon amour.

LÉONOR.

Ah! Moncade, songez-vous bien à ce que vous me dites?

MONCADE.

Oui, madame, j'y ai songé. Je sais tout ce que je hasarde : je sais que je perds Lucinde pour jamais, si vous abusez du sincère aveu que je vous fais; mais je sais que je ne pouvois plus vivre et vous cacher ma tendresse.

LÉONOR.

Je vous vois de trop près pour croire vos discours sincères.

MONCADE.

Eh! que vous disent-ils, madame, qui ne doive vous assurer de la plus forte passion qu'on ait jamais sentie?

LÉONOR.

Ne jurez-vous pas tous les jours à Lucinde la même chose?

MONCADE.

Jugez par ses reproches continuels de l'amour que je sens pour elle.

LÉONOR.

Mais vous la trompez donc?

MONCADE.

Eh! madame, ne savez-vous pas, vous-même, comment la chose s'est faite? Ne vous a-t-on point dit que mon oncle m'ordonna de m'attacher à elle, et que les grands biens dont elle est pourvue lui firent entrer ce projet dans la tête? Je n'avois pour lors aucun engagement, je consentis à tout ce qu'on voulut.... Mais je vous vis, madame, et l'intérêt de mon amour me feroit, sans balancer, négliger une fortune bien plus considérable.

LÉONOR.

Ah! Moncade, je ne sais si tout ce que vous me dites est vrai; mais je sens bien que je voudrois, du moins....

MONCADE, *l'interrompant, et se jetant à ses pieds.*

Ah! madame, souffrez, je vous prie, que je me jette à vos genoux et que je vous conjure, au nom de la tendresse la plus vive, d'une passion qui ne finira jamais, de me mettre à l'épreuve la plus forte que vous puissiez imaginer. Voulez-vous les lettres de Lucinde? je vous les abandonne. Voulez-vous que je ne la voie jamais? j'y consens. Voulez-vous qu'à vos yeux je brise son portrait? je le ferai. Il n'est rien que je ne vous sacrifie : commandez.

LÉONOR.

Je voudrois ne vous avoir jamais parlé.

MONCADE.

Que ne vous ai-je offert mes premiers vœux! je serois encore fidèle.

LÉONOR.

Mais, Moncade, que me demandez-vous?

MONCADE.

Que vous m'aimiez, que vous le pensiez, et que vous me le disiez sans cesse.

LÉONOR.

Vous me trahirez?

MONCADE.

Non, madame, jamais.

LÉONOR.

Me le signerez-vous?

MONCADE.

De mon sang, s'il le faut.

LÉONOR.

Vous n'aimez point Lucinde ; vous vivrez éternellement pour moi : vous me le promettez, et votre main est prête, dites-vous, à m'en signer l'aveu ?

MONCADE.

A l'instant même, commandez.

LÉONOR.

N'oubliez donc rien, Moncade, de tout ce qui peut me confirmer vos serments.

MONCADE.

Je vais vous le porter, madame ; pourvu qu'à votre tour vous me donniez des marques d'une tendresse véritable.

LÉONOR.

Vous serez content.

MONCADE.

C'est assez.

LÉONOR.

Je vous attends.

(Moncade sort.)

SCÈNE IV.

MARTHON, LÉONOR.

MARTHON.

Eh bien, madame?

LÉONOR.

Tout va le mieux du monde.... Et mon frère, que fait-il?

MARTHON, *voyant paraître Éraste avec Lucinde.*

Pas grand'chose, madame.... Le voici.

SCÈNE V.

ÉRASTE, LUCINDE, LÉONOR, MARTHON.

ÉRASTE, *à Lucinde.*

Quoi! madame, rien ne peut vous désabuser?

LUCINDE.

Allez, Éraste, j'en sais là-dessus plus que vous tous. Cela est comme je vous l'ai dit.

LÉONOR.

Comment donc?

ÉRASTE.

La lettre qu'Araminte a rendue à madame (*montrant Lucinde*) étoit une lettre écrite pour elle.

LUCINDE, *à Léonor.*

Cela est ainsi.

ÉRASTE, *à Léonor.*

Araminte, par des raisons que l'on ne veut point expliquer, s'est servie du hasard qui la lui a fait trouver, pour nuire à Moncade.

LÉONOR.

Eh bien ! mon frère, la chose est douteuse ; madame aime Moncade ; elle prend son parti : que trouvez-vous là d'extraordinaire ?

LUCINDE.

La chose n'est point douteuse, madame : il y a des circonstances qui m'assurent de la vérité.

LÉONOR, *à Éraste.*

Madame a raison. Montrez-lui qu'on la trompe, sans que Moncade puisse le nier, alors...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Ah ! je vous réponds que si vous pouviez en venir à bout, je ne le verrois de ma vie.

ÉRASTE.

Mais, madame, que faut-il donc davantage ?

LÉONOR.

Oh ! mon frère, que vous êtes étrange !... (*Lui montrant une chambre voisine.*) Entrez dans cette chambre, je veux vous parler.

ÉRASTE.

Mais....

LÉONOR, *l'interrompant.*

Je veux vous parler, vous dis-je, suivez-moi.

(*Elle sort avec Éraste.*)

SCÈNE VI.

LUCINDE, MARTHON.

LUCINDE.

Ah! j'en vois plus que je n'en veux voir; on veut chasser Moncade de mon cœur.... On prend des moyens pour le faire qui ne réussiront point.

MARTHON.

Pour cela, madame, on a tort. Pour moi, je suis à présent de son côté. Il vous dit qu'il vous aime, pourquoi ne le pas croire? On le soupçonne mal-à-propos. On dit qu'il vous trompe, toute la terre le croit, qu'importe? Vous êtes la partie intéressée, une fois : il vous fait entendre ce qu'il lui plaît, cela suffit. A-t-il à rendre compte de ses actions à d'autres?

LUCINDE.

Mon Dieu, Marthon, j'entends ce langage-là; mais surtout soyez persuadée que je ne suis pas dupe, et que j'aurois des yeux, comme un autre, dans une affaire qui ne regarde que moi.

MARTHON.

Moi, madame, je vous parle sérieusement; ce garçon-là vous aime terriblement!

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

MONCADE, LUCINDE.

MONCADE, *tenant un papier à la main, et le présentant à Lucinde, qu'il prend d'abord pour Léonor.*

Tenez, madame, voilà....

LUCINDE, *l'interrompant.*

Que tenez-vous là? Que voulez-vous faire de ce billet?

MONCADE, *revenu de sa méprise, et gardant son billet.*

Je venois vous l'apporter, madame.

LUCINDE.

Que je le voie.

MONCADE.

Il faut, s'il vous plaît, que je vous dise auparavant les raisons qui me l'ont fait écrire.

LUCINDE.

Je vous écoute.

MONCADE.

Il faut que vous m'aidiez, s'il vous plaît, dans cette affaire.

LUCINDE.

Dites donc vite.

MONCADE.

Madame, je n'ai pu souffrir plus long-temps tous les discours méprisants qu'on tient de vous et de moi dans le monde. Je sais que Léonor ne s'y épargne pas. J'ai résolu de les faire finir, et je

n'ai trouvé d'autre moyen pour y réussir que de feindre d'avoir de l'amour pour elle.

LUCINDE.

Comment?

MONCADE.

Écoutez, madame, voici bien le meilleur : dès la première entrevue, j'ai si bien avancé mes affaires, que nous en sommes venus aux conditions.

LUCINDE.

Que dites-vous?

MONCADE.

Écoutez le reste, je vous prie. Elle a exigé de moi une promesse que je n'aimerois jamais qu'elle, et m'a même engagé à y mettre que je ne vous avois jamais aimée.

LUCINDE.

Vous avez pu l'écrire?

MONCADE.

Pardonnez-le moi; tout m'a paru permis pour vous venger.

LUCINDE.

Eh! qui m'assurera que cette feinte ne cache point une vérité?

MONCADE.

Tout, madame, et surtout le soin que j'ai pris de ne lui point remettre ce papier entre les mains sans vous l'avoir montré.

LUCINDE.

Ah! Moncade, je ne pourrai jamais m'accoutumer à cette feinte.

MONCADE.

Ah! madame, je vous prie, que j'aie une lettre de Léonor entre mes mains.

LUCINDE.

Montrez-moi ce papier.

MONCADE.

Madame, j'entends Léonor; contraignez-vous, je vous prie.

LUCINDE.

J'aurai bien de la peine.

MONCADE.

Il le faut.

SCÈNE VIII.

LÉONOR, LUCINDE, MONCADE.

LUCINDE, *à Léonor.*

D'où venez-vous donc, madame?

LÉONOR.

Madame, je viens d'entretenir mon frère sur une affaire qui vous regarde.

MONCADE, *donnant son billet à Léonor.*

Madame, en voilà plus que vous ne m'en avez demandé. *(Léonor prend le billet et le lit tout bas, après quoi elle le donne à Lucinde.)* Madame, que faites-vous?

LÉONOR.

Moncade, ne soyez pas surpris si, après avoir trompé tant de fois, on vous trompe à votre tour. Je ne vous aime point, et n'en ai point la moindre

envie; mais je n'ai pu souffrir que vous vous soyez joué plus long-temps d'une personne qui ne méritoit pas qu'on la jouât. D'ailleurs, l'intérêt de mon frère m'a engagée à tout ceci. Je vais donc découvrir votre perfidie; mais, croyez-moi, à l'avenir, profitez de cette aventure. Vous êtes bien fait, vous êtes jeune, vous avez de l'esprit; mêlez à tout cela un peu de sincérité, et, par la suite, j'espère que vous me remercierez de l'avis que je vous donne. (*A Lucinde.*) Lisez, madame.

LUCINDE, *à Moncade.*

Moncade! (*Elle lit bas le billet.*)

LÉONOR, *après que Lucinde a lu.*

Eh bien! que dites-vous?

LUCINDE.

Que je suis ravie, madame, de connoître votre bonne foi, et d'être persuadée que vous n'ayez pas voulu me trahir.

LÉONOR.

Vous reverrez Moncade?

LUCINDE.

Oui, madame.

LÉONOR.

Vous l'aimerez?

LUCINDE.

Plus que je n'ai fait de ma vie.

LÉONOR.

Il faut donc ne vous voir jamais. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LUCINDE, MONCADE.

LUCINDE.

Moncade, je vous laisse. (*D'un ton qui marque de la colère.*) Je ne veux point la laisser plus long-temps dans l'erreur où elle est. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

MONCADE, *seul.*

Que veut dire ceci? Lucinde ne me paroît plus trop désabusée : l'inquiétude où elle étoit en me quittant, ses yeux, qui n'ont pu se contraindre, quelques soupirs qu'elle n'a pu retenir, toutes ces choses ne m'annoncent rien de bon. Ma surprise, à son abord, sans doute m'avoit trahi. Qu'y faire? Ma foi, tant pis pour elle : je prends toutes les précautions qu'il faut prendre pour lui épargner des chagrins; elle veut s'en donner, j'y consens. Pour moi, je n'ai rien à me reprocher. Le détour dont je me suis servi, s'il n'est point vrai, du moins me paroît vraisemblable, et elle doit toujours me compter pour quelque chose les soins que je me suis donnés à la vouloir tromper.

SCÈNE XI.

ÉRASTE, MONCADE.

ÉRASTE.

Ah! mon cher Moncade, que je suis ravi!

MONCADE.

Eh! de quoi, Éraste?

ÉRASTE.

De ce que l'on vient de me dire.

MONCADE.

Eh! que vous a-t-on dit?

ÉRASTE.

Que vous aimez ma sœur.

MONCADE.

Cela est vrai.

ÉRASTE.

Oh bien! je viens vous assurer qu'il ne tiendra qu'à vous que nous soyons bientôt heureux tous deux.

MONCADE.

Eh! comment?

ÉRASTE.

Je vous promets, si vous voulez, d'employer tout le crédit que j'ai sur elle pour la faire consentir à vous épouser.

MONCADE.

Je ne veux point me marier.

ÉRASTE.

Comment donc?

MONCADE.

Cela est ainsi.

ÉRASTE.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aimiez ma sœur?

MONCADE.

J'en demeure d'accord.

ÉRASTE.

Eh! que prétendiez-vous en l'aimant?

MONCADE.

L'aimer.

ÉRASTE.

Moncade!

MONCADE.

Éraste!

ÉRASTE.

Vous n'y songez pas.

MONCADE.

Pardonnez-moi.

ÉRASTE.

Vous aimiez ma sœur et ne songiez point à l'épouser?

MONCADE.

Épouse-t-on toutes celles qu'on aime?

ÉRASTE.

Il y a de certaines gens qu'on feroit mieux de ne pas aimer avec de pareils sentiments.

MONCADE.

C'est ce que je voulois voir.

ÉRASTE.

Vous perdez le sens.

MONCADE.

Je ne vois pas que c'en soit une bonne marque de ne vouloir point se marier.

ÉRASTE.

Adieu, Moncade. Vous ne serez peut-être pas toujours ni si habile ni si heureux. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

MONCADE, *seul.*

Nous verrons. Parbleu, cela est plaisant! Dans un autre temps, j'eusse peut-être accepté le parti; mais après le tour que sa sœur vient de me jouer...

SCÈNE XIII.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN.

Vraiment, vous êtes fort exact! Je viens de chez Bélise....

MONCADE, *l'interrompant.*

Paix.

PASQUIN.

J'ai appris là-dedans aussi.....

MONCADE, *l'interrompant.*

Paix.

PASQUIN.

J'ai passé pour votre écharpe.....

MONCADE, *l'interrompant.*

Tais-toi.

PASQUIN.

Pour votre justaucorps....

MONCADE, *l'interrompant.*

Te tairas-tu?

PASQUIN, *à part.*

Ouais!

MONCADE.

Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur?

MONCADE.

Donne-moi le miroir. (*Pasquin va et vient sans cesse d'un de ces objets demandés à l'autre, et ne peut s'arrêter à aucun.*) Écoute.... Ma tabatière.... Attends.... Approche ce fauteuil.... Eh! mon écritoire.... Non.... Donne-moi un peigne.... Allons donc, te dépêcheras-tu?

PASQUIN.

Dites-moi donc auparavant ce que vous voulez.

MONCADE.

Je ne sais. Je veux m'asseoir. (*A part.*) Madame Léonor, madame Léonor, vous m'avez joué un tour!

SCÈNE XIV.

MARTHON, MONCADE, PASQUIN.

MARTHON, *à Moncade.*

MADAME demande si vous souperez ici.

MONCADE.

Pourquoi cela, Marthon?

MARTHON.

C'est que si vous n'y soupiez pas, elle iroit souper en ville.

MONCADE.

Je ne veux point la contraindre, Marthon.

MARTHON.

Eh! vous ne la contraindrez pas, pourvu que vous y soyez. Y souperez-vous, ou non?

MONCADE.

J'y souperai, si cela lui fait plaisir.

MARTHON.

Je vais le dire à madame. *(Elle sort.)*

SCÈNE XV.

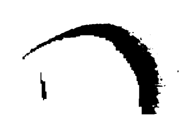
MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

SAIS-TU tout ce qui s'est passé?

PASQUIN.

Vraiment, on ne parle pas d'autre chose là-dedans.



MONCADE.

Mais Lucinde est donc persuadée que la chose est comme je la lui ai voulu faire entendre?

PASQUIN.

Apparemment, puisqu'elle envoie savoir si vous souperez avec elle.

MONCADE.

Par ma foi, cela est trop plaisant.

PASQUIN.

Oh! oui, cela est bien drôle : vous n'avez qu'à continuer.

MONCADE.

Oh! assurément, elle ne se doute de rien. Ce qu'elle vient de m'envoyer dire me le confirme assez.... Mais achève, que voulois-tu tantôt me dire de Bélise?

PASQUIN.

Je voulois vous dire qu'elle ne veut jamais vous voir; qu'elle vous a nommé à tous moments un homme sans foi, sans honneur, médisant, indiscret, traître, scélérat, infidèle!...

MONCADE, *l'interrompant.*

Eh! que dis-tu?

PASQUIN.

Je ne dis rien, monsieur; c'est Bélise.... (*Tirant de sa poche une paire de gants, et les lui présentant.*) Elle m'a donné pourtant cette paire de gants pour vous obliger à y aller.... (*Voyant paroître le petit chevalier.*) Et tenez, voilà son neveu qui vient vous querir, sans doute.

SCÈNE XVI.

LE PETIT CHEVALIER, MONCADE, PASQUIN.

LE PETIT CHEVALIER, *à Moncade.*

Eh! bon jour, mon ami.

MONCADE.

Eh! bon jour, mon enfant. Où vas-tu?

LE PETIT CHEVALIER.

Je viens vous voir.... En êtes-vous fâché?

(*Le petit chevalier veut l'embrasser.*)

MONCADE.

Non, da!... Tiens-toi donc.

LE PETIT CHEVALIER.

Je veux vous baiser.

MONCADE, *l'embrassant.*

Voilà qui est fait.

LE PETIT CHEVALIER, *l'embrassant une seconde fois.*

Et pour ma tante, n'aurai-je rien?

MONCADE, *se retirant.*

Eh bien! en est-ce assez?.. Fi donc! petit fripon! tu gâtes toute ma perruque.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, cela est vrai; je lui ai fait un grand bobo!.. (*A Pasquin.*) Eh! bon jour, Pasquin... (*Allant présenter la main à Pasquin.*) Touche là.

PASQUIN, *lui touchant la main.*

Voilà qui est fait.

MONCADE.

Donnez-lui un siége.

LE PETIT CHEVALIER.

Non ; je ne saurois demeurer assis.

PASQUIN, *à Moncade.*

Ne faut-il pas qu'il croisse ?

MONCADE, *au petit chevalier.*

Viens ici.

LE PETIT CHEVALIER, *en jetant la perruque de Moncade à terre.*

Eh bien ?

MONCADE.

Fi ! que cela est vilain de faire l'enfant comme cela ! N'est-il pas temps de devenir sage ?

LE PETIT CHEVALIER.

Et vous qui êtes plus grand que moi, ma tante dit que vous ne l'êtes pas trop.

MONCADE.

Votre tante est folle.... Est-ce elle qui vous a envoyé ici ?

LE PETIT CHEVALIER.

Elle a gagé contre moi un demi-louis, oui, que je n'oserois pas venir voir si vous étiez chez vous.

MONCADE.

Tu as gagné.

LE PETIT CHEVALIER.

Assurément.

PASQUIN, *à part.*

La peste ! qu'il en sait ! Le petit compère a de qui tenir !

MONCADE, *au petit chevalier, en lui touchant le nez.*

Qu'as-tu là ?

LE PETIT CHEVALIER.

Où?

MONCADE, *lui faisant prendre du tabac malgré lui.*

Là.

LE PETIT CHEVALIER, *s'éloignant.*

Ah! fi!... Peste soit du vilain, avec son tabac!.. Tenez, vous verrez si je ne le dis pas à ma tante!

MONCADE.

Te tairas-tu?

LE PETIT CHEVALIER.

Pourquoi me faites-vous prendre du tabac, aussi?

MONCADE.

Paix donc.

LE PETIT CHEVALIER.

Si je ne vous fais pas gronder par ma tante!...

MONCADE, *l'interrompant.*

Petit pendard!

LE PETIT CHEVALIER.

Patience! vous appelez ma tante folle!...

MONCADE, *à Pasquin.*

Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur?

LE PETIT CHEVALIER.

Quand ma tante saura....

MONCADE, *à Pasquin.*

Ferme-lui la bouche. Il crie comme un petit démon.

LE PETIT CHEVALIER.

Je dirai tout cela à ma tante.

PASQUIN.

Encore?

MONCADE.

Amène-le moi.... *(Pasquin rapproche le petit chevalier de Moncade.)* Mon pauvre petit homme, je t'en prie, ne fais point tant de bruit.

LE PETIT CHEVALIER.

Voyez un peu, avec son tabac!

MONCADE.

Eh bien! je ne t'en donnerai plus.

LE PETIT CHEVALIER.

Si vous ne m'aviez point fait cela, je vous aurois dit quelque chose.

MONCADE.

Eh quoi?

LE PETIT CHEVALIER.

Non, vous ne le saurez pas.

MONCADE.

Je t'en prie.

LE PETIT CHEVALIER.

Non.

MONCADE.

Mon petit cœur!

LE PETIT CHEVALIER.

Non.

MONCADE.

Eh! le petit animal qui ne voit pas qu'on se moque de lui, et que je sais tout ce qu'il me veut dire!

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, vous savez que ma tante m'a dit de venir ici et de vous amener chez elle; et qu'elle m'a dit encore de faire comme si cela fût venu de moi?. Mais, à cause de votre tabac, vous n'en saurez rien.... Je savois bien, moi, que je vous punirois!

MONCADE.

Et moi, je ne veux plus vous écouter.

LE PETIT CHEVALIER.

Et moi, je ne veux plus vous rien dire, aussi.

PASQUIN, *à part.*

Le bon petit Mercure!

MONCADE.

Mes porteurs sont-ils là-bas?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

MONCADE.

Suis-moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉRASTE, LÉONOR, MARTHON.

MARTHON, *à Éraste.*

ALLEZ, allez, ne craignez plus rien; Lucinde commence à ouvrir les yeux : notre homme sera bientôt pris, je vous en réponds.

ÉRASTE.

Je crains plus que jamais.

LÉONOR, *à Marthon.*

Franchement, j'ai de la peine à me persuader que ce que tu as imaginé réussisse; tout ce qui s'est passé le rendra peut-être sage.

MARTHON.

Lui? cela le rendra cent fois plus fou, je vous en réponds. Vous vous connoissez bien mal en caractère. Il compte, à l'heure où je vous parle, qu'il feroit croire à Lucinde que ce qui est blanc est noir. L'expérience qu'il en a ne servira qu'à le rendre plus téméraire. Vous verrez si je ne me connois pas bien en gens.

ÉRASTE.

Si tu peux me rendre heureux par ton adresse, crois que....

MARTHON, *l'interrompant.*

Tenez, ne m'ayez point d'obligation de tout ce que j'entreprends. Je le fais parce que je veux bien le faire; c'est une pente naturelle qui me porte à desservir tous ces petits animaux-là, dont tout le mérite n'est presque toujours que dans de certaines manières affectées, qui font mal au cœur : un regard languissant, un sucement de lèvres, tirer son bas, peigner sa perruque, et répondre par un soupir aux choses qu'ils n'ont pas seulement écoutées. Ah! que si toutes les femmes étoient de mon goût.... J'enrage quand je songe à cela; car il est vrai qu'ils font déserter tous les jours de bien plus honnêtes gens qu'eux. Eh! pourquoi? je n'en sais rien. Un diable de jargon qu'ils ont entre eux, qui me fait mourir; des serments, cent minauderies.... Ah! fi! n'en parlons plus; cela me mettroit en colère tout de bon.

ÉRASTE.

Ton homme est-il averti?

MARTHON.

Il est instruit de ce qu'il faut faire.

LÉONOR.

N'est-il point homme à se laisser gagner par de l'argent?

MARTHON.

Oh! de cela, je ne puis vous rien dire. Je ne sais si la médiocrité de ses richesses et le désir naturel que les hommes ont d'en acquérir ne l'emporteront point sur une probité mal éprouvée. Mais il y

a un remède à cela. Promettez-lui de le récompenser, en cas seulement que l'affaire aille bien; et vous verrez qu'il en fera la sienne.

ÉRASTE.

Oh! de cela, Marthon, il peut bien s'assurer. Où est-il?

MARTHON.

Il attend dans le Palais-Royal qu'on l'envoie chercher.

ÉRASTE.

J'y vais moi-même.

MARTHON.

Vous ferez bien. (*Éraste sort.*)

SCÈNE II.

LÉONOR, MARTHON.

LÉONOR.

Je ne te cèle pas, Marthon, que pour tout autre que pour mon frère, je n'entrerois point dans ceci. Je n'aime point à faire du mal.

MARTHON.

Vous n'étiez pas si scrupuleuse ce matin.

LÉONOR.

Je te l'avoue, et j'en ignore la cause.

MARTHON.

Je la sais bien, moi.

LÉONOR.

Eh quoi?

MARTHON.

Voulez-vous que je vous la dise?

LÉONOR.

Oui.

MARTHON.

C'est depuis qu'il vous a dit qu'il vous aimoit.

LÉONOR.

Moi, je t'avoue que si son cœur répondoit à ses manières....

MARTHON, *l'interrompant.*

Déja plus de la moitié du chemin est faite. Par ma foi, je croyois parler à une personne raisonnable; mais je vois bien....

LÉONOR, *l'interrompant à son tour.*

Comme tu prends les choses!

MARTHON.

Eh! mon dieu, j'entends ce langage-là. Le cœur fait comme les manières. Tenez, voilà du jargon dont je vous parlois tantôt.

LÉONOR.

Que tu es folle!

MARTHON.

Je ne suis point folle; je m'y connois.

SCÈNE III.

LUCINDE, MARTHON, LÉONOR.

LUCINDE, *à Léonor.*

Eh bien! madame, enfin, me voilà rendue et sur le point d'être désabusée. Hélas! où est le temps que l'on m'auroit désobligée de me montrer Moncade infidèle?

MARTHON.

Le temps étoit encore ce matin.

LUCINDE.

Non, non, Marthon, ne vous abusez point: il y a plus d'un jour que je me défie de Moncade; mais se détache-t-on si aisément?

LÉONOR.

Écoutez, madame: pour moi, je ne vous dis plus rien; une erreur qui plaît nous contente; un autre état vous semblera plus rude. Je ne veux point empoisonner le repos de votre vie.

LUCINDE.

Non, non, madame, non; achevons, il est temps. Je ne me trouverois peut-être de ma vie dans le sentiment où je suis; et je suis lasse d'être plainte!

MARTHON.

Ah! voilà qui va bien. Voilà une femme, cela. Courage, madame.

LUCINDE.

Je crois qu'il est chez Bélise. Si j'y envoyois?

MARTHON.

A quoi cela seroit-il bon? Ils ne vous le diront point, et vous les rendrez plus heureux qu'ils ne sont.

LUCINDE.

Fais donc ce que tu voudras.

MARTHON.

Je ne ferai que ce que j'ai dit. (*Voyant paroître Ergaste.*) Voilà Ergaste bien à propos. C'est l'homme dont je vous avois parlé.

SCÈNE IV.

ERGASTE, LUCINDE, LÉONOR, MARTHON.

LUCINDE, *à Ergaste.*

MARTHON ne vous a-t-elle pas dit tout ce qu'il falloit faire?

ERGASTE.

Ne vous mettez en peine de rien, madame.

MARTHON.

Avez-vous quelque camarade vigoureux avec vous?

ERGASTE.

J'ai tout ce qu'il me faut.

LUCINDE.

Ne lui faites point de mal, au moins.

ERGASTE.

Ce n'est pas ma pensée

LÉONOR, *à part.*

En vérité, elle me fait pitié. (*A Lucinde.*) Madame, encore une fois, ne poussons pas la chose plus avant; vous en aurez du déplaisir.

LUCINDE.

Non, madame, vous dis-je; quand j'en devrois mourir.

MARTHON, *entendant venir quelqu'un.*

J'entends quelqu'un sur le petit degré : retirez-vous. C'est peut-être Moncade. Eh! vite, il ne faut pas qu'il voie Ergaste.

(*Lucinde, Léonor et Ergaste sortent.*)

SCÈNE V.

PASQUIN, MARTHON.

PASQUIN.

MARTHON, n'as-tu pas vu mon maître?

MARTHON.

Eh! bonne bête, tu sais mieux où il est que moi.

PASQUIN.

Non, je me donne au diable!

MARTHON.

Je viens d'entendre ses porteurs.

PASQUIN.

Il est vrai; mais c'étoit moi qu'ils portoient.

MARTHON.

Toi en chaise?

PASQUIN.

Va, va, j'en vois tous les jours en carrosse qui ont couru long-temps après avant de l'attraper.

MARTHON.

Mais pourquoi en chaise? es-tu malade?

PASQUIN.

Moi? non. Je voulois leur faire gagner leur argent. J'ai perdu mon maître à l'opéra : je ne sais ce qu'il est devenu. Je croyois que quelqu'un de ses amis l'avoit ramené ici.

MARTHON, *entendant du bruit et s'en allant.*

Tiens, je l'entends. C'est lui assurément. Adieu.

PASQUIN.

Adieu, ma princesse.

SCÈNE VI.

PASQUIN, *seul.*

Le joli terme! Voilà ce que c'est que de servir des maîtres spirituels, on apprend toujours quelque chose. Ma princesse, ma belle dame, mon petit ange, ma reine, ma petite!... Ces mots assaisonnés de quelques soupirs, il n'en faut guères davantage pour tourner la cervelle à plusieurs dames de ma connoissance.

SCÈNE VII.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

PASQUIN.

Qu'avez-vous donc à rire?

MONCADE, *riant encore.*

Ah! ah! ah! ah!

PASQUIN.

Dites-moi donc ce que c'est, afin que j'en rie aussi?

MONCADE.

J'étois à l'opéra, comme tu sais?

PASQUIN.

Vraiment, oui, vous y étiez. A qui diable en vouliez-vous? Parterre, théâtre, amphithéâtre, loges hautes et basses, il n'y a point d'endroit où vous n'ayez été.

MONCADE.

Ne m'as-tu pas vu dans une de ces coulisses?

PASQUIN.

Vraiment, oui, je vous y ai vu, et j'ai vu l'heure où le parterre alloit vous siffler. On ne siffle encore que les mauvais acteurs. Si vous continuez, vous amènerez la mode de siffler les spectateurs; les ridicules, s'entend. Quelles diables de contorsions faisiez-vous, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre?

MONCADE.

Je faisois des mines à une femme d'une seconde loge, que je croyois connoître.

PASQUIN.

Appelez-vous cela faire des mines? Ah! du moins, je ne suis plus si fâché, je sais à présent faire des mines. Se déhancher, secouer la tête, baiser le bout de son gant bien tendrement : cela s'appelle faire des mines, n'est-ce pas? Eh bien! répondoit-on à ces mines?

MONCADE.

Si bien, que je suis monté dans la loge où elle étoit, où je n'ai demeuré qu'un moment avec elle, à cause d'un jaloux qui perçoit le parterre pour nous venir trouver. Nous ne l'avons pas attendu, et d'une autre loge où nous nous sommes mis, nous l'avons vu quereller une femme qui s'étoit mise à la place de celle avec qui j'étois. Je crois même qu'il lui a donné quelques coups de poing. Enfin, cela a causé une telle rumeur, que l'opéra a cessé. Le parterre et les loges se sont tournés de leur côté. Nous n'avons point voulu attendre la fin de l'aventure. Je l'ai ramenée chez elle. Ne trouves-tu pas cela plaisant?

PASQUIN.

Point du tout. De tout cela je n'aime que les mines. Je veux étudier sous vous : vous me paroissez expert en ce métier.

MONCADE.

Moi? je ne suis encore qu'un écolier. Je t'en veux faire remarquer un à l'opéra, et devant lequel il faut mettre pavillon bas.

PASQUIN.

N'en est-ce pas un.... là.... qui fait toujours le doucereux, qui croit que toutes les dames sont amoureuses de lui, qui pousse des soupirs qu'on entend du fond du parterre?

MONCADE.

T'y voilà.

PASQUIN.

Ah! oui, je le connois. C'est un homme à bonne fortune aussi?

MONCADE.

Il le dit.

PASQUIN.

Est-il riche?

MONCADE.

Pourquoi?

PASQUIN.

C'est que j'appelle cela avoir eu de bonnes fortunes. Ah! j'en aurai aussi, par ma foi, puisque cela est si facile. J'ai envie de retourner à l'opéra pour faire des mines. (*Regardant autour de lui.*) N'y a-t-il personne ici qui aime les mines?

MONCADE.

Tais-toi, tu es si sot....

PASQUIN, *l'interrompant, en entendant frapper.*

On frappe par le petit escalier.

MONCADE.

Qui pourroit-ce être?

PASQUIN.

Je ne sais. Verrai-je?

MONCADE.

Vois. A l'heure qu'il est, je n'attends personne. (*Pasquin va à la porte, et après un instant il en revient.*)

PASQUIN.

L'on demande à vous parler, et l'on demande si vous êtes seul.

MONCADE.

Quel homme est-ce?

PASQUIN.

Il se cache; je n'ai pu le voir.

MONCADE.

Son nom?

PASQUIN.

Il ne veut point dire de quelle part. Renvoyons-le, monsieur, de peur d'accident. Il a mauvaise physionomie.

MONCADE.

Tu dis que tu ne l'as point vu?

PASQUIN.

Cela est vrai; mais son air mystérieux, un certain chapeau enfoncé, un manteau qui lui entoure le nez.... que diable sais-je?

MONCADE.

C'est-à-dire que son manteau a la physionomie mauvaise? Fais-le entrer.

PASQUIN.

Monsieur, on parle de voleurs; si c'en étoit un?

MONCADE.

Ne sommes-nous pas deux?

PASQUIN.

Nous ne sommes qu'un, tout au plus.

MONCADE.

Fais ce que je te dis.

(*Pasquin introduit Ergaste.*)

SCÈNE VIII.

ERGASTE, PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN, *à Ergaste.*

ENTREZ, monsieur.

ERGASTE, *à Moncade.*

C'est vous, monsieur, qu'on appelle monsieur de Moncade?

MONCADE.

Oui, monsieur.

ERGASTE.

Ne saurions-nous être entendus?

MONCADE.

Non, si vous ne parlez bien haut.

ERGASTE.

Vous plairoit-il de faire retirer vos gens?

PASQUIN, *avec effroi et voulant s'éloigner.*

Volontiers.

MONCADE.

Demeurez. (*A Ergaste.*) Monsieur, Pasquin est discret; on peut tout dire devant lui.

ERGASTE.

C'est une affaire de conséquence.

MONCADE.

Je ne lui cache rien.

ERGASTE.

Si vous vouliez pourtant....

MONCADE, *l'interrompant.*

Monsieur, j'aime mieux ne rien apprendre de ce que vous avez à me dire.

ERGASTE.

Puisque vous le voulez ainsi, il faut bien s'y résoudre, monsieur. En deux mots, une femme veuve, de la première qualité....

PASQUIN, *à part.*

Je respire! Pour cela, nous avons du courage.

ERGASTE, *à Moncade.*

Une femme de qualité, vous dis-je, voudroit vous entretenir une heure.

MONCADE.

Qui est-elle?

ERGASTE.

Bien loin de vous dire son nom, monsieur, vous ne lui parlerez qu'à de certaines conditions, que vous n'accepterez peut-être pas.

MONCADE.

Il faut voir.

ERGASTE.

Voulez-vous vous résoudre à vous laisser bander les yeux dans l'endroit où je vous prendrai pour vous mener chez elle? Permettez-vous qu'on vous lie les mains?

MONCADE.

A quoi bon toutes ces précautions?

ERGASTE.

Monsieur, on le veut ainsi. Vous avez trop d'esprit, monsieur, pour ne pas voir, aussi bien que moi, que l'on veut savoir l'état de votre cœur avant que de se découvrir à vous. Je vous en dis trop peut-être, et je passe ma commission.

MONCADE.

Êtes-vous à elle?

ERGASTE.

Monsieur, je n'ai rien à vous dire là-dessus.

MONCADE.

Je sais qui c'est.

ERGASTE.

Peut-être.

MONCADE.

Elle est brune?

ERGASTE.

Cela se pourroit.

MONCADE.

De grands yeux?

ERGASTE

A peu près.

MONCADE.

La bouche ni grande ni petite?

ERGASTE.

Je ne dirai plus rien.

MONCADE.

La main belle?

ERGASTE.

Je ne répondrai pas.

MONCADE.

Les dents admirables? le nez.... Va, va, mon nfant, je sais qui c'est. (*A Pasquin.*) Pasquin, c'est elle qui, au bal.... C'est elle, assurément. (*A Ergaste.*) Oui, mon enfant, j'irai; oui, j'irai, je t'en éponds. Oh! çà, mon ami, avoue-le-moi; je l'ai deinée? Ne loge-t-elle pas proche de l'Arsenal? Eh? laît-il? Oh! j'irai, sur ma parole! Ma foi, je l'ai rouvée, n'est-il pas vrai?

ERGASTE.

Monsieur.... (*Il hésite à répondre.*)

MONCADE.

Oh! tu es un fat : mon pauvre cœur, je suis plus n que toi. En quel endroit? à quelle heure? tu 'as qu'à dire.

ERGASTE.

A l'heure, à l'endroit que vous voudrez.

MONCADE.

Dans la cour du Palais, à huit heures.

ERGASTE.

Non, c'est trop tôt.

MONCADE.

Eh bien! à neuf?

ERGASTE.

C'est assez. *(Il sort.)*

SCÈNE IX.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

C'EST Julie, je n'en doute point.

PASQUIN.

Oh! je le crois.... Mais vous avez promis que vous souperiez avec Lucinde?

MONCADE.

Je serai revenu. Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse; c'est ce que je ferai d'ici à neuf heures.... (*Regardant à sa montre.*) Il n'en est, tout au plus, que sept. Pour moi, je ne puis rester une heure au même endroit; il faut que je fasse quelque chose.

PASQUIN.

Le temps où vous ne faites rien n'est pas celui que vous employez le plus mal!

MONCADE.

Et toi, tu n'as jamais plus d'esprit que lorsque tu te tais.... (*Lui faisant examiner sa mise.*) Dis-moi un peu, comment me trouves-tu?

PASQUIN.

Fort bien.

MONCADE.

Ce justaucorps-là me paroît avoir la taille un peu courte ; qu'en dis-tu ?

PASQUIN.

Effectivement, je ne sais... Oui, cela est vrai.

MONCADE.

Donne-m'en un autre.

PASQUIN.

Lequel ?

MONCADE.

Lequel tu voudras.... Apporte-moi celui que j'avois avant-hier.

PASQUIN.

Fi !

MONCADE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Il ne vous vâ pas bien. Gardez plutôt le vôtre.

MONCADE.

Je n'en veux point.

PASQUIN.

L'autre vous fait les épaules grosses.

MONCADE.

N'importe.

PASQUIN.

Quand vous voulez quelque chose, vous le voulez.

MONCADE.

Que de discours !... Iras-tu ?

PASQUIN, *hésitant à partir et à répondre.*

Monsieur....

MONCADE.

Quoi ?

PASQUIN.

Vous allez vous fâcher contre moi.

MONCADE.

Que veut donc dire ce maraud ? Me donneras-tu mon justaucorps ?

PASQUIN, *pleurant à demi.*

Monsieur....

MONCADE.

Eh bien ?

PASQUIN.

J'ai répandu du suif dessus, en le voulant nétoyer.

MONCADE.

Où est-il ?

PASQUIN.

Je l'ai donné à dégraisser, afin qu'il n'y parût plus.

MONCADE.

Va le chercher tout à l'heure.

PASQUIN.

Monsieur, il ne sera pas accommodé.

MONCADE.

Apporte-le-moi, en quelque état qu'il soit.

PASQUIN.

Monsieur....

MONCADE.

Qu'y a-t-il encore? Veux-tu marcher?

PASQUIN.

Monsieur, il faut vous dire la vérité; je l'ai prêté pour une tragédie au collège.

MONCADE.

Mon justaucorps au collège, à un enfant?

PASQUIN.

Non, monsieur; c'est un grand garçon, beau, bien fait comme vous, et qui fait le roi de la tragédie.

MONCADE.

Ah! vraiment, je suis bien aise de savoir que tu prêtes mes hardes!... Mais, à l'heure qu'il est, la tragédie est finie, va le reprendre à l'instant même... (*Voyant que Pasquin hésite encore à partir.*) Quoi donc! tu ne feras pas ce que je te dis?

PASQUIN, *hésitant.*

Monsieur....

MONCADE.

Ah! je vois ce que c'est. Tu l'as mis en gage, n'est-ce pas?

PASQUIN.

Monsieur, vous l'avez deviné. Comme vous ne me deviez rien sur mes gages, et que vous n'aimez pas à avancer de l'argent, le besoin que j'en ai eu m'a fait recourir aux expédients les plus prompts.

MONCADE.

Tu me paieras celle-là, je t'en réponds. Donne-moi le rouge.

(*Pasquin passe dans un cabinet voisin.*)

SCÈNE X.

MONCADE, *seul.*

Mais, voyez un peu ce maraud! mettre mes habits en gage!

SCÈNE XI.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN, *apportant un justaucorps rouge, et le présentant à Moncade.*

Le voilà.

MONCADE, *ne mettant pas le justaucorps que Pasquin lui a apporté, mais lui demandant différentes autres choses que Pasquin lui donne, à mesure qu'il les demande.*

Ah! je t'apprendrai à vivre, je t'assure.... Une autre perruque... Je t'apprendrai à me jouer de pareils tours... Un autre chapeau... Mais voyez un peu, je vous prie!... Un miroir... Qui a jamais ouï parler d'une chose semblable? Un coquin pour qui j'ai mille bontés... De la fleur d'orange... Abuser ainsi de ma facilité! Ah! tu ne me connois pas encore, je le vois bien.... Une mouche... Tu t'en repentiras, sur ma parole... (*Entendant frapper.*) Va ouvrir... Tu verras un peu la différence qu'il y a...

(*Pasquin va ouvrir, et introduit Martin.*)

SCÈNE XII.

MARTIN, *tenant une écharpe;* PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN, *à Moncade.*

Monsieur Martin, pour votre écharpe.

MONCADE, *à Martin.*

Ah! monsieur Martin, votre serviteur. Vous me voyez en colère.

MARTIN.

Monsieur, ce n'est pas ma faute.

MONCADE, *à Pasquin.*

Prendras-tu ce miroir?

(Pasquin lui tend un miroir.)

MARTIN.

Je suis venu...

MONCADE, *à Pasquin.*

Je suis bien aise de vous connoître.

MARTIN.

Je suis au désespoir....

MONCADE, *à Pasquin.*

Je m'en souviendrai.

MARTIN.

On a dû vous dire....

MONCADE, *à Pasquin.*

Un bélître.

MARTIN, *étonné.*

Monsieur!

MONCADE, *à Pasquin.*

Un insolent !...

MARTIN.

Monsieur !

MONCADE, *à Pasquin.*

Un effronté !....

MARTIN.

Monsieur !

MONCADE, *à Pasquin.*

Un coquin ! un fripon !...

MARTIN.

Ah ! monsieur.

MONCADE.

Ne voyez-vous pas que c'est à ce maraud que je parle ?

PASQUIN, *bas, à M. Martin.*

Voulez-vous en être de moitié ?

MARTIN, *bas.*

Non, je ne joue pas si gros jeu.

MONCADE, *à Pasquin.*

Je crois que tu plaisantes ?

PASQUIN, *montrant Martin.*

Demandez, je n'ai pas parlé.

MONCADE, *à Martin.*

Çà voyons. Avez-vous-là mon écharpe ?

MARTIN, *montrant l'écharpe.*

La voilà.

MONCADE, *examinant l'écharpe.*

Elle est fort belle. Vous l'a-t-on payée ?

MARTIN.

Ce matin, une dame masquée, en chaise, est venue me la payer; il n'étoit que dix heures : j'ai cru que vous ne seriez pas éveillé. Une autre dame, masquée aussi, l'a payée à ma femme. Ma femme est sortie : une troisième a encore donné à ma fille ce qu'il falloit. Que ferai-je de cet argent? je ne connois point celles qui me l'ont donné.

MONCADE.

Faites-moi deux autres écharpes.

MARTIN.

De la même façon?

MONCADE.

Non, de différentes manières. Vous avez de l'esprit, ajustez cela comme il faut.

MARTIN.

C'est assez, monsieur; vous les aurez cette semaine. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

MONSIEUR, en faveur de tant d'écharpes, ne me pardonnerez-vous point un pauvre petit justaucorps?

MONCADE.

Je te le pardonne; mais si de ta vie..... Je vais passer un moment chez cette petite marchande, ici près, en attendant l'heure

PASQUIN.

Irai-je vous trouver?

MONCADE.

Non, je n'ai que faire de toi; il faut que je sois seul : ne me l'a-t-on pas dit? (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

PASQUIN, *seul.*

La peste! que je n'étois pas si sot de lui donner le justaucorps qu'il me demandoit! C'est un justaucorps heureux pour les bonnes fortunes, car il s'en sert ordinairement pour les grandes expéditions, et je veux m'en servir : car, enfin, une fois en ma vie, je veux savoir ce que c'est qu'une bonne fortune. Je sais déja faire des mines; pour le jargon, j'y suis grec : je n'ai donc qu'à m'habiller au plus vite. (*Il prend, dans une armoire, des habits de Moncade, tout ce qui lui est nécessaire pour s'habiller en petit-maître, et il s'habille, mais difficilement, parce que les habits de Moncade lui sont trop étroits.*) Oh! çà, prenons donc ce divin justaucorps. Non, commençons par la rhingrave. La peste, qu'elle est étroite! Eh! faut-il tant de façons? un coup de ciseaux, trois ou quatre points d'aiguille ne sont pas une affaire. Allons donc, mes hanches, abaissez-vous. Elles n'en feront rien. Qu'importe? je dirai qu'on les porte comme cela. Vous verrez que j'amènerai la mode des hanches hautes. J'ai bien vu autrefois à la cour la mode des grosses épaules et

des coudes en arrière. Voici un justaucorps qui ne me paroît pas trop facile à mettre. Ces maudits tailleurs font les boutonnières si éloignées des boutons! J'y creverai. Que ne fait-on point pour aller en bonne fortune? Quel chapeau! Ne voilà-t-il pas un homme bien bâti? La tête grosse, le ventre menu, les hanches basses. Morbleu, je veux faire oublier que Moncade est au monde. Têtebleu! j'oubliois moi-même le meilleur, de l'eau de fleur d'orange! Peut-on aller en bonne fortune sans eau de fleur d'orange? (*Il prend sur la toilette un flacon d'eau de fleur d'orange, et il s'en parfume.*) Voilà qui est bien. J'ai, ce me semble, tout l'attirail de bonne fortune. Dieu nous garde de mal-encombre!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MARTHON, *seule.*

Où diantre est Léonor? où est Éraste? Ergaste ne revient point! Qu'est-ce que tout ceci? Mais, par ma foi, je suis folle; je prends cette affaire avec autant de chaleur que si c'étoit la mienne.

SCÈNE II.

ÉRASTE, MARTHON.

MARTHON.

Eh! d'où venez-vous?

ÉRASTE.

Je viens de chez Araminte et de chez Cidalise.

MARTHON.

Pourquoi faire?

ÉRASTE.

Pour les rendre témoins de la comédie. Ne m'as-tu pas dit qu'il étoit nécessaire qu'elles y fussent présentes, pour ne laisser aucun retour à Lucinde?

MARTHON.

Oui; mais, auparavant, il est bon de savoir si la comédie se jouera.

ÉRASTE.

Puisque Ergaste n'est point revenu, tout va bien. Il songe à tout ce qu'il lui faut, sans doute.

MARTHON.

Oh! çà, çà, tout coup vaille; cela ne gâte rien.

ÉRASTE.

Que fait Lucinde?

MARTHON.

Oh! par ma foi, elle est bien résolue de ne voir jamais Moncade, s'il donne dans le panneau.

SCÈNE III.

ERGASTE, ÉRASTE, MARTHON.

ERGASTE, *à Éraste.*

MONSIEUR?

ÉRASTE.

Ah! vous voilà? Eh bien?

MARTHON, *à Ergaste.*

Qu'avez-vous fait?

ERGASTE.

Il s'est enferré de lui-même. Il s'est persuadé qu'il connoissoit la personne imaginaire dont je lui parlois. Je n'ai point voulu le détromper : enfin, il s'est résolu à tout.

MARTHON.

A se laisser bander les yeux?

ERGASTE.

A tout, vous dis-je

MARTHON.

Ah! le plaisant Colin-Maillard! Ce nom lui demeurera.

ERGASTE.

Il m'attend dans la cour du Palais à neuf heures.

ÉRASTE.

Il n'en est pas loin, je pense? Il vaut mieux que vous l'attendiez; dépêchez-vous. Vous avez un carrosse?

ERGASTE.

J'ai tout ce qu'il me faut.

MARTHON.

Si par hasard il vouloit ôter son bandeau?

ERGASTE.

Ne vous mettez en peine de rien : nous sommes deux qui sauront bien l'en empêcher.

MARTHON.

Allez donc. (*Ergaste sort.*)

SCÈNE IV.

LUCINDE, LÉONOR, ÉRASTE, MARTHON.

LUCINDE, *à Marthon.*

Eh bien! vient-il enfin?

MARTHON.

Oui, madame.

LUCINDE.

Aux conditions qu'on lui a imposées?

MARTHON.

Oui, madame.

ÉRASTE.

En vérité, cela mérite une punition publique.

LUCINDE.

Vous ne vous y prenez pas mal, monsieur; mais aussi sa gloire en sera plus grande, s'il n'est point tel que vous vous imaginez.

CIDALISE.

Je ne sais ce que veut dire ceci.

LÉONOR, *se retirant dans un coin du théâtre avec Cidalise.*

Je vais vous instruire, madame.

LUCINDE.

Mais, madame, si Moncade ne vient point, à quoi sera-t-il bon?

MARTHON.

Eh bien! voilà un grand mal. Madame n'est-elle pas partie intéressée?

ARAMINTE, *allant du côté où sont Léonor et Cidalise.*

Je veux savoir tout cela aussi, moi; on ne me l'a dit qu'imparfaitement.

(*Léonor parle bas à Araminte et à Cidalise.*)

LUCINDE, *à Eraste.*

Éraste, l'heure se passe; Moncade ne vient point. Je vous avoue que je ne serois pas fâchée qu'il se fût moqué de vous.

ÉRASTE.

J'aurai du moins la consolation, madame, de connoître qu'il mérite la tendresse que vous avez pour lui. Mais je ne vois pas ce qui doit tant vous faire espérer; il n'est encore que neuf heures.

(*Léonor, Araminte et Cidalise se rapprochent de Lucinde et d'Éraste.*)

ARAMINTE, *à Léonor.*

En vérité, cela est plaisant.

CIDALISE.

Seroit-il assez sot pour hasarder la chose?

MARTHON.

Oh! qu'oui.

LUCINDE.

J'en doute, Marthon. Un homme du caractère dont vous voulez qu'il soit, seroit plus diligent.

MARTHON.

A moins qu'une autre femme ne le retienne, je ne conçois pas ce qui le peut arrêter.

LUCINDE, *à Éraste.*

Éraste, il ne vient point. (*A Léonor.*) Madame, il ne vient point. (*A Cidalise.*) Madame, croyez-vous qu'il vienne?

CIDALISE.

En vérité, je ne sais, madame.

MARTHON.

Les premiers jours, manquoit-il au rendez-vous que vous lui donniez?

CIDALISE.

Oh! taisez-vous, Marthon, je me fâcherois.

LÉONOR, *entendant entrer quelqu'un.*

J'entends du bruit.

SCÈNE VI.

ERGASTE, LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON.

ERGASTE, *à Marthon.*

CACHEZ les flambeaux.

(*Marthon cache les lumières à l'entrée d'un cabinet.*)

LUCINDE, *à part.*

Je suis perdue!

ERGASTE.

Mon homme le garde dans l'antichambre; le laissera-t-on entrer?

LUCINDE.

Oui, qu'il entre; je veux le voir. Attendez. Qui lui parlera? pour moi, je vous avoue que je n'en ai pas la force.

ÉRASTE.

Est-il besoin de lui parler? n'êtes-vous pas contente, madame? D'ailleurs, il connoîtra votre voix.

MARTHON.

Ne connoît-il que la voix des dames qui sont ici? Il connoît leur cœur, de par tous les diables! C'est le pis que j'y trouve. Attendez, je contrefais la mienne à miracle. Faites-le entrer. (*A Lucinde.*) Le voulez-vous, madame?

LUCINDE.

Fais ce que tu voudras.

(*Ergaste va prendre Pasquin à la porte.*)

SCÈNE VII.

PASQUIN, *vêtu en petit-maître et avec un bandeau sur les yeux,* ARAMINTE, ÉRASTE, LUCINDE, LÉONOR, CIDALISE, ERGASTE, MARTHON.

ERGASTE, *à Pasquin.*

Nous entrons dans son appartement; il ne tient qu'à vous d'être heureux.

PASQUIN.

Eh! je l'ai tant été, mon enfant! je t'assure que si ce n'étoit à ta considération, et que je ne veux pas te faire perdre la récompense qui t'est promise, j'apaiserois, à l'heure qu'il est, deux de mes maîtresses irritées.

ERGASTE.

Je vous suis bien obligé. Songez qu'il y va de la vie au moindre effort que vous ferez pour voir madame.

PASQUIN.

Que je n'ai garde! Va, va, mon ami, je suis accoutumé à ces sortes d'aventures, et nous en avons mis à fin de plus périlleuses que celle-ci.

ERGASTE.

Vous êtes à présent dans sa chambre, et je vous laisse seul avec elle.

MARTHON, *bas, à tout le monde, excepté à Ergaste et à Pasquin.*

Silence, ne faites point de bruit surtout.

PASQUIN, *à part.*

Gare le pot au noir!

MARTHON, *à part.*

Le beau début!

LUCINDE, *à part.*

Le traître!

PASQUIN.

Eh bien! mon ange, me voilà.

MARTHON.

Réservez de pareilles douceurs pour quand vous me connoîtrez mieux. Ecoutez, auparavant que de me répondre, les choses que j'ai à vous dire.

PASQUIN.

La peste! vous me prendriez pour un grand sot. Je vous veux faire voir si je mérite le choix que votre cœur a fait; car je crois que vous ne m'envoyez pas chercher pour me dire que vous me haïssez.

MARTHON.

Vous ne saurez pas aussi mes véritables sentiments, si vous n'éclaircissez, par ordre, le doute où je suis.

PASQUIN.

Allons, mon petit cœur, ma reine, ne nous amusons point à la faribole. Regardez ces airs penchés, cette taille! Quand nous nous connoîtrons un peu mieux, je vous ferai des mines.

LUCINDE, *à part.*

Ce n'est point là Moncade.

ARAMINTE, *à part et à demi-voix.*

Non, assurément.

PASQUIN.

Qui est-ce qui dit là que je ne suis pas Moncade? Vous en avez menti.

LÉONOR, *bas, à Éraste.*

Mon frère, ce n'est pas lui.

ÉRASTE, *bas.*

Je ne sais qu'en dire.

CIDALISE, *bas.*

Ce n'est pas lui.

MARTHON, *à Lucinde, à demi-voix.*

Madame, c'est Pasquin.

PASQUIN.

Comment donc, Pasquin? Qu'est-ce donc que ceci, ma petite amie?

MARTHON, *bas, à Lucinde.*

C'est lui, madame.

ÉRASTE, *à demi-voix.*

Un bâton!

PASQUIN.

Comment donc un bâton? Madame, je vous déshonorerai.

(Marthon cherche un bâton.)

ÉRASTE, *à Marthon.*

Vite!

(Marthon donne des coups de bâton à Pasquin.)

PASQUIN, *criant et ôtant son bandeau.*

Les voies de fait?... Encore?... Au meurtre! on m'assomme!

ÉRASTE.

Comment, coquin! tu te jouois de nous?

LUCINDE.

Eh bien! n'ai-je pas raison?... Allez, Éraste, désabusez-vous, Moncade m'aime; et, pour se mieux moquer de vous, il a feint de donner dans le piège.... (*A Araminte et à Cidalise.*) Qu'en dites-vous, mesdames?

ARAMINTE.

Je dis qu'il n'est pas étonnant qu'il en ait évité un seul en sa vie!

LUCINDE, *à Cidalise.*

Et vous, madame?

CIDALISE

Qu'il a pu se repentir.

LÉONOR, *à Lucinde.*

Pour moi, je ne dis rien.

MARTHON.

Et moi, je dirai toujours que c'est un fourbe.

ÉRASTE.

Il y a quelque chose à tout ceci que je ne comprends pas; mais j'en serai éclairci... (*A Pasquin.*) Parleras-tu?

PASQUIN, *hésitant.*

Monsieur....

ÉRASTE.

Allons vite.

PASQUIN, *hésitant encore.*

Monsieur....

ÉRASTE, *portant la main à son épée, et le menaçant.*

Je te tuerai!

PASQUIN, *se jetant à genoux.*

Épargnez un homme à bonne fortune.

ÉRASTE.

Allons, tout à l'heure, avoue. Que veut dire ceci?

PASQUIN, *hésitant et se relevant.*

Monsieur, puisque vous le voulez...

ERASTE.

Eh bien?

PASQUIN.

La curiosité d'aller en bonne fortune, et la facilité que j'ai trouvée en celle-ci, m'ont fait entreprendre ce que vous voyez.

ERASTE.

Ah! coquin!... Et comment as-tu fait?

PASQUIN.

J'ai dit à mon maître de ne se trouver au rendez-vous qu'à dix heures, et je me suis rendu, à neuf, à sa place.

ÉRASTE, *à Ergaste.*

Il n'y a rien de gâté encore; il n'est que dix heures, au plus. Ergaste, retournez au Palais : vous avez pris l'un pour l'autre. Vous trouverez Moncade; amenez-le, comme vous avez fait celui-ci.

ERGASTE.

Si je le trouve, je serai ici dans un moment.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON, PASQUIN.

ÉRASTE, *à Lucinde.*

MADAME, Moncade ne sera pas si fidèle que vous l'imaginez.

LUCINDE, *à Pasquin.*

Pasquin, crois-tu qu'il vienne ?

PASQUIN.

Moi, madame, je n'en sais rien.... Mais si de ma vie je vais en bonne fortune....

MARTHON, *l'interrompant.*

Elles ne réussissent pas toujours, au moins.

PASQUIN.

L'expérience ne m'en laisse pas douter un moment.... Mais, au moins, que je connoisse le frappeur qui me frappoit si distinctement ! Si c'est une frappeuse, elle est diablement forte.

MARTHON.

C'étoit moi, je t'en devois il y a bien long-temps.

PASQUIN.

Je vous remercie de vos faveurs.

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Si Moncade doit venir, nous ne serons pas long-temps à le savoir ; le Palais n'est pas loin d'ici.

CIDALISE.

Je serois bien fâchée de ne point voir la fin de cette aventure, puisque je l'ai préférée à une partie qui n'étoit pas trop désagréable.

LUCINDE, *à Marthon.*

Marthon, voyez là-bas si personne ne vient.

(Marthon sort.)

SCÈNE IX.

LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, PASQUIN.

PASQUIN, *à Lucinde.*

J'IRAI le faire hâter, si vous voulez, madame.

ERASTE, *à Lucinde.*

Madame, qu'il ne sorte point, s'il vous plaît!

SCÈNE X.

MARTHON, LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, PASQUIN.

LUCINDE, *à Marthon.*

QUELQU'UN vient-il, enfin?

PASQUIN, *à part.*

Je vois bien qu'il ne viendra que trop tôt.

MARTHON, *à Lucinde.*

Madame, notre homme vient de m'envoyer dire qu'il seroit ici dans un moment. Il lui fait prendre plusieurs détours, afin qu'il ne puisse rien juger sur la mesure du chemin.

LUCINDE.

Allons, voilà qui est fait : me voilà guérie absolument, et je ne pense pas l'avoir connu de ma vie.

CIDALISE.

Puisque vous voulez un aveu de moi, sachez que j'ai bien plus de résolution que vous, et que je l'ai oublié avec autant de facilité que j'en avois eu à l'aimer.

ARAMINTE.

Pour moi, je n'ai pas eu l'âme si forte.

CIDALISE, *à Léonor.*

Mais vous, madame, il vous aimoit?

LÉONOR.

Comme les autres.

PASQUIN.

Je vous assure que vous êtes la seule femme au monde dont je ne lui ai point ouï dire de mal.

LUCINDE.

Et de moi, Pasquin?

PASQUIN.

Oh! pour vous, il vous aime, madame.

LUCINDE.

On n'en peut pas douter après ceci..... Je m'en vais lui parler, moi-même. Je n'aurai pas de peine à changer le ton de ma voix.

ÉRASTE.

Madame....

LUCINDE, *l'interrompant.*

Laissez-moi faire, je vous prie, je veux lui parler.... (*A Léonor, à Araminte et à Cidalise, en les faisant asseoir dans un coin.*) Mesdames, mettez-vous sur ces siéges... (*A Éraste, en le plaçant aussi à l'écart.*) Éraste, retirez-vous aussi.

ÉRASTE.

Recommandez à Pasquin de se taire.

PASQUIN.

Je ne veux plus dire qu'un mot... (*A Lucinde.*) Traite-t-on tous les gens à bonne fortune comme je l'ai été ?

LUCINDE.

Il n'est rien que ne méritât un traître, un perfide comme ton maître !

PASQUIN.

J'aurai donc ma revanche.

MARTHON, *bas, à Lucinde, en entendant entrer Moncade.*

Madame, le voici.

LUCINDE, *à tout le monde.*

Qu'on se retire.

(*Tout le monde se place dans le fond; Léonor, Araminte, Cidalise et Éraste, d'un côté; Marthon et Pasquin d'un autre.*

SCÈNE XI.

MONCADE, *les yeux bandés;* ERGASTE, LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON, PASQUIN.

LUCINDE, *à Moncade, en contrefaisant sa voix.*

Voici une de ces aventures qui ressemblent assez à celles des romans. Je crois, monsieur, que vous ne trouverez point mauvaises les précautions

que j'ai prises. Votre réputation, assez mal établie à l'égard des dames, n'a pu me permettre de vous voir autrement; et, d'ailleurs, la nature, qui m'a peut-être assez mal partagée, m'engageoit à connoître l'état de votre cœur avant que de me découvrir. Quelques soins qu'on ait bien voulu se donner pour me persuader que j'étois belle, que j'avois de l'esprit, je me suis toujours rendu justice, et je n'ai jamais trouvé en moi tout ce qu'il faut pour faire un infidèle. Quand ma vanité même m'auroit flattée au point de me le faire croire, la bonté de mon cœur m'eût détournée de l'entreprendre. Mes plaisirs ne s'augmentent point par le chagrin des autres. Je cherche un bonheur plus tranquille. Un perfide ne cesse point de l'être, et vous tombez avec lui, tôt ou tard, dans des malheurs que je ne veux point éprouver. Parlez-moi donc sincèrement, si vous le pouvez. Êtes-vous libre?

MONCADE.

Vous jugerez, madame, si je suis sincère par l'aveu que vous allez entendre. Je n'ai point le cœur libre, madame; je ne veux pas vous tromper. J'aime, et depuis long-temps. Vous voyez, du moins, que mon procédé dément la réputation qu'on me donne.

ÉRASTE, *bas*, *à Léonor*.

Il la reconnoît.

LÉONOR, *bas*.

Taisez-vous.

LUCINDE, *à Moncade.*

Vous aimez, Moncade, et depuis long-temps, dites-vous?

MONCADE.

Oui, j'aime, madame, et d'un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

LUCINDE.

Mais cet amour si tendre n'est-il point offensé par la démarche que vous faites?

MONCADE.

J'aurois peine à vous dire ce qui m'a fait venir ici.

LUCINDE.

En vérité, je ne saurois m'empêcher de vous louer. Si je ne puis gagner votre cœur, j'ai le plaisir du moins de voir qu'il n'est point tel qu'on me l'avoit dépeint... Mais, Moncade, pour prix de ma tendresse, obtiendrai-je une grâce de vous?

MONCADE.

Il n'est rien que je ne fasse, madame, de tout ce qui pourra ne point blesser ma passion.

ÉRASTE, *bas, à Cidalise.*

Il la reconnoît, vous dis-je.

CIDALISE, *bas.*

Eh! taisez-vous.

LUCINDE, *à Moncade.*

Je ne veux point de vous une chose bien extraordinaire: je ne cherche pas même à vous voir indiscret; mais, Moncade, si je devine votre maî-

tresse, je veux que vous me l'avouyiez. Est-ce Araminte?

MONCADE.

Ah! madame, de qui me parlez-vous?

LUCINDE.

Qui vous fait récrier si fort? N'a-t-elle pas du mérite?

MONCADE.

Ah! madame, n'entrons point dans le détail d'Araminte. Nous y trouverions si peu de naturel et tant de choses empruntées... De grâce, madame, n'en parlons point davantage. Il y a des gens dont on ne doit jamais rien dire.

ARAMINTE, *bas, à Cidalise.*

Je n'y puis pas tenir!

CIDALISE, *bas.*

Attendez jusqu'au bout.

LUCINDE, *à Moncade.*

Il court dans le monde que vous aimez Cidalise.

MONCADE.

C'est une folle.

PASQUIN, *bas, à Éraste.*

Elle en est quitte à bon marché.

ÉRASTE, *bas.*

Te tairas-tu?

LUCINDE, *à Moncade.*

Oh! je l'ai deviné; c'est Léonor, qui demeure chez Lucinde?

MONCADE.

Ah! madame, la connoissez-vous? Défiez-vous-en; c'est le plus méchant esprit.

LUCINDE.

Nommez-la donc vous-même.

MONCADE.

Ah! madame, si vous la connoissiez comme moi, vous me pardonneriez aisément mon insensibilité.

LUCINDE.

A-t-elle de l'esprit?

MONCADE.

Oui, madame, elle en a; mais non pas de ces esprits qui s'en font trop accroire. Il semble que le sien ne lui sert que pour en découvrir aux autres.

LUCINDE.

Voilà un fort joli caractère. Elle est belle, sans doute?

MONCADE.

Ah! ne m'engagez point à faire son portrait. Je pourrois pourtant le faire sans vous offenser; et, ne vous ayant peut-être jamais vue, je puis vous dire que je la trouve la plus adorable femme du monde.

LUCINDE.

Elle doit être contente de le paroître à vos yeux.

MONCADE.

Ne dissimulons point davantage, madame, et permettez-moi de jouir de la vue de la seule personne pour qui je veux vivre. (*Il veut ôter son bandeau.*)

LUCINDE, *le retenant.*

Arrêtez.

MONCADE.

Eh! madame, à quoi bon tous ces retardements? Je vous connois; je sais qui vous êtes.

LUCINDE.

Attendez. A qui croyez-vous parler?

MONCADE.

A vous, madame.

LUCINDE.

Je ne suis point Lucinde.

MONCADE.

Aussi n'est-ce point elle à qui j'adresse mes vœux; et, s'il faut vous le dire, le seul espoir que ce pourroit être Julie m'a fait venir ici. Si ce n'est point elle à qui je parle, je m'en retourne sans vous voir.

LUCINDE.

Vous n'aimez point Lucinde?

MONCADE.

Non, madame, et je ne l'ai jamais aimée.

LUCINDE.

Tu ne l'as jamais aimée, perfide! tu me l'oses dire à moi-même! Eh! pourquoi donc me trompois-tu? *(Elle lui arrache le bandeau.)*

PASQUIN, *à part.*

Cela n'est point plaisant sans coups de bâton. Cela étoit plus plaisant à moi.

ARAMINTE, *à Moncade.*

Adieu, monsieur Moncade; je vous remercie des bons sentiments que vous avez pour moi.

LÉONOR, *à Moncade.*

Pour moi, je suis contente.

CIDALISE, *à Moncade.*

Adieu, Moncade.

MARTHON, *à Pasquin.*

Adieu, monsieur Pasquin.

LUCINDE, *à Éraste.*

Éraste, voulez-vous recevoir ma main?

ÉRASTE.

Si je le veux!

LUCINDE.

Je vous la donne. (*A Moncade.*) Adieu, perfide! ne me vois jamais.

(*Lucinde, Éraste, Léonor, Araminte, Cidalise, Ergaste et Marthon passent dans l'appartement de Lucinde.*)

SCÈNE XII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

ALLONS, monsieur, ne faut-il pas déloger? Nous aurons bientôt déménagé. Surtout, changeons de nom et de quartier. Nous sommes décriés dans celui-ci comme la fausse monnoie.



MONCADE, *à part et accablé d'étonnement et de confusion.*

Juste ciel!

PASQUIN, *à part.*

Si cela pouvoit le rendre sage!

FIN DE L'HOMME A BONNE FORTUNE.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.



STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.


Stanford University Libraries
3 6105 020 095 712

